/

LA TABLE RONDE

FÉVRIER 1948

SOMMAIRE

THIERRY MAULNIER :
Jean-Paul Sartre et le suicide de la littérature.... 195
GRAHAM GREENE :
La civilisation chrétienne est-elle en péril? 211
FRANCOIS MAURIAC :
La civilisation chrétienne est-elle en péril?...... 225
ROGER CAILLOIS :
Le langage et la littérature moderne............ 237
HENRY DE MONTHERLANT :
Carnaval Sacré 251
JEAN PAULHAN :
La peinture moderne ou l'espace sensible au cœur. 267
MARCEL JOUHANDEAU :
Le livre de mon père (II)...................... 281

LECTURES

GILBERT SIGAUX :
La leçon de D. H. LAWRENCE 300
MICHEL BRASPART :
Deux portraits de notre galerie................. 304
JEAN DUCHÉ :
Du rocher de Sisyphe au rocher de Brighton...... 306
G. S. :
L'Ange dans la brume, par ROBERT SPEAIGHT..... 309
J. L. :
Aphorismes, par LICHTENBERG.................. 310
AIMÉ PATRI :
La personne et la pensée de SIMONE WEIL........ 312

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

SPECTACLES

JEAN-CLAUDE SALEL :
Molière et l'Ange 322
ALEXANDRE ASTRUC :
Note sur Orson Welles 330
PAUL SALLERON :
Au cœur de la chance 335
JACQUES TOURNIER :
Pain 1900 338

PROMENADES

JACQUES RASTIER :
Un jour à Rome 339
FRANCIS MEAULNES :
Saint-Sylvestre à New-York 343
PIERRE ANDREU :
Rue de la Montagne 345
CHARLES MAUBAN :
Le romantisme de six heures 347
NATHALIE DUCHÉ :
La manucure 348
CLAUDE SYLVIAN :
Bourgeoisie 350
JACQUES LAURENT :
Tumulus 350
PIERRE COPIN :
La rentrée 362

*

F. NICARD :
Les lignes du mois 369

CORRESPONDANCE

Une lettre de M. EMMANUEL BERL 380

JEAN-PAUL SARTRE
ET LE SUICIDE DE LA LITTÉRATURE

« *Je n'ai pas de goût,* nous dit Jean-Paul Sartre, à la dernière page de l'essai où il a voulu définir la fonction de la littérature (1), *pour les manifestes d'école. J'ai seulement tenté de décrire une situation, avec ses perspectives, ses menaces, ses consignes...* » En d'autres termes, « je n'ai pas voulu dire ce que moi-même, Sartre, et mes amis qui pensent comme moi, nous assignons comme matière et comme tâches et comme formes à l'activité littéraire, mais les voies qui sont imposées à nombre d'écrivains de notre temps par un état de fait, qui est la nature même de cette activité et la conjoncture historique dans laquelle elle a à s'exercer au milieu du XXe siècle. » En d'autres termes encore, « je n'ai pas écrit ce que nous croyons vrai, mais ce qui est vrai. » Je ne suis pas sûr, pour ma part, que cela fasse une grande différence. Tous les auteurs de manifestes littéraires ont toujours prétendu fonder leurs affirmations en dehors d'eux-mêmes, sur des bases moins contestables que celles d'une simple opinion, et *manifester* ce qui en est de la littérature, non pas seulement ce qu'ils en pensent. « J'ai seulement voulu décrire... » Cette modestie est en réalité une présomption d'ailleurs naturelle, l'assu-

(1) « Qu'est-ce que la littérature? » par Jean-Paul Sartre, Les *Temps Modernes*, février-juillet 1947.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

rance impérieuse sans laquelle le discours humain n'atteint jamais à toute sa force convaincante. Mais enfin, le lecteur de *Qu'est-ce que la littérature?* est bien obligé, lui, de voir d'abord dans ces pages l'opinion de Jean-Paul Sartre et de son école sur ce qu'est la littérature, et cette opinion manifestée, c'est-à-dire un manifeste. Il y voit même tous les traits qui appartiennent aux manifestes littéraires, c'est-à-dire l'action démonstrative, l'autojustification et l'ironie polémique aux dépens des devanciers ou adversaires. Peut-être fera-t-il siennes, en fin de compte, les affirmations de Jean-Paul Sartre de sorte qu'elles deviendront pour lui la vérité, la « description « d'une « situation ». Mais enfin, elles ne sont d'abord que des affirmations, rien de plus ou, si l'on veut, un plaidoyer, un plaidoyer pour les œuvres de Jean-Paul Sartre et de son école, un plaidoyer pour les principes, librement choisis, selon lesquels ces œuvres sont construites, un plaidoyer pour la littérature « engagée ». *Qu'est-ce que la littérature?* est une chaîne d'arguments, qui a son point de départ dans une définition de l'acte littéraire comme faisant appel à la liberté du lecteur et qui aboutit à la nécessité, pour l'écrivain d'aujourd'hui, d'écrire et *de n'écrire que* pour la défense de la cause du prolétariat, conçue comme dépositaire du sort de la liberté dans le monde : étant entendu toutefois que la lutte de l'écrivain pour la révolution prolétarienne ne peut plus être menée par l'écrivain à l'intérieur de l'organisation communiste, qui a pourri la cause révolutionnaire, corrompu la fin par les moyens et rétabli à son profit l'oppression, l'imposture, l'aliénation de la pensée. De sorte qu'en condamnant également les formes bourgeoises de la littérature (l'idéalisme, l'esthétisme de l'art pour l'art) et la domestication de la littérature par la politique communiste, Jean-Paul Sartre a l'occasion de régler leur compte aux adversaires bourgeois et communistes, qui l'ont le plus méchamment attaqué, et de reprendre implicitement au profit de son propre groupe le mot d'ordre éternel de

toutes les écoles nouvelles : « Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis. »

Je ne songerais pas pour ma part à reprocher à Sartre cette intolérance, peut-être nécessaire, si nous n'éprouvions perpétuellement, en face des écrits les plus retentissants de son école, un malaise qui résulte précisément de l'art avec lequel la défense de positions défendables, et souvent brillamment défendues, y est conduite de manière à attirer autour des démonstrateurs l'affluence du gros public. Je ne dis point qu'il s'agisse là d'un propos délibéré. Mais enfin le fait est que le roman sartrien, consacré à la défense d'une éthique fort respectable de la liberté, tend à se faire lire par la description complaisante d'une humanité avilie; que le théâtre de Sartre est habile à créer autour de lui les émanations quelque peu scandaleuses ou morbides qu'aime à respirer le nouveau mal du siècle; qu'une certaine émission radiophonique célèbre, où Jean-Paul Sartre et ses amis se donnaient la gloire facile de triompher d'un adversaire truqué, inventé pour les besoins de la cause et disant toutes les sottises qu'il fallait, a dû précisément son éclat à son improbité même, comme si cette improbité avait été précisément calculée en vue du bruit qu'elle a produit; qu'enfin l'on est souvent gêné, en face des écrits de Sartre, par la façon dont des idées souvent exposées avec maîtrise, poussées parfois jusqu'aux plus brillants raffinements de la subtilité scolastique, y sont diffusées par des moyens, sans doute fort efficaces et extrêmement modernes, qui ressemblent un peu trop à ceux de la publicité commerciale. C'est ainsi qu'entre Jean-Paul Sartre et nous, un certain existentialisme de *Prix-unique* a interposé peu à peu son épaisseur, qui nous hérisse quelque peu. Je sais bien qu'on ne peut, en principe, décréter une pensée responsable des dégradations qu'elle subit dans le grand public, qu'il n'est pas légitime d'imputer à Freud le freudisme de salon, à Descartes M. Homais, à Nietzsche les gardes-chiourme des camps de concentration.

Mais ni Freud, ni Descartes, ni Nietzsche ne se sont prêtés eux-mêmes avec complaisance à l'avilissement démagogique de leurs doctrines, tandis que Sartre — non pas sans doute par souci de faire grossir ses tirages, non pas même peut-être par un désir en lui-même respectable de large communication, d'efficacité, peut-être seulement par la pente naturelle d'obsessions parfaitement accordées au trouble actuel du monde, — semble avoir déposé lui-même dans son œuvre les ferments de sa dévaluation publicitaire, et qu'on ne peut le tenir pour irresponsable de sa propre vulgarisation. De sorte que, si stupides que soient les attaques dont il a été l'objet de part et d'autre, — de la part de sa droite et de la part de sa gauche, — stupides parce qu'elles s'adressent moins à lui qu'au médiocre sartrien d'édition courante, enfant illégitime de la pensée de Sartre, que cette pensée ne veut point connaître, elles sont pourtant, en un certain sens, méritées. Là où l'écrivain revendique de s'engager, c'est-à-dire de produire de façon consciente et délibérée dans les esprits qui l'entourent des modifications susceptibles elles-mêmes d'effets pratiques, il faut bien qu'il prenne la charge de ces modifications et de ces effets, il ne peut tirer son épingle du jeu en disant qu'il a été trahi, qu'on l'a mal compris. Le premier devoir d'une pensée qui s'engage est de se bien faire comprendre. C'est ainsi qu'il est tout à fait injuste que la morale de Sartre, qui est une morale de la liberté et des valeurs que fonde la liberté, soit traitée par ses adversaires conservateurs ou communistes (d'accord sur ce point, ce qui n'est pas sans motif) comme une morale du nihilisme et de la déchéance : mais l'homme qui a donné pour titre à un de ses livres *La Nausée*, l'homme qui a écrit les premiers tome des *Chemins de la liberté*, l'homme qui a mis dans *Morts sans sépulture* des tortures sur la scène, l'homme qui, soit par désir d'être dans le ton du siècle, soit par l'aimantation profonde qui l'attire vers la représentation de l'horreur physiologique, a donné certaines couleurs à son œuvre

peut-il absolument s'indigner de ce qu'on tire parti de ces couleurs contre lui? L'œuvre d'art n'agit pas seulement par persuasion, — à ce titre elle n'est pas encore une œuvre d'art, — mais par fascination. De même qu'un écrivain chrétien qui peindrait avec un peu trop de complaisance l'amour physique ne pourrait s'en excuser pleinement, auprès de son confesseur, sur la pureté de ses intentions, de même Sartre ne peut se désolidariser totalement des motifs pour lesquels il est recherché par la plus grande partie de son public ; il peut être, avec la plus ardente sincérité du monde, un philosophe de la liberté, il n'en est pas moins en un certain sens, et qu'il le veuille ou non, un écrivain de la déchéance, et sa morale de la liberté lui donne moins de lecteurs que son esthétique de la déchéance, et les spectateurs allaient voir *Morts sans sépulture*, moins pour voir comment et jusqu'à quelles limites la liberté humaine résiste à la torture que pour voir représenter des tortures. Sartre défend la liberté mais prend appui sur le sadisme, et se laisse emporter lui-même par son propre sadisme en dépit de ses constants coups de gouvernail vers une éthique de la noblesse. De sorte que ses justifications sont valables en tant qu'elles portent sur le contenu abstrait de son œuvre, et qu'elles sont fausses en ce qui concerne le contenu concret. Ce n'est pas en fin de compte sur la morale de la liberté, c'est sur les couleurs du nihilisme et sur des émotions suspectes, provoquées ou tolérées chez le lecteur ou le spectateur, que les droits d'auteur de Sartre sont perçus. Il ne peut faire que l'appétit auquel son œuvre apporte une satisfaction soit l'appétit de la liberté. Il n'est pas seulement victime de l'ambiguïté, qu'il dénonce lui-même, et qui condamne l'écrivain qui a épousé la cause prolétarienne à vivre des lecteurs d'une bourgeoisie qui se décompose, parce que le prolétariat est inaccessible. Il est victime de cette autre ambiguïté qui le condamne à vivre en parasite de la désagrégation de l'homme moderne et à précipiter cette désagrégation

jusque dans l'effort qu'il fait pour lui proposer des moyens de salut. C'est cette même ambiguïté, avec la « mauvaise foi » qu'elle détermine, qui apparaît dans le manifeste : *Qu'est-ce que la littérature?* et qui conduit Sartre, cherchant une définition de la littérature qui constitue par là même une justification de son œuvre, à condamner la littérature elle-même à se suicider en tant que littérature, pour permettre de vivre à l'œuvre sartrienne en tant que précisément elle cherche à se sauver de sa mauvaise conscience par un recours extérieur à l'éthique révolutionnaire. Si la cause de la littérature se confond avec celle de la lutte révolutionnaire pour la liberté, si la notion même de littérature s'évanouit dans l'éthique libertaire par laquelle Sartre veut échapper aux obsessions de l'horreur physiologique, de la laideur du monde et de la cruauté qui constituent la force d'animation de son œuvre, et lui donnent sa puissance d'aimantation fascinatrice, c'est-à-dire son véritable contenu *littéraire*, alors l'œuvre de Sartre n'a plus d'autre contenu que celui de ses justifications éthico-politiques, artificieusement confondues avec sa justification littéraire, ou plutôt substituées à la justification littéraire escamotée. La mauvaise conscience s'évanouit et l'œuvre de Sartre, échappant désormais aux critiques, se trouve entièrement justifiée par son intention et son efficacité créatrices dans l'ordre historique et social, sur les ruines de la littérature.

*

Je suis certes infiniment moins philosophe que Jean-Paul Sartre, et n'aurai pas l'imprudence de chercher à découvrir quelles faiblesses il peut y avoir dans telle ou telle des articulations de son discours, même si je flaire çà et là quelque abus des propriétés brillantes du langage, quelque artifice de raisonnement, quelque source de contestation possible dans le contenu des définitions. Mais

je ne puis pas n'être pas frappé par le mépris implicite que manifeste Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature?* pour le contenu proprement littéraire de son œuvre, ou du moins par la préférence qu'il manifeste pour la valeur didactique et l'efficacité politique et morale de cette œuvre aux dépens de ce contenu littéraire. Préférence d'autant plus remarquable que cette efficacité politique et morale est, dans l'état actuel des choses, assez contestable, que rien ne prouve actuellement que Jean-Paul Sartre soit en mesure de jouer un rôle réel dans la transformation historique du monde, que son école, quel qu'en soit le succès, ne constitue qu'une force négligeable en face de systèmes de forces infiniment plus pesants et plus puissamment organisés, comme le capitalisme et le communisme. Le révolutionnarisme sartrien jouera-t-il demain un rôle dans le destin politique du monde? C'est possible, et, à cet égard, la violence des attaques dont le sartrisme est l'objet de la part des communistes indique, à n'en pas douter, une crainte, et constitue de ce fait un honneur : le communisme voit certainement d'un mauvais œil le subjectivisme « existentialiste » balancer le marxisme dans certains milieux intellectuels de gauche. Mais enfin, on peut dire, sans offenser personne, qu'une victoire de la révolution sartrienne sur la révolution stalinienne reste au moins improbable, et que, si elle était remportée en apparence, ce ne pourrait être qu'avec l'aide d'alliés extérieurs et occasionnels qui pourraient fort bien tirer à eux la couverture, en dépit d'un équipement idéologique certainement inférieur à celui de l'état-major de Saint-Germain des Prés. Très incertain de ses chances, sur le plan de l'histoire proprement dite, le sartrisme a au contraire dès maintenant gagné une victoire importante sur le plan de la littérature, qu'il a sans aucun doute marquée pour les années 45. Pourtant, nous voyons Sartre, dans son manifeste, refuser toute signification au succès qu'il a remporté dans l'ordre de la littérature pure, pour n'attacher d'im-

portance qu'à une *historialisation* extrêmement incertaine de son activité littéraire, au rôle qu'il pourrait jouer dans la libération des noirs d'Amérique opprimés par le capitalisme ou dans la libération des communistes opprimés par le communisme, rôle qui sera peut-être, en fin de compte, parfaitement nul. Ce qui nous montre bien que le désir de justification de Sartre, sur le plan de l'éthique (« Je suis un champion de la liberté ») est plus fort que ce mouvement, pourtant naturel à l'écrivain, qu'on l'appelle médiocre vanité ou conscience professionnelle, qui tend à se satisfaire de la conviction d'être un écrivain important comme tel. Sur le plan de la littérature non engagée, Sartre peut estimer avoir partie gagnée; et il préfère se placer sur le plan de la littérature engagée, où la partie n'est pas gagnée, où elle n'est peut-être pas commencée, où elle n'aura peut-être pas lieu. C'est que, sur le plan de la littérature non engagée, l'œuvre de Sartre est certes considérable : mais elle est, et il le sait peut-être sans le savoir, destructrice, elle propose à l'homme des images affreuses peut-être, nauséeuses peut-être, mais fascinatrices et vertigineuses du mal, et elle invite à s'y abandonner. C'est dans son effort pour s'arracher à ses propre obsessions, consubstantielles à une œuvre dont elle font l'intérêt, et aussi l'action désagrégeante, que Sartre cherche à se réfugier dans l'intention éthique et dans la valeur constructive, progressive, libératrice pour l'ensemble des hommes que cette intention donne à son œuvre, à ses propres yeux. Si la raison d'être d'une œuvre littéraire est d'être proprement littéraire, c'est-à-dire si elle se trouve dans la puissance d'effraction, la violence significative ou la beauté des images du monde qu'elle offre à la contemplation par l'agencement des signes du langage, alors l'œuvre de Sartre est injustifiable du point de vue de l'éthique qui est le point de vue de Sartre lui-même, car elle est moralement déprimante, dévastatrice. Pour qu'elle échappe à la condamnation qu'elle porte ainsi en elle-même, qui l'*habite*,

et qui la conteste de l'intérieur, il faut que son accent soit déplacé vers les thèses que l'auteur moraliste a prétendu y défendre et vers une possibilité pratique de faire triompher ces thèses dans le monde de l'histoire. Sartre engage toute la littérature, et la définition même de la littérature, pour triompher de son sentiment de culpabilité dans le procès qu'il se fait à lui-même.

*

Certes, Jean-Paul Sartre est trop philosophe pour ne pas chercher d'abord à fonder, par de solides références à l'ensemble de son système, la définition qu'il entend nous donner d'une littérature qui puisse le justifier. Mais c'est précisément dans cette première partie de son ouvrage qu'apparaissent les confusions et les artifices par lesquels il croit pouvoir venir à bout de son dessein. Il est au premier abord surprenant qu'ayant posé dès le titre de son manifeste *Qu'est-ce que la littérature?* la question à laquelle il prétend répondre en trois cents pages, Jean-Paul Sartre ne se soit pas une minute préoccupé de cerner cette question d'une façon plus rigoureuse et de demander, par exemple : « Qu'est-ce qui fait qu'une œuvre de littérature est littéraire? » Or, bien loin d'énoncer ce problème qui est pourtant le vrai problème, Sartre nous donne à entendre qu'il ne se pose pas. Il prétend définir la littérature de l'extérieur, en la distinguant des arts proprement dits, dont la fin serait de nous proposer un objet de contemplation et de jouissance qui serait dans les éléments matériels qui composent leurs produits, tandis que la littérature, étant langage, nous inviterait à traverser les mots dont elle se sert pour aller tout droit aux choses signifiées. Comme si les lignes et les couleurs des arts plastiques n'étaient pas un langage figuratif, comme si la littérature ne nous proposait pas des objets de langage, des combinaisons de mots traitées par l'auteur et par le lecteur

comme des fins. Certes, Jean-Paul Sartre lui-même aperçoit cette dernière objection, mais ne trouve pas d'autre moyen pour y échapper, que de nous dire qu'il laisse de côté la poésie, la poésie considérant les « mots comme des choses et non comme des signes », pour s'en tenir à la prose, où les mots atteignent à leur parfaite transparence. Ainsi, voilà la poésie, c'est-à-dire la moitié de la littérature, exclue de la littérature, pour que la littérature veuille bien se conformer à la définition que notre philosophe entend en donner. Comme si, dans la poésie, les mots n'étaient pas signes en même temps que choses; comme si, dans la prose, ils n'étaient pas choses en même temps que signes. Comme s'il y avait une ligne de partage absolue entre la poésie et la prose, comme si la poésie n'était pas pleine de « prose », la prose pleine de « poésie », comme s'il y avait une façon de traiter les mots comme opaques, et une autre façon de les traiter comme transparents, alors qu'en réalité ils sont, en poésie comme en prose, et à des degrés divers, translucides, en même temps sens et valeur, en même temps fins et moyens, en même temps destinés à nous arrêter à eux, à entrer en nous par leur son, l'exactitude satisfaisante de leurs combinaisons, l'équilibre de la phrase, le mouvement plus ou moins persuasif ou impérieux de leur déroulement, et à nous renvoyer aux choses qu'ils désignent, à appeler les idées qu'ils énoncent. Le truquage de l'argumentation apparaît le plus clairement dans cette phrase de Jean-Paul Sartre : « La prose est utilitaire par essence : je définirais volontiers le prosateur comme un homme qui *se sert* des mots. M. Jourdain faisait de la prose pour demander ses pantoufles et Hitler pour déclarer la guerre à la Pologne. » Ainsi donc, la littérature, c'est la prose; et la prose, c'est la prose de M. Jourdain et de M. Hitler. Étant donné le parti pris de M. Jean-Paul Sartre, il se trouve tout naturellement conduit à nous donner comme les purs exemples de la littérature à son goût la prose des non-littérateurs, la prose de ceux qui ne sont pas écrivains. M. Jean-

Paul Sartre pourra bien ajouter ensuite : « Tout cela n'empêche point qu'il y ait la manière d'écrire... Et le style, bien entendu, fait la valeur d'une prose. » Il est forcé d'ajouter aussitôt : « Mais il doit passer inaperçu. » Comme si le style de Pascal, ou de Bossuet, ou de Chateaubriand, ou de Balzac, ou de Proust, passait inaperçu. Le dépouillement même et la simplicité dans le style ne passent point inaperçus, ou alors c'est qu'ils ne sont point la littérature, mais, par exemple, la simple correction d'une bonne lettre d'affaires. Si le véritable littérateur était comme Sartre veut nous le donner à croire, le prosateur, le prosateur pur de tout élément poétique, le prosateur qui se sert des mots et ne les sert pas, le prosateur qui utilise un pur langage instrumental pour parler à autrui afin de le persuader, ou de l'ébranler, ou de le décider à agir dans tel ou tel sens, alors en effet, le véritable littérateur serait M. Jourdain demandant ses pantoufles. Or, il se trouve précisément que, du consentement commun depuis qu'il existe une littérature, l'homme qui se sert du langage à des fins purement instrumentales, de telle façon qu'il n'y ait pas lieu de s'arrêter à la manière dont il dit les choses et seulement pour désigner les choses à travers la transparence parfaite, la parfaite invisibilité des mots, cet homme-là est précisément celui qui n'est point littérateur. La définition de la littérature que nous donne Jean-Paul Sartre est telle qu'elle exclut précisément tout ce qui est littérature et ne retient que ce qui n'est pas littérature. Sans avoir posé la question : « Qu'est-ce qui fait qu'une œuvre littéraire est précisément une œuvre littéraire? » il nous donne pourtant, de façon paradoxale, le moyen d'y répondre. Est littérature, c'est-à-dire prose ou poésie, ou toute forme d'expression intermédiaire entre la poésie pure et la prose pure (elles le sont presque toutes), tout ce qui est production du langage échappant à un degré quelconque aux seules nécessités de l'action instrumentale sur les personnes à qui cette production est destinée. Est

littérature toute production du langage capable de révéler dans les objets auxquels le langage renvoie d'autres fonctions que les fonctions instrumentales et dans la mesure où cette révélation a lieu. Est littérature toute production du langage qui échappe par une de ses dimensions à la seule activité pratique et à la seule historicité. Est littérature tout ce qui est en dehors de la définition que Jean-Paul Sartre donne de la littérature : est étranger à la littérature tout ce qui entre dans cette définition.

Je ne veux pas tirer de là une justification de l'art pour l'art — la critique que fait Sartre de l'esthétisme bourgeois est implacable, irréfutable, et il est certain que la fonction même de la littérature est compromise dès le moment où la seule destination du roman est d'aller meubler comme un bibelot le guéridon ou l'esprit d'une maîtresse de maison désœuvrée. Quoi qu'en pense Sartre, le littérateur est un homme qui sert les mots; encore faut-il qu'il soit entendu que les mots servent à quelque chose, que, poésie ou prose, ils sont pour le lecteur les moyens d'une connaissance, d'une contemplation du monde et de l'homme qui sont déjà une transformation du monde et de l'homme dans l'imaginaire, et le commencement d'une transformation du monde et de l'homme dans le réel. Il faut même accorder à Sartre davantage, reconnaître la vérité de son analyse de l'acte littéraire comme faisant appel à la liberté du lecteur, à la liberté de l'univers des lecteurs possibles. Il est vrai que le lecteur ne subit pas passivement la lecture, qu'il a, à partir du système de signes non modifiable que l'auteur lui impose, un choix à faire, une reconstruction de la signification à faire pour son propre compte, que chacun de nous se fait en un certain sens et dans certaines limites, auteur du livre qu'il lit. Où la dialectique sartrienne abuse des faiblesses de notre esprit et procède à une substitution insidieuse des concepts sous l'identité des termes, c'est lorsqu'elle prétend nous faire admettre que cette liberté de l'univers des lecteurs, que

tout écrivain présuppose, se confond aujourd'hui avec la cause de la liberté dans le monde, c'est-à-dire avec la volonté de lutter pour les institutions politiques, sociales, économiques, susceptible de donner aux hommes le maximum de liberté. Qu'on m'entende bien. Je me crois aussi attaché que Jean-Paul Sartre à la cause de la liberté dans le monde. Je crois que nous sommes obligés de prendre parti contre le lynchage des noirs, contre les camps de concentration soviétiques, contre tout régime économique qui comporte la spoliation et l'oppression. Mais je ne crois pas que l'écrivain de 1948 soit obligé, sous peine de n'avoir pas de talent, d'écrire des livres où ces questions soient traitées. J'irai plus loin. Je crois qu'un écrivain peut écrire un plaidoyer pour ce qui, à mes yeux, est la servitude, sans cesser pour autant d'être un écrivain et d'avoir du talent : car il ne cesse pas, pour autant, de faire fonction d'écrivain, c'est à-dire de m'offrir une représentation du monde qu'il me donne à choisir, il me laisse libre et fait appel à ma liberté même alors : il me laisse le choix. Rien n'est plus spécieux que les pages où Sartre prétend démontrer que les écrivains communistes ont cessé d'avoir du talent depuis que le communisme a cessé d'incarner la cause de la liberté et la volonté de liberté. Car Aragon, romancier, n'a nullement cessé, dans *les Voyageurs de l'Impériale* ou dans *Aurélien*, d'avoir du talent; et si l'écrivain communiste est menacé dans sa fonction même d'écrivain, c'est par l'effet de la servitude qui pèse sur lui, non par l'effet de celle dont il se fait l'apologiste; c'est parce qu'il est au service d'une tyrannie idéologique si méfiante et si tâtillonne qu'elle tend à lui imposer non seulement ce qu'il a à dire, mais même la manière de le dire et qu'ainsi elle lui conteste jusqu'à ce qui est la raison d'être même du métier qu'il exerce : le choix des mots et le renouvellement de leur sens et de leur pouvoir par des combinaisons originales. Mais il n'y a pas d'impossibilité absolue à l'apparition d'un Bossuet communiste : il ne défendrait,

certes, pas la cause de la liberté, mais il n'en ferait pas moins appel dans le lecteur à cette liberté d'un tout autre ordre qui est celle du lecteur devant le livre. Il ne défendrait pas la cause de la liberté. Bossuet ne la défendait pas non plus, et pourtant il était écrivain. Réciproquement, le *Capital* a beau dater d'un temps où la pensée marxiste n'était pas asservie à des impératifs d'État et de parti, il a beau être le produit d'une pensée entièrement libre de ses démarches, et en même temps profondément engagé dans l'univers pour le transformer (on sait à quel point il l'a transformé), il n'est pas pour cela une œuvre littéraire; et il y a un livre, un roman, qui lui aussi était engagé, qui lui aussi tendait à transformer un état de choses injuste, et qui y a contribué puissamment, et qui n'en est pas moins une œuvre littéraire de dernier ordre : c'est *La Case de l'Oncle Tom*. En vérité, — et l'on a presque honte à proclamer ces évidences, l'engagement d'un livre et l'efficacité de cet engagement sont totalement indépendants de sa valeur littéraire. Ils ne peuvent nous servir à rien pour tenter de déterminer cette valeur.

C'est que l'engagement, — la volonté pour l'auteur de s'engager, — n'a en fait dans la production de l'œuvre littéraire qu'une valeur circonstancielle, à peu près au même titre que la commande que Louis XIV faisait d'une pièce à Molière; et en fait il n'est rien d'autre que la commande circonstancielle et sociale. En fait, on écrit toujours pour dire quelque chose, parce que telle est la fonction des mots, et que les mots perdent leur dignité de langage dès le moment où ils ne sont plus qu'une matière à ciseler et à sertir. Toute œuvre littéraire se détermine par l'histoire, se nourrit de l'histoire, et s'insère dans l'histoire, où elle détermine directement ou indirectement des modifications appréciables. Mais en même temps elle déborde l'histoire et se constitue hors de l'histoire en tant que fin, même si l'auteur ne l'a considérée (c'est sans doute le cas des *Provinciales*) que comme un moyen d'agir dans

l'histoire. C'est même cette aptitude à déborder les circonstances historiques de sa naissance, le dessein historique de son auteur et sa propre fonction historique qui constitue son caractère d'œuvre littéraire. *Les Provinciales* ont survécu aux querelles religieuses du temps, et si *La Putain respectueuse* est une œuvre littéraire, elle survivra au lynchage. Car le supplice d'un nègre n'est pas seulement une horreur située dans un certain moment de l'histoire et que nous n'avons à envisager que comme le crime d'une société à réformer, il est aussi un « mystère », un événement tragique qui possède un contenu *surhistorique*, consubstantiel à une situation universelle et permanente de l'homme dans le monde sur laquelle nous n'aurons jamais fini de nous interroger; et c'est dans la mesure où une œuvre littéraire où il est question du lynchage d'un nègre s'empare de ce contenu et va au delà du problème historique qu'elle se constitue en œuvre littéraire, qu'elle acquiert la puissance de survivre à sa propre historicité.

La définition de l'engagement que nous donne Sartre, et la définition de la littérature qui résulte de cette définition de l'engagement, méconnaissent l'ambiguïté essentielle au phénomène littéraire, qui est de l'histoire et en même temps se constitue en dehors de l'histoire. Tout acte « littéraire » est, d'un certain point de vue, fait historique, engagé dans la série des transformations historiques, et, d'un autre point de vue, échappement, tendance à se fixer dans une immobilité intemporelle et à créer, au-dessus de l'histoire, ce *point fixe* invariable que constitue une œuvre. De même que tout langage littéraire désigne quelque chose et en même temps se désigne lui-même, se propose au travail de l'auteur et à la contemplation du lecteur comme fin. De ce point de vue, l'ambiguïté de la littérature exprime puissamment l'ambiguïté de l'homme lui-même, qui prend sa place (et ne peut ne la prendre pas) dans la chaîne historique, mais en même temps vise à se constituer lui-même comme fin absolue,

à se sauver de l'histoire en même temps qu'il la produit. Il y a une action de la littérature dans l'histoire, mais il y a aussi une existence autonome des œuvres littéraires en tant qu'antihistoire, et c'est cette existence qui est la fin véritable de l'œuvre littéraire au delà de son existence transitoire, historique. Demander à l'écrivain de se *résoudre* dans son action sur le monde, c'est lui demander de nier son œuvre en tant que fin, et de se nier lui-même en tant que précisément il est écrivain : l'*historialisation* n'est rien autre que le suicide de la littérature devant l'histoire, comme elle n'est rien autre que le suicide de l'homme devant l'histoire.

THIERRY MAULNIER.

LA CIVILISATION CHRÉTIENNE EST-ELLE EN PÉRIL ? (1)

par GRAHAM GREENE.

Je dois avant tout vous dire combien je suis sensible à l'honneur que vous me faites en m'invitant à parler aux « Grandes Conférences Catholiques ». Mon seul regret est de ne pouvoir m'exprimer en français, aussi vous suis-je très reconnaissant de vouloir bien m'écouter dans ma propre langue. Cet honneur que vous me faites s'ajoute à celui de m'avoir placé sur cette estrade aux côtés de M. Mauriac que, depuis mon adolescence, je considère comme le plus grand romancier vivant.

Le romancier français, sans doute parce qu'il continue une tradition ininterrompue, d'état d'esprit, de pensée, de style chrétiens, semble se mouvoir avec facilité parmi les abstractions : elles ont entouré son enfance, la liturgie lui est aussi familière que les chansons de sa nourrice. Dans les romans de M. Mauriac, lorsqu'une porte s'ouvre, nous avons, avant même de quitter les ténèbres pour entrer dans la pièce éclairée où sont réunis les personnages, la conscience immédiate des forces du Bien et du Mal qui se pressent contre les murs, appuient leurs doigts aux vitres, s'apprêtent à entrer en foule; or cette conscience est en général bannie du roman anglais. C'est peut-être

(1) Texte d'une conférence prononcée à Bruxelles aux *Grandes Conférences Catholiques*.

parce que nous habitons une île nordique où le soleil brille si spasmodiquement, où il arrive que nous soyons isolés du continent plusieurs jours de suite par le brouillard ou la tempête, une île où le Christianisme est venu en traversant la mer comme un voyageur étranger, que nous avons tendance à montrer des réactions d'un plus grand matérialisme, une imagination plus concrète que les habitants des terres ensoleillées qui peuvent se permettre le luxe de l'ombre. Le romancier anglais, suivant sa tradition, établie par Fielding et qui se continue jusqu'à nos jours en passant par Dickens et Trollope, a pris l'habitude de se passer de l'éternité. Dans les œuvres de Dickens, le Mal n'apparaît que comme un facteur économique et rien de plus. Le christianisme est une femme qui porte de la soupe aux indigents. Qu'elle est vivante l'image des rues dans le silence dominical, celle des petites impasses noires et sordides près du fleuve, celle des bâtiments de la prison, mais comme la vie de l'esprit est sèche et terne. Le Mal a perdu, chez Dickens, sa qualité surnaturelle : il est devenu une chose que la puissance de l'argent, un amendement de la loi, ou même tout simplement la mort peuvent abolir, car lorsqu'un personnage meurt, le mal meurt avec lui. Le roman anglais nous fait toujours vivre dans le temps.

« La civilisation chrétienne est-elle en péril? » Pour chacun de vous, ces mots abstraits possèdent la solidité des statues; vous cheminez au milieu d'eux comme un homme marche le long des chapelles surpeuplées d'une grande cathédrale — l'Immaculée Conception vous tend ses bras de pierre, le Sacré-Cœur est là, fait de bois peint et sculpté, les cierges brûlent d'une flamme tangible. Mais moi j'ai le sentiment d'être environné d'ombres — la civilisation est une chose que j'ai apprise dans les livres, le Christianisme est ce qui se passe ailleurs, hors de ma vue, peut-être dans un autre pays, certainement dans un autre cœur. Les grands mots ballottés claquent au vent dans mon esprit. Je ne puis y toucher qu'on ne leur ait

donné forme humaine. Saint Thomas Didime devrait être le patron des gens de mon pays, car il nous faut voir l'empreinte des ongles et mettre la main dans les blessures avant que de pouvoir comprendre.

Ainsi cette question devient-elle, avant même que j'aie pu la considérer, trois questions. D'abord, qu'est-ce qu'une civilisation chrétienne en termes de caractères humains, d'actes humains, de commerce humain de la vie quotidienne? Deuxièmement, cette civilisation a-t-elle jamais existé et existe-t-elle aujourd'hui dans aucune partie du monde? Ce n'est que si la réponse à cette deuxième question est affirmative qu'il nous sera nécessaire de nous demander si la civilisation chrétienne est en danger.

*

Il serait, il va de soi, commode d'adopter une attitude rigide et nettement définie : de présenter la civilisation chrétienne comme une organisation corporative de la vie humaine qui permettrait à toute âme de suivre, sans que ses semblables y missent le plus petit obstacle, l'enseignement du Sermon sur la Montagne. Alors, sans plus de façons, nous pourrions considérer notre époque, remonter dans l'histoire, et déclarer que semblable civilisation n'a jamais existé. Mais, en adoptant cette attitude, — et les ennemis du Christianisme se sont souvent servis de ce genre d'argument — nous confondons la cité terrestre avec la cité céleste. La parfaite Imitation du Christ est impossible ici; mais notre imperfection même est sanctifiée, car Dieu n'a-t-il pas imité l'homme, et le désespoir et l'échec de l'homme n'ont-ils pas été exprimés par Dieu Lui-même sur la croix? Ne nous laissons donc pas égarer, dans notre définition de la civilisation chrétienne, par la présence de la guerre, de l'injustice et de la cruauté ou par l'absence de la charité. Tout ceci peut exister dans un état chrétien. Ces marques ne sont pas celles du Christianisme, elles sont celles de l'homme.

Mais si nous renonçons à toute idée de perfection — ou même à la poursuite de la perfection — quels indices espérons-nous trouver par quoi la civilisation chrétienne se distingue des civilisations païennes? Peut-être, en vérité, ne pouvons-nous compter sur rien d'autre que sur l'esprit indécis, la conscience inquiète, le sentiment de l'échec personnel.

Naturellement, ce sens de la culpabilité était déjà présent dans la civilisation grecque; il pèse sur le drame grec comme un épais nuage, mais c'est l'espèce de culpabilité impersonnelle qu'une littérature chrétienne aurait pu produire sur le thème de la chute de l'homme, s'il y avait eu la Révélation sans l'Incarnation, si nous avions connu l'échec personnel sans avoir reçu le modèle. L'excès dans la littérature grecque est synonyme de crainte, excès de richesse, de bonheur, de chance, de puissance, mais cette crainte n'est qu'une crainte abstraite; l'homme fortuné croit à une justice en forme de pendule : il suit en même temps que tous ses semblables le mouvement du balancier; il n'a pas conscience de l'échec individuel qui le sépare des autres hommes également fortunés.

Notre conviction que la conscience chrétienne soit la seule marque satisfaisante de la civilisation chrétienne se renforce du fait que cette empreinte a complètement manqué aux puissances païennes qui très récemment ont régné sur le monde. Comme ils se pavanaient les Nazis à l'heure de leur triomphe et comme ils se sont trouvés des justifications dans leur chute. Comme ils ont suivi délibérément et explicitement cette doctrine qui consistait à faire le mal afin d'atteindre à *leur* bien, à leur propre bien personnel. L'État totalitaire parvient, en les éduquant, à supprimer chez ses citoyens tout sens de culpabilité, toute indécision d'esprit. Que l'État endosse la responsabilité du crime, moi je suis innocent. Mon seul crime est mon loyalisme. Les voix de perroquet proclament avec un pathos terrible et résigné : « Mon chef m'avait donné des

ordres. » Nul soldat ne fait une croix de bois pour la tendre à sa victime.

Les années que nous venons d'endurer ne sont peut-être pas les pires années que l'Europe ait traversées. Bien des fois dans la civilisation chrétienne les villes furent mises à sac, les prisonniers torturés, mais ne retrouvons-nous pas toujours chez ces tyrans d'autrefois le sentiment de la culpabilité? Laissez-moi vous lire un passage des chroniques anglo-saxonnes qui décrit la situation en Angleterre au XII^e siècle, pendant le règne de Stephen. C'est un récit contemporain. Elle est au moins égale en horreur à tout ce que nous avons vu en Europe au cours de ces dernières années :

> « *Ils opprimaient grandement les malheureux, en les faisant travailler à la construction de ces châteaux et quand les châteaux étaient achevés, ils les emplissaient de démons et d'hommes corrompus. Puis ils enlevaient les gens qu'ils soupçonnaient de posséder quelque bien, de nuit comme de jour, appréhendant les femmes aussi bien que les hommes et, pour prendre leur or et leur argent, ils les mettaient en prison et les torturaient en leur faisant subir d'indescriptibles douleurs : car jamais martyrs ne furent suppliciés autant qu'eux. Certains l'on suspendait par les pieds, et on les enfumait à l'aide d'une fumée nauséabonde. D'autres étaient pendus par les pouces ou par la tête et l'on faisait brûler des choses sous leurs pieds. On liait leur tête d'une corde nouée que l'on serrait jusqu'à ce qu'elle pénétrât dans leur cerveau. On les jetait au fond de donjons grouillants de couleuvres, de vipères et de crapauds et on les y laissait mourir peu à peu... Il y en avait qu'on enfermait dans des coffres courts, étroits et peu profonds où l'on mettait des pierres pointues, et l'homme y était écrasé jusqu'à ce que ses os fussent brisés...*

» ...Et l'on payait très cher le blé, la viande, le fromage, le beurre, car il n'en restait plus dans le pays. Les pauvres gens mouraient de faim — des hommes qui avaient été riches vivaient d'aumônes; certains s'enfuirent hors du pays. Jamais il n'y eut plus grande misère, jamais barbares n'ont agi de pire façon que ceux-ci...

... « Si deux ou trois hommes entraient à cheval dans une ville tous les habitants fuyaient devant eux pensant qu'ils étaient des voleurs. Les évêques et les prêtres lançaient contre eux leur anathème, mais ils n'en avaient cure, étant depuis longtemps maudits, parjures et réprouvés. La terre ne produisait plus de blé, on aurait pu tout aussi bien labourer l'Océan, car le sol avait été pourri par de tels actes, et l'on disait ouvertement que le Christ et ses saints dormaient. Voilà ce que nous souffrîmes et nous ne pouvons tout dire, pendant dix-neuf années, en châtiment de nos péchés... »

Je ne refuserai pas le nom de civilisation chrétienne à ces sombres années elles-mêmes; en effet, n'avons-nous pas le sentiment, en lisant cette chronique, d'une mauvaise conscience, d'un sens aigu de culpabilité? Il restait encore des gens qui faisaient entendre leur voix : la Chronique nous le dit. Les saints dormaient, mais ils n'étaient pas reniés. Les ténèbres régnaient sur l'île, mais le Christianisme s'agitait toujours dans les ténèbres. La possibilité d'un repentir énorme égalait la possibilité d'énormes crimes. Prenons un exemple dans l'Histoire d'Angleterre. Notre grand roi Henri II, délibérément, et parce qu'il avait le cœur déchiré, fit alliance avec l'ennemi de Dieu. Quand il vit brûler sa ville natale de Normandie, il fit ce grand serment (si chrétien, même dans son reniement du Christ) : « O Dieu, puisque vous avez jugé bon de m'enlever cette chose que j'aimais plus que tout, la cité où je suis né et où j'ai grandi, je jure que moi aussi je vais vous

enlever ce qu'en moi vous aimez le mieux. » Comment pourrions-nous le ranger parmi les ennemis de Dieu ou de l'Église, ce Saint à rebours qui nous donna un saint, Saint Thomas de Canterbury, et qui, après le meurtre de Saint Thomas, exigea d'être flagellé publiquement par les moines? Le repentir était né en même temps que le crime : naissances jumelles du péché et du châtiment.

Nos ennemis peuvent citer en témoignage bien des crimes commis au nom du Christ, mais au bout du compte quelle importance ces crimes ont-ils? Dans toute notre poésie, vous pouvez percevoir une note commune, la note de ce que j'ai appelé l'esprit indécis. Empruntons pour le décrire, et pardonnez-moi si la plupart de mes citations sont tirées de la littérature de mon pays, la voix de Sir Thomas Browne, un écrivain du XVII^e siècle : « *Il y a en moi un autre homme qui est mécontent de moi* ». Environ trois cents ans après l'époque dont parle la Chronique anglo-saxonne nous trouvons le même sentiment exprimé dans une vieille ballade :

» *If ever thou gavest meat or drink*
Every nighte and alle
The fire shall never make thee shrink;
And Christe receive thye saule.
If meate or drinke thou ne'er gav'st nane;
Every nighte and alle
The fire will burn thee to the bare bane;
And Christe receive thye saule. » (1)

Deux autres siècles passent, et cette même note se fait entendre dans la plupart des pièces de Shakespeare. L'oncle de Hamlet, qui a assassiné son frère, essaie de prier et sa prière prend la forme d'un aveu de culpabilité :

« *Try what repentance can : what can it not?*
Yet what can it when one can not repent?

(1) Voir traduction en fin du texte.

O limed soul that struggling to be free
Art more engaged. » (2)

Cinquante ans encore et John Donne écrit :

« *Wilt thou forgive that sinn, by which I have wonne,*
Others to sinn, and made my sinn theire dore?
Wilt thou forgive that sinn which I did shunne
A yeare or twoe, but wallowed in a score?
When thou hast done, thou hast not done
For I have more. » (3)

Et ceci continue jusqu'au jour si proche où Thomas Hardy écrivait dans la même veine :

« *You taught not that which you set about* »,
Said my own voice talking to me;
« *That the greatest of things is Charity* ».
And the sticks burnt low, and the fire went out,
And my voice ceased talking to me (4).

Telle est la signature, le sceau de la civilisation chrétienne. Nous pouvons devant nos ennemis admettre nos crimes, car tout au long de l'histoire, il nous est aussi possible de montrer notre repentir.

*

Si vous acceptez ma définition de ce qui distingue une civilisation chrétienne, nous pouvons dès lors répondre aisément à ma seconde question « A-t-elle existé? Existe-t-elle encore? » La réponse est : « Oui ». Dans une vaste partie du monde la conscience de l'homme reste sensible à l'échec moral. Ce n'est pas seulement une politique opportuniste qui a libéré l'Inde — pour ne prendre qu'un exemple récent. Voici moins d'un demi-siècle, il eût paru absurde de suggérer que cette civilisation se trouvait en danger.

Il y a eu tant de guerres, tant de révolutions, que quelques-unes de plus importent peu aux yeux de l'histoire. Aucune arme nouvelle ne peut tuer l'essor chrétien; si cela se pouvait, la poudre à canon l'aurait supprimé. La bombe atomique ne peut rien contre la conscience. Mais, dans les vingt dernières années, nous avons été témoins d'un effort tenté pour la tuer à l'aide d'une nouvelle philosophie, pour persuader les hommes que Lazare est sans importance. Dives vêtu d'un uniforme de fantaisie, reçoit les acclamations du peuple, dans les rues de Berlin ou sur le balcon de la Place Rouge. Peut-être mes compatriotes n'ont-ils pas eu complètement tort de se méfier des mots abstraits qui ont permis à Dives de devenir un héros en remplaçant Lazare par « le peuple », ou « le prolétariat » ou « la classe ouvrière »? Dans les pays qui jadis furent démocratiques, et maintenant dans les pays qui sont encore démocratiques, nous avons vu les abstractions étendre leur domaine dans la pensée des hommes et quitter leur place assignée en philosophie et en théologie pour gagner l'histoire, l'économie, la politique, sujets qui, par leur nature, devraient se traiter en termes concrets. Lisons n'importe quel article de la presse populaire — fût-il sur un sujet aussi pratique que l'extraction du fer ou la façon dont la récolte s'annonce — et nous y chercherions en vain une image concrète. On a administré aux démocraties l'abstraction comme un stupéfiant. Une phrase telle que « rendre à César » a été traduite par les journalistes politiques sous cette forme « nos responsabilités envers l'État ». L'expression abstraite a aidé les dictateurs à prendre le pouvoir en troublant l'eau vive de la pensée. William Blake écrivait : « Quiconque veut faire du bien à son semblable le doit faire dans les petites circonstances. Le bien général est invoqué par le gredin, l'hypocrite et le flatteur. »

Non, nous ne pouvons plus traiter avec indifférence le danger qui menace la civilisation chrétienne. Entre 1933 et 1945 la civilisation était presque complètement détruite

en Allemagne. Un abcès a été crevé, à ce moment-là mais le poison totalitaire peut encore gagner certains pays qui avaient échappé à la première infection. Et dans le grand empire russe l'idée chrétienne semble avoir tout à fait cessé d'exister. Il est terrifiant de penser au chemin parcouru par la Russie en moins de cent ans. Rappelez-vous, dans les *Frères Karamazof*, Aliosha se dépouillant pour le service de Dieu : « Je ne puis donner deux roubles au lieu de donner *tout*, et me contenter d'aller à la messe au lieu de *Le suivre* ». Rappelez-vous aussi le Père Zosime et sa charité qui embrasse tout : « Ne haïssez pas les athées, ceux qui enseignent le péché, les matérialistes, ne haïssez pas même les méchants. Mentionnez-les ainsi dans vos prières : « Sauve, ô Seigneur, tous ceux pour qui personne ne prie, sauve aussi tous ceux qui ne veulent pas prier. » Pensez ensuite au Procès de Moscou, au Procureur Vichinsky, et à ce personnage gris, inaccessible du Kremlin, avec sa bonhomie à fleur de peau réservée aux banquets et le regard noir tout au fond des yeux.

Et pourtant, ce serait assurément pécher contre la Foi que d'exagérer le danger. Nous avons le devoir de croire que le Christianisme ne peut pas mourir. Cent ans, en somme, est un temps très court. Peut-être se découvrira-t-il que c'est Mitia Karamazof qui règne en Russie aujourd'hui. Vous vous rappelez ses paroles : « Quand je me jette dans la fosse, j'y saute tête première, les talons en l'air, et me réjouis d'y tomber dans cette attitude dégradante, et je m'en enorgueillis. *Et du fond même de cette dégradation, j'entonne un hymne de louange.* » Peut-être, si nous étions assez bien renseignés, pourrions-nous discerner çà et là, en Russie, aussi, les signes d'une conscience inquiète. Car n'oublions pas qu'aux pires jours de l'Allemagne, la conscience se faisait entendre de loin en loin, jamais parmi les chefs de l'État, mais parmi les chefs des églises, Faulhaber, Galen, Niemoller, et parmi d'autres hommes trop obscurs ou trop peu influents pour échapper à la hache. Je me rap-

pelle un de mes amis, Von Bernstorff. Avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir, il était premier secrétaire de l'Ambassade allemande à Londres. Il démissionna en 1933 et fut exécuté en 1944 à Dachau parce qu'il appartenait à une organisation secrète qui avait continué d'aider les Juifs à s'enfuir d'Allemagne même pendant les années de guerre. Qu'elle est étrange la destinée qui transforma ce gros homme superficiel, aimant la bonne vie et d'humeur plaisante, avec sa paresse arisrocratique et son goût du vieux cognac en un martyr pour la cause de la charité.

Comme je l'ai dit, nous sommes tenus de croire que la Foi ne peut mourir. Elle peut subir des revers, de vastes espaces du monde peuvent être conquis par ses ennemis, mais il restera toujours des zones de résistance chrétienne. En Angleterre, pendant la sinistre année 1940, nous avions pris l'habitude de dire : « Regardez simplement la carte du monde ». Cela signifiait que si notre île nous paraissait minuscule et désespérément en danger quand nous considérions l'Europe, par contre, l'espoir renaissait à la vue de nos territoires alliés d'Afrique, d'Australasie, du Canada. Les chrétiens aussi doivent regarder de temps en temps la carte du monde. Supposez que l'Europe entière devienne un État totalitaire, nous ne sommes pas le monde. Même l'Amérique tomberait-elle qu'il resterait encore l'Afrique.

Il n'est pas impossible que nous voyions le monde entier sombrer dans un régime totalitaire et athée. Alors, en vérité, il serait bien inutile de faire appel à nos alliés. Mais ce ne serait pas encore la fin. Dans ce cas, nous, les espions de Dieu, il nous faudrait relever, sur petite échelle, au dix-millième, le plan de chaque ville et de chaque village. Là, dans telle rue, derrière le café, à la croisée des routes, dans le hameau de X., la quinzième maison à droite possède une cave, et dans cette cave un enfant trace maladroitement, pour jouer, la forme d'une croix sur le mur de plâtre...

Permettez-moi de terminer par une histoire que j'ai eu

autrefois l'intention d'écrire — une création fantastique en forme de mélodrame, qui se situe dans un avenir lointain, mettons deux siècles, quand le monde entier sera gouverné par un seul parti, organisé avec une efficacité que nous ignorons encore. Le rideau se lève sur un petit hôtel sordide, situé soit à New-York, soit à Londres, peu importe. C'est le soir, tard, un veil homme fatigué, abattu, sans aucune distinction, vêtu d'un imperméable râpé et portant une valise toute cabossée, arrive au bureau de la réception et prend une chambre. Ayant donné son nom, il monte l'escalier d'un pas las (l'hôtel est trop pauvre pour avoir un ascenseur) et disparaît. Le détective chargé de la surveillance du pâté de maisons regarde le registre et dit à l'employé :

— Vous avez vu qui c'est?

— Non.

— C'est le Pape.

— Qui c'est ça, le Pape?... demande l'employé.

Le catholicisme a été étouffé avec succès; seul, le Pape survit, élu trente ans auparavant par le dernier conclave qui se soit réuni (secrètement à ce que croyaient ses membres, mais en réalité sous l'œil d'une police encore plus secrète) et destiné à régner sur une Église qui a déjà virtuellement cessé d'exister. Après le conclave, les cardinaux ont eu le sort des autres prêtres : un mur blanc et un peloton d'exécution. Mais le Pape a été autorisé à vivre. Il reçoit même une maigre pension de l'État, car il est utile en ce qu'il illustre à quel point l'Église est morte, et parce qu'il reste toujours la possibilité qu'un survivant se trahira en essayant de communiquer avec lui. Mais il n'y a plus de survivants. Rome, naturellement, est rebaptisé depuis un siècle.

Je décrivais ce petit homme, ce petit Pape, errant misérablement de-ci de-là, sans fonction, animé du vague espoir qu'un jour, dans quelque endroit, il pourrait trouver un signe qui lui apprendrait que la Foi survivait, et qu'il ne

serait plus hanté par la crainte que ce qu'il avait enseigné comme une chose éternelle allait peut-être mourir avec lui. Je ne vous importunerai pas du récit de ses inutiles vagabondages et de ses déceptions, signalés et catalogués au quartier général de la police mondiale. A la fin, le Chef se fatiguait de ce jeu. Il voulait en voir la fin de son vivant, et bien qu'il n'eût que 50 ans tandis que le Pape avait depuis longtemps dépassé 70 ans, des accidents arrivent aux Chefs, et il ne voulait pas renoncer à occuper dans l'histoire la place de l'homme qui, de son propre doigt posé sur la gâchette d'un revolver, avait mis fin au mythe chrétien.

Donc, à la fin de cette histoire que je n'ai jamais écrite, le Pape était amené par des policiers jusqu'à la chambre secrète du Chef dont les murs sont impénétrables aux bruits comme aux balles, et là, dans le silence capitonné, le Chef, après avoir offert au Pape une cigarette qu'il refusait et un verre de vin qu'il acceptait, lui déclarait qu'il allait mourir là-même et à l'instant. Le dernier chrétien, le dernier homme au monde qui eût encore la foi. Le Chef, après avoir renvoyé les détectives, prenait un revolver dans le tiroir de son bureau. Il accordait au Pape un instant pour prier — il avait lu dans un livre que c'était la coutume, mais il ne prenait pas la peine d'écouter la prière. Ensuite il le tuait d'une balle dans le sein gauche et se penchait sur le corps pour lui donner le coup de grâce. A ce moment-là, entre la seconde où le doigt appuie sur la détente et celle où le crâne éclate, une pensée traversait l'esprit du Chef : « Serait-il possible que ce que cet homme croyait fût la vérité? » Un autre chrétien naissait dans la douleur.

GRAHAM GREENE.

(Traduction de Marcelle Sibon.)

(1) BALLADE DU XV^e SIÈCLE.

Si toujours tu donnas à boire et à manger
    Chaque soir l'un après l'autre,
Jamais le feu ne te consumera;
    Que le Christ accueille ton âme.

Si toujours tu refusas boire et manger
    Chaque soir l'un après l'autre,
Le feu te consumera jusqu'à l'os;
    Que le Christ accueille ton âme.

(2) HAMLET (Acte III Scène III).

Essayer ce que peut le repentir : que ne pourrait-il pas?
Oui, mais que peut-il pour celui qui ne peut se repentir?
O âme engluée qui, luttant pour se libérer,
S'enfonce de plus en plus. »

(3) JOHN DONNE (1573-1631).

Me pardonneras-tu ce péché qui me fait entraîner
  Autrui à pécher en imitant mon péché?
Me pardonneras-tu ce péché que j'ai fui
Un an ou deux, mais où je me vautrai vingt ans.
  Quand tu auras fini, tu n'auras pas fini
    Car j'en ai commis d'autres.

(4) THOMAS HARDY.

« Ce que tu avais commencé d'enseigner, tu ne l'as pas (enseigné »
Me dit ma propre voix,
  « Que la plus grande chose est la Charité. »
— La flamme des tisons baissa et le feu s'éteignit —
Et ma voix cessa de me parler.

LA CIVILISATION CHRÉTIENNE EST-ELLE EN PÉRIL ? (1)

par, FRANÇOIS MAURIAC.

La civilisation occidentale est-elle menacée? Mon ami Graham Green vient de répondre à cette question en romancier, c'est-à-dire, quand il s'agit de lui, en poète, avec ce génie du concret qui rend les idées vivantes, palpitantes, charnelles. Pour moi, ce soir, j'oublierai que je suis aussi un romancier, que je suis aussi un poète. Celui que vous allez entendre, c'est le journaliste, l'homme accoutumé depuis quelques années à penser tout haut, deux fois par semaine, pour les lecteurs de *Figaro*.

La civilisation occidentale est-elle menacée? Il peut sembler étrange que nous nous donnions la peine de poser la question, alors que l'armée rouge campe à nos portes et que si elle se mettait en marche ce soir, elle pourrait défiler demain dans les rues de Bruxelles et de Paris. Et d'ailleurs pouvons-nous parler encore de menace? La menace n'a-t-elle pas reçu déjà son accomplissement? La Belgique deux fois envahie, occupée, pressurée, la France qui aujourd'hui encore porte à son flanc des blessures béantes, l'Allemagne détruite sont là pour témoigner que le jour où l'armée russe asiatisée s'épandrait sur l'Europe,

(1) Texte d'une conférence prononcée à Bruxelles aux *Grandes Conférences Catholiques*.

En raison de la publication de ce texte, la suite de « La pierre d'achoppement » est reportée au numéro 3.

elle ne pourrait qu'ajouter des ruines aux ruines, elle ne pourrait que rouvrir des plaies anciennes et mal cicatrisées. Elle ne détruirait pas la civilisation occidentale, elle l'achèverait. Elle jetterait bas les restes d'une œuvre sublime déjà rongée du dedans par les termites.

Si nous entendons par civilisation occidentale celle qui est née de la rencontre de l'Évangile du Fils de Dieu avec la sagesse des grands anciens d'Athènes et de Rome, cet héritage d'idées, de croyances, de mœurs, d'usages que nos pères depuis mille ans se sont transmis, nous devons convenir que les ruines matérielles qui désolent notre Europe ne sont que le signe d'une destruction plus cachée mais plus redoutable. Car si pour un temps nous pouvons dormir ailleurs que dans des caves, si nous bénéficions d'un entracte, si les avions qui ont détruit nos villes ont été jetés à la ferraille, leur besogne accomplie, et si les modèles de ceux qui les remplaceront ne semblent pas être encore tout à fait au point, si la destruction visible de l'Europe marque enfin un temps d'arrêt, les ravages spirituels, eux, continuent de s'étendre en profondeur; et ce n'est certes pas assez de dire qu'ils sont les plus graves, puisque c'est de leur avance ou de leur recul que dépend le sort de cette civilisation dont nous nous entretenons ce soir.

Il importerait peu que toutes nos églises fussent détruites si les vérités qui les ont édifiées demeuraient vivantes au cœur des hommes d'Occident. Cette foi de nos pères qui a fait plus et mieux que de transporter des montagnes, qui a fait jaillir du sein de l'Europe ces cathédrales dont quelques-unes ont eu l'heureuse fortune d'échapper à la fois aux coups de nos ennemis et à ceux de nos amis, si cette foi était encore vivante en nous, elle enfanterait de nouveaux miracles de pierre ou peut-être même de béton. Beaucoup des cathédrales qui nous émerveillent s'élèvent sur les fondements de basiliques plus anciennes qui devaient être fort belles aussi, mais dont nos ancêtres ont fait bon marché, qu'ils n'ont pas craint d'abattre ou qu'ils ne se

sont pas donné la peine de restaurer, parce qu'ils savaient qu'ils portaient en eux la source triple de toute création : la foi, l'espérance, l'amour. Nous reste-t-il au cœur assez de cet amour, de cette espérance, de cette foi pour reconstruire non seulement dans l'ordre matériel mais dans l'ordre spirituel ce qu'ont détruit, ce que se préparent encore à détruire l'athéisme, le désespoir et la haine? Notre destin dépend de la réponse que nous pouvons donner à cette question.

Nous avons beaucoup ri en France de ce mot d'un soldat américain à propos de nos églises démolies : « Nous vous en bâtirons de plus belles... » Et pourtant, cette parole naïve n'est comique qu'en apparence. Elle exprime une profonde vérité. C'est qu'un peuple qui a confiance dans la civilisation qu'il incarne n'a aucune raison de trop s'attacher aux reliques du passé. L'état d'esprit antiquaire des Européens d'aujourd'hui est un signe redoutable de vieillissement et d'impuissance. Il témoigne de la crainte qu'en eux la source ne soit tarie. La jeune Amérique gonflée de confiance en soi et toute tournée vers le futur se moque bien de ces vieux temples sombres dont pour nous chaque pierre est précieuse, dont chaque dalle est sacrée. Nous ne saurions lui reprocher ce mépris qui témoigne de sa jeune vigueur.

Malheureusement, à un mal spirituel, l'Amérique ne peut apporter qu'un remède matériel. Ce n'est pas que nous le méprisions! Qu'on me comprenne bien : je ne me sens aucun goût pour jouer les mendiants ingrats, et s'il est vrai que l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit d'abord de pain : l'Europe affamée ne doit parler qu'avec reconnaissance et amitié de ceux qui la nourrissent.

Mais, enfin, la civilisation occidentale ne s'exprime pas tout entière dans des machines-outils ni dans des frigidaires, ni dans aucun de ces objets manufacturés qui obligent ceux qui les fabriquent à trouver coûte que coûte des débouchés sous peine de périr. Les forces qui, dans

l'Europe moribonde, résistent encore à la mort, ce n'est pas en Amérique qu'elles ont leur source mais ici même, en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Italie, en Espagne, au Portugal, en Allemagne, dans les Pays scandinaves, en Grande-Bretagne, en France, dans cette Europe enfin dont l'Amérique demeure plus que jamais tributaire, car elle mourrait aussi de notre mort, car si le feu que l'Europe a allumé et entretenu depuis mille ans, s'éteignait, elle périrait elle aussi de froid. L'Amérique n'est que notre surgeon formidable certes, mais toute sa sève lui vient encore du vieux tronc millénaire, et déjà elle souffre à son insu de notre propre épuisement.

Ceci nous aide à comprendre pourquoi, dans bien des pays, la France humiliée, ruinée, n'ayant plus que l'ombre d'une armée et d'une flotte et qui se débat dans le désordre et la confusion intérieures, apparaît encore et plus qu'autrefois peut-être comme celle de qui on attend, de qui on espère ce que les peuples industrieux et comblés de richesses ne peuvent donner. Et quand je dis la France, c'est la chrétienté d'Europe qu'il faudrait dire dont vous constituez l'une des Églises les plus illustres, c'est l'humanisme européen que vos artistes ont si magnifiquement enrichi.

Voilà le point sur lequel il me paraît essentiel de mettre l'accent : de cette civilisation occidentale, c'est nous, Européens, qui demeurons responsables malgré notre ruine. Les secours qui nous viendront d'outre-Atlantique nous aideront puissamment, certes, ils nous sont indispensables, mais ils ne serviraient de rien si nous ne prenions conscience que, dans le combat spirituel qui divise le monde, les armes spirituelles nous ont été confiées dès le commencement, et d'abord à nous, catholiques des Gaules.

Dans un certain ordre, on peut dire que nous autres, catholiques, sommes les bénéficiaires du drame que vit en ce moment l'espèce humaine, puisque ce qui se passe nous confirme dans ce que nous avons cru. L'époque pré-

sente apparaît comme un rond-point où aboutissent sinistrement toutes les routes qu'ont suivies les hommes après que, par la voix de Nietzsche, ils eurent proclamé la mort de Dieu. Dans cet univers d'épouvante où la volonté de puissance des deux empires antagonistes met aux prises les créatures mécanisées, il apparaît que, selon un mot de sainte Thérèse, nous nous sommes éloignés infiniment de ce que nous désirions. Nos pères avaient rêvé de délivrer l'homme des fatalités qui l'écrasaient, et l'homme est devenu ce matériel humain auquel les divinités anonymes de l'État ne demandent plus rien que du rendement, — et puis de se laisser broyer sans murmure quand viendra l'heure du règlement de compte avec la race rivale. La science que nos pères avaient déifiée et dont ils attendaient pour l'espèce humaine le paradis et peut être l'immortalité dès ici-bas, devient de jour en jour la servante la plus efficace de la mort, et ce n'est pas assez dire, puisque la planète elle-même est menacée de dissociation et d'anéantissement.

Tout se passe comme si l'Être infini, pour convaincre les cartésiens que nous sommes, avait recours à ce critère : l'évidence, — l'évidence qu'un monde sans Dieu est un monde condamné à tourner contre lui-même les prodigieuses ressources de l'intelligence humaine, de sorte que nous ne faisons plus un pas dans la découverte et dans la maîtrise des lois qui régissent la matière qui ne soit autant de gagné pour la destruction de l'espèce.

Oui, les témoins de Dieu ont aujourd'hui cette consolation non plus seulement de croire, mais de voir, mais de toucher, si j'ose dire, que lorsque celui en qui ils ont cru a dit : « Je suis la Vie », il aurait fallu prendre cette affirmation à la lettre et dans son sens le plus physique. « Misère de l'homme sans Dieu », comme l'expression de Pascal aujourd'hui nous paraît faible! Il s'agit bien de misère! L'amour en se retirant ramène l'homme à n'être plus qu'une espèce entre toutes celles qui dans le monde végétal et animal s'entredévorent.

Chrétiens, nous constatons que l'Histoire nous donne raison, mais nous le constatons sans orgueil, sans complaisance, dans un sentiment, au contraire, de honte et d'angoisse. Car tout ce qui est advenu d'horrible dans le monde, n'est arrivé que grâce à notre indigence spirituelle qui n'est pas le moindre de nos crimes. Avant d'être menacée par l'armée rouge, avant de l'être par le marxisme ou par l'existentialisme athée, la civilisation occidentale l'est au dedans de la conscience chrétienne. Ceux qui avaient reçu mission d'entretenir le feu ont laissé tomber le feu. Tout ce qui, au cours du dernier siècle et de la première moitié de celui-ci, a été gagné par la mort sur la vie, l'a été grâce à notre pharisaïsme inguérissable, grâce surtout aux équivoques entretenues par le catholicisme politique et dont Karl Marx a prodigieusement bénéficié. En ces quelques minutes, je ne puis que vous indiquer les thèmes de méditation, des pistes de pensée : j'aimerais que vous vous arrêtiez sur celle-là dans votre particulier, car je ne puis développer ce sujet trop brûlant qui éveillerait des susceptibilités et rouvrirait certaines blessures.

Non, ce n'est pas avec satisfaction, ce n'est pas avec complaisance que les catholiques se considèrent comme les dépositaires du salut de l'espèce humaine même dans l'ordre temporel; car ils constatent en même temps leur tragique inadaptation aux exigences de la société moderne. Ils se sentent, trop souvent, coupés de leur époque, comme isolés dans une sorte de ghetto chrétien. Il leur semble parfois que la Grâce n'arrive plus aux hommes qu'à travers de vieilles canalisations désuètes, rongées par la rouille des siècles, à demi obstruées.

Ici pourtant hâtons-nous d'ajouter que des changements se préparent, et ce n'est pas la moindre de nos raisons d'espérer que cet admirable effort de la hiérarchie catholique pour renouveler les méthodes d'apostolat, pour tenter ce qui naguère encore eût paru imprudent ou même téméraire. Oui, si j'en crois ce qui se passe chez nous en France,

une grande espérance s'est levée. Le sordide garage de Vincennes où un prêtre ouvrier de la Mission de Paris dit sa messe et la commente pour une foule à qui personne n'avait jamais parlé du Christ, ce garage devant Dieu resplendit peut-être d'autant de lumière que Notre-Dame de Chartres avec toutes sa gloire. Ces petits groupes de Dominicains qui évangélisent nos campagnes déchristianisées tiennent une place peut-être plus éminente dans l'économie de la Grâce que les Abbayes les plus fameuses. Qui sait si leur pauvre cantique ne retentit pas dans l'éternité avec plus de puissance que tous les disques de Solesmes?

Sur un point essentiel, nous constatons pourtant un grave recul : jusqu'à notre génération, en dépit du matérialisme partout triomphant, le catholicisme a pu se glorifier depuis le début du dernier siècle de compter parmi ses défenseurs de grands inspirés. De Chateaubriand et de Maistre, de Lamennais et de Lacordaire à Huysmans, à Bloy, à Claudel, à Péguy, les maîtres les plus écoutés de la jeunesse, chez nous, furent des disciples du Christ. Hier encore, aux assises de l'Unesco qui se tenaient au Mexique, tous les témoins s'accordent pour reconnaître que la voix de notre Jacques Maritain porta plus loin qu'aucune autre et retentit profondément dans les cœurs et dans les esprits. Est-ce parce que je ne sais pas observer les équipes qui nous suivent? Mais enfin, en face des marxistes, des existentialistes athées, des pseudo-surréalistes, qui donc se dresse parmi les nouvelles générations avec la puissance et l'autorité d'un Péguy ou d'un Claudel? Mais peut-être n'avons-nous plus besoin que de saints; et cette sainteté moderne, nous la voyons prendre forme peu à peu, nous commençons à discerner son vrai visage dans les faubourgs, dans les banlieues et dans les campagnes aux églises démolies. Parce que la France, en beaucoup de ses provinces, est redevenue un pays de mission, les apôtres des temps nouveaux redeviennent semblables à ceux qui, à l'aube du christia-

nisme, évangélisaient un monde où retentissait pour la première fois le Nom qui est au-dessus de tout nom.

Je voudrais pouvoir finir sur ces paroles d'espérance, mais à quoi servirait de se boucher les yeux? Les saints jettent la semence, mais les semeurs d'ivraie se mêlent à eux et le maître qu'ils servent est à nos portes avec ses armées innombrables. Il semble que le marxisme, chez nous, ait fait le plein, et je doute qu'il gagne encore. Sa force, aujourd'hui, repose sur l'armée rouge, comme la force de l'armée rouge repose sur cette immense Russie opprimée, malheureuse dont, il y a un siècle, le marquis de Custine écrivait déjà « qu'elle expie d'avance chez elle par une soumission avilissante l'espoir d'exercer la tyrannie chez les autres ». Ce que le marquis de Custine écrivait de la Russie des Tzars s'applique à la lettre à la Russie des Soviets. Il est encore vrai comme il y a cent ans que, « pour se laver du sacrifice de toute liberté publique et personnelle, l'esclave à genoux rêve la domination du monde. »

Et certes une puissance égale et sans doute supérieure s'oppose à l'Asie. Mais comment l'Asie ne commencerait-elle pas d'abord par occuper l'Europe? Et il ne nous importerait guère alors que l'Amérique débarquât ses troupes après des années de préparation, si ce devait être pour délivrer des gravats et des charniers.

Pourtant nous ne devons pas croire à la fatalité de la guerre. Aucune guerre n'est fatale puisque le vouloir humain demeure un des éléments essentiels de l'Histoire; et il en existe un autre en qui nous croyons et qui est la Grâce. Travaillons donc comme si la civilisation occidentale ne devait pas périr, nous efforçant de la ramener à la source d'eau vive d'où elle avait tiré sa puissance et sa gloire, mais travaillons aussi comme si elle pouvait être à chaque instant attaquée du dehors, de même qu'elle l'est à chaque instant du dedans. Chacun de nous doit toujours avoir présente à l'esprit cette question : comment défendre la paix? puisque la guerre aujourd'hui, quelle

qu'en dût être l'issue, nous anéantirait. Nous nous trouvons en face de deux hypothèses : ou la Russie des Soviets est déjà en secret résolue à la guerre comme l'était Hitler bien avant Munich et n'attend que l'occasion propice, et avant tout cette crise américaine qu'elle escompte et qui lui laisserait les mains libres. Une fois l'Europe occupée, le Gouvernement soviétique pense peut-être que les peuples épuisés et terrorisés préféreraient tout à l'Apocalypse d'un débarquement anglo-saxon et que ce serait l'heure pour la Russie de s'entendre avec les États-Unis d'Amérique et de partager avec eux le monde. Ou, au contraire, la Russie soviétique redoute la guerre, mais elle craint de se la voir imposer par sa rivale. Elle est la proie de cette fièvre obsidionale qui poussa l'Allemagne impériale à l'agression de 1914. Dans cette seconde hypothèse, les deux Empires se terrifieraient l'un l'autre et la guerre risquerait de naître un jour de cette mutuelle terreur. La paix sera préservée, donc aussi notre civilisation, tant que la Russie considérera le monde occidental comme inentamable, tant qu'elle craindra de s'épuiser en vain moins contre ce qui subsiste d'Europe chrétienne et humaniste que contre ses formidables surgeons américains. Puisse la diplomatie d'Occident donner à la Russie soviétique l'impression que nous n'avons pas condamné ni verrouillé la porte. Qu'elle sache au contraire que, si le verrou est poussé de son côté, il ne l'est pas du nôtre et que nous sommes toujours prêts à accueillir la sainte Russie dans la famille européenne.

Malheureusement les peuples ne changent guère. Et comment changeraient-ils, si les conditions géographiques et ethnographiques restent les mêmes? Comme la Russie des Romanov, la Russie de Staline impose à ses peuples une discipline si écrasante que le régime pour survivre doit interdire à ceux qui le subissent tout contact avec les peuples libres. Et cela est plus vrai encore aujourd'hui que sous les Tzars où l'aristocratie avait la possibilité de

connaître l'Europe et de subir son emprise. Aujourd'hui le peuple russe tout entier vit, travaille et souffre dans une autre planète.

Donc, n'espérons pas trop écarter par les moyens diplomatiques cette menace qui pèse sur nous. Mais tant qu'elle n'éclatera pas, nous pouvons en avoir le bénéfice. Les peuples d'Occident sont à chaque instant rappelés à l'ordre, attentifs à cette écluse, en plein cœur de l'Europe, puisqu'elle passe par Prague et par Budapest et qui peut s'ouvrir d'un seul coup, et déverser sur les nations civilisées un flot plus redoutable aujourd'hui, oui, infiniment plus redoutable qu'aux jours de Gengis-Khan, car il n'est de pire cauchemar pour l'Humaniste et pour le Chrétien d'Europe que ce déferlement de l'Asie outillée par la science.

L'unité de l'Europe doit naître de cette menace. Déjà une politique étrangère commune s'impose à tous les États d'Occident. L'imminence du péril est telle qu'elle devrait suffire pour que la chrétienté ressuscite. Les Arabes, puis les Turcs créèrent autrefois, par leur seule présence à nos portes, cette Europe toujours en éveil, cette chevalerie d'Occident toujours prête à donner sa vie, ce monde subtil, alerté, tendu, où chaque personne compte parce qu'elle est une âme immortelle, où l'esprit est libre, où le génie se déploie sans avoir de comptes à rendre ni de ligne à suivre, où l'honneur demeure l'unique religion imposée à tous.

Oh! je sais bien que cette chrétienté d'Occident ne fut pas un monde sans crime. Graham Greene avait raison de nous le rappeler tout à l'heure : elle débordait à peu près des mêmes crimes que nous venons de voir surabonder en Allemagne — et hélas! ailleurs qu'en Allemagne. Mais la chrétienté était un monde où le mal restait le mal, où, selon le raccourci saisissant de Graham Greene « la possibilité de repentirs énormes égalait la possibilité de crimes énormes » — tandis que nous vivons, nous autres, dans un monde où le mal est devenu le bien; et il n'est rien de

plus triste ici-bas que ce que nous avons vu, que ce que nous voyons encore; le crime totalitaire mobilisant pour son service la générosité de la jeunesse, son esprit de sacrifice et jusqu'à ce plus grand amour qui est de donner sa vie.

Nous devons refaire une chrétienté. Et sans doute nous ne prétendons pas recréer artificiellement une société détruite. Cette chrétienté nouvelle, il faut qu'elle réinvente ses structures. Il ne s'agit pas d'opposer des barrages au communisme : car les barrages finissent toujours par être emportés. Mais il faut opposer une espérance à une autre espérance, un ordre du monde à l'ordre terrible qui règne à Moscou et qui, par l'entremise des partis communistes nationaux, règne en même temps à Belgrade, à Sofia, à Budapest, à Bucarest, comme il régnerait demain à Bruxelles, à Paris et à Rome si les délégués du Kominform y devenaient les maîtres.

En Russie, la lutte des classes n'a abouti qu'en apparence à une société sans classes. Au vrai, c'est toujours le même peuple, le plus accoutumé à la souffrance qui existe au monde, que le tsar éternel, que l'éternel Pierre le Grand sacrifie à la volonté de puissance slave. Il y a certes une grandeur impressionnante dans cette œuvre qui s'accomplit à l'orient de l'Europe. C'est à l'ampleur d'une aussi gigantesque entreprise que nous devons mesurer la nôtre. Les naïfs, ce sont les hommes qui se croient réalistes et malins et qui s'imaginent qu'on change le cours de l'Histoire à coup de dollars, et que l'or a finalement raison de tout. C'est une guerre de religion qui oppose aujourd'hui les continents. Certes des intérêts sordides s'y mêlent comme ils se sont mêlés à toutes les croisades. Il n'empêche que des idées s'affrontent. Or, les idées de l'adversaire, ne l'oublions pas, travaillent partout et à chaque instant les esprits et les cœurs, et en Amérique même. La Russie ne perdra jamais l'espoir de voir s'effondrer son ennemi par le dedans. Elle a des termites à son service qui, chez

l'adversaire, dévorent lentement et patiemment les poutres maîtresses. La patience! C'est une vertu pratiquée par le peuple russe depuis qu'il est opprimé, c'est-à-dire depuis qu'il existe.

Il importe que, nous aussi, nous soyons mus par un principe spirituel qui agisse sur les cœurs et sur les esprits que nous ne pouvons pas atteindre directement. Il n'existe pas de rideau de fer contre le communisme, mais il n'en existe pas non plus, Dieu merci, que ne puissent traverser la passion de la liberté, le respect de la personne humaine créée à l'image et à la ressemblance du Père; il n'existe pas de rideau de fer contre l'indéracinable espérance chrétienne.

Certes, ce n'est pas aux royaumes de ce monde qu'il a été promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre eux, mais à l'Église seule. Il n'empêche que, dans la mesure où l'Europe redeviendra cette chrétienté unie dans une commune foi, la promesse est pour elle aussi. Aussi redoutable que soit la menace qui pèse sur nous, nous nous refuserons à désespérer du sort de l'Europe tant que sa cause demeurera en ce monde liée à celle de la Rédemption. Et si le pire devait arriver, nous ne désespérerions pas encore. St Augustin à Hippone a pu croire, en mourant, que la civilisation finissait, alors que la civilisation, au contraire, commençait. Même si une vague de boue et de sang recouvrait l'Europe, nous croyons que ce qui doit être sauvé sera sauvé et que les hommes de bonne volonté ne seront pas confondus.

François Mauriac.

LE LANGAGE ET LA LITTÉRATURE MODERNE

JE ME PLAIGNAIS QUE LES MOTS FUSSENT EMPLOYÉS, NON POUR LE SENS QU'ILS ONT, MAIS POUR L'EFFET QU'ILS FONT : C'EST JUSTEMENT LE DESSEIN DE LA POÉSIE. — Je tiens pour la trahison majeure dont un écrivain puisse se rendre coupable, qu'il emploie son talent à fausser l'instrument dont il se sert. Gardien du langage, il est préposé à lui sauvegarder quelque pureté, le retenant sur la pente où l'entraîne sans cesse l'usage inconsidéré qu'il n'est guère évitable qu'on en fasse. Mais l'orgueil souffle à l'artiste de lui demander d'autres services : « Il reste au niveau du vulgaire, quand il se sert des mots seulement pour nommer et pour désigner. Il n'exerce ainsi qu'un art subalterne. S'il désire se montrer véritablement créateur, il convient qu'il manie la langue d'une façon qui apparaisse, elle aussi, comme une manière de création continue. Le poète d'ailleurs, de tout temps, s'est engagé dans cette voie ».

En effet, le poète ne se sert pas des mots comme les autres hommes. Il ne se sert même pas toujours des mêmes mots. Il recourt volontiers à des mots rares, imposants, difficiles, qui n'ont presque pas d'emploi hors des poèmes, car il en existe d'autres qui les doublent, pour nommer communément les mêmes objets, quand il n'est pas besoin de leur ajouter ce prestige ou cette résonance que la poésie

cherche à leur assurer. Cependant les mots de la tribu lui fournissent la plus grande partie de son vocabulaire : il s'attache alors à leur donner, comme il dit, un sens plus pur. Il les destine à des tâches merveilleuses, où souvent leur étrangeté importe plus que leur signification. Il ne veut pas qu'ils désignent, mais plutôt qu'ils suggèrent, et qu'un monde semble s'élever de quelques syllabes bien choisies. Il prétend pratiquer une sorte de sorcellerie évocatoire, par laquelle l'ineffable devient perceptible. Pour une fin si ambitieuse, il affranchit le langage de ses obligations banales de clarté et de précision, qui bornent si fâcheusement dans la prose l'emploi des mots. Ceux-ci désormais ne doivent plus signifier qu'indirectement. L'exactitude ne passe plus pour leur qualité première, mais une certaine puissance d'agir sur l'imagination ou sur la sensibilité, qui n'est pas bien définie et dont par conséquent il est loisible d'attendre de sublimes résultats.

Depuis toujours, c'est dans la poésie que le langage s'est le plus éloigné de son usage ordinaire, mais c'est aussi là que son emploi s'est vu le plus strictement réglé : il s'y trouve, en effet, soumis à plusieurs contraintes nouvelles, la mesure, le nombre, la rime, qui, toutes, sont étrangères à la fonction propre du discours. Aucune ne porte sur le sens des mots, dont elles ne se préoccupent nullement. Elles régissent au contraire les modes formels, externes et pour ainsi dire musicaux, de l'expression. Un code détaillé, parfois méticuleux, départage le permis et le défendu. Il interdit les rencontres des voyelles, détermine la place des repos et des coupes, distribue les temps forts et les temps faibles, gouverne les diverses dispositions des rimes, Enfin, de quelque procédé qu'il s'agisse, il n'est presque rien qu'une jurisprudence traditionnelle ne semble avoir prévu et dont elle se résigne à laisser la décision au poète. Elle prétend tout régir, mais dans un seul domaine, celui qui regarde l'ouïe et qui est, en revanche, à peu près le seul dont l'usage commun se désintéresse.

L'usage commun, comme la prose qui le suit de si près, reste d'abord et presque exclusivement attentif au sens des mots : à la clarté, à la précision et à la cohérence du discours. Au contraire, une plus grande licence est accordée sur ce point au poète, qui gagne ainsi d'un côté ce qu'il perd de l'autre. On admet que, pour lui, inspiration vaut raison, qu'harmonie vaut raison, et même à la rigueur que rime vaille raison. On aboutit bientôt à une sorte de langage sensuel, apparenté aux arts plastiques, où décidément la façon de dire vaut mieux que ce qu'on dit.

C'est encore peu : ce qu'on dit, inséparable de la façon de le dire, à l'extrême n'a pas d'existence autonome. L'auteur désire ici communiquer un état plutôt qu'une idée, et non pas faire entendre ce qu'il pense, mais faire éprouver ce qu'il sent. C'est pourquoi ce qu'il exprime compte peu auprès de la manière dont il a choisi de l'exprimer : emploi singulier du verbe où le contenu du message ne tient pas seulement au sens des mots, mais aussi, et quelquefois dans une plus large mesure, aux qualités de cette pulpe qui en eux déborde le sens : elle fournit à celui-ci un support sensible qui lui demeure en principe étranger, bien que l'habitude rende presque impossible qu'on l'en détache. Pourtant, la voici passée au premier rang. Aussi, ce surcroît d'obligations auxquelles on soumet les mots, concerne-t-il leurs seules propriétés plastiques. Le poète s'applique à en tirer parti, quitte à laisser sa fantaisie bénéficier d'autre part d'un surcroît correspondant de liberté. Il importe moins que les signes renvoient chacun sans ambiguïté à un objet défini, dès qu'on cesse de spéculer principalement sur leur signification.

La poésie se trouve ainsi, par nature, le département des Lettres le plus proche des Arts. Elle utilise, ou se flatte d'utiliser, les mots comme la peinture les objets : pour leur éclat et pour leurs teintes. Chacun sait que le peintre emploie les couleurs comme l'écrivain voudrait faire les mots. Il faut ajouter qu'en peinture, ce sont les objets

qui signifient. Ce sont eux qui représentent. Rien d'étonnant si le peintre s'efforce de s'en passer, dans le moment où la poésie se targue de négliger le sens des mots.

Mots et objets désaffectés, dépouillés de leur fonction utile, dénaturés enfin, réduits à leur matière et à ses vertus sonores ou lumineuses, forment les éléments extraits pour une double alchimie des dictionnaires parallèles de l'univers et du langage. Quand la poésie et la peinture, dédaignant l'une comme l'autre le sujet, se refusent à offrir qui, à la conscience, un discours intelligible, qui, aux yeux, un spectacle identifiable, elles poussent à l'extrême un caractère qu'elles possèdent en commun, quoique à des degrés inégaux, et qui se trouvait jusqu'alors en elles comme masqué par une longue habitude, presque une seconde nature, que l'une avait de signifier et l'autre de représenter.

Dans cette démarche, elles se rapprochent de la musique, où les sons, à la différence des figures ou des mots, n'expriment qu'eux-mêmes, sans qu'on doive les contraindre à cette nudité en les destituant de leur office ordinaire. Ici la poésie comble d'un coup son retard; le fait que les mots sont plus liés que les formes à quelque signification précise la désavantageait. Mais elle sait mieux faire oublier celle-ci par le rythme, l'harmonie et toutes sensibles délices au moyen desquelles elle réjouit l'oreille. Elle s'ingénue à rivaliser avec la musique et s'enchante de transmettre un message qui dépende de moins en moins des propriétés serviles du discours.

Le langage toutefois demeure rebelle à une entreprise qui tend à l'écarter de sa fonction élémentaire. Il ne se peut qu'il ne signifie quelque chose. La poésie, si loin qu'elle pousse son audace, ne saurait éviter d'employer les mots, c'est-à-dire des signes sonores affectés d'un sens défini. Encore moins se montre-t-elle capable de se passer de sons articulés, comme il arrive au chant dans les vocalises. Le sens des mots demeure pour elle, pour la songerie

et pour le délire même, un appui indispensable. Le poète n'en caresse pas moins, en ce domaine, le rêve d'une désinvolture totale. Il la pressent, il la désire et bientôt s'y hasarde. Il proclame son intention de libérer le langage.

Admirable projet! J'allais l'applaudir de confiance quand je me suis demandé de quoi il importait si fort de libérer ce langage captif. La réponse n'est pas douteuse. Car il n'est pas tant de servitudes qui pèsent sur lui et on travaille à l'exempter de toutes. Aussi le dispense-t-on à la fois d'exprimer ce que la prose suffit à dire et d'obéir aux contraintes particulières de la poésie.

Qu'on réussisse et le langage affranchi des deux côtés, n'ayant ni sens ni nombre, sera vraiment libre. Il sera peut-être aussi tout à fait vain. Je crains que les conséquences d'une résolution si simple et si louable en son principe n'apparaissent à l'épreuve illimitées dans leur développement, et rien moins que désastreuses pour le langage même.

Description de la Poésie moderne : *Corruptio optimi pessima.* — De ces conséquences, voici la première et non la plus négligeable. Par la poésie, la littérature rejoint l'art proprement dit, dont l'éloigne, quoi qu'elle en ait, le fait qu'elle se sert de mots : ceux-ci possèdent une signification qui, débordant infiniment le domaine de l'art, recouvre à peu près l'empire entier du pouvoir humain. Ils y demeurent compromis, — et la littérature avec eux, qui en est faite. Mais la poésie, moins souillée que les autres emplois du discours, paraît, grâce à des obligations et à des franchises également exceptionnelles, s'élever jusqu'à une condition privilégiée. Dans son ensemble, la littérature aspire au même sort sans pouvoir l'obtenir, tant elle reste engagée dans la langue commune.

Il arrive, sur ces entrefaites, que le poète qui toujours s'est senti plus de devoirs que le prosateur et qui, à cause de cet excès de devoirs, se croit plus que lui artiste

et écrivain, méprise d'être l'un et l'autre. Il commence d'opposer littérature et poésie au lieu de tenir les vers pour une écriture plus soignée, plus convenue, plus réglée et pour toutes ces raisons plus littéraire que les autres. Il fait davantage : il sépare les vers et la poésie. La versification passe par le comble odieux de l'artifice, où l'on voit bien que la littérature s'enlise vainement, et la poésie devient on ne sait quelle révélation prodigieuse et liberté admirable, devant quoi le reste doit s'humilier.

Répudiant la littérature, regardant l'art des vers comme un obstacle à ses hautes prétentions plutôt que comme le moyen de les soutenir, la poésie exige qu'on l'appareille à chaque discipline que la littérature ne peut pas décemment affirmer qu'elle est : musique et algèbre, magie et incantation, mysticisme et alchimie... J'en oublie certainement. Il faut beaucoup d'obscurité pour couvrir ces diverses fraudes. De sorte que l'obscurité devient pour la poésie la garantie suprême et presque la condition de son existence. En tout cas, c'est bientôt à ses ténèbres qu'on la reconnait pour poésie. On y aperçoit la preuve que les mots n'y sont pas employés à la façon vulgaire et que la raison n'a pas eu de part dans leur assemblage. Qu'un poème soit intelligible, qu'il ait un sujet, qu'il traduise en langage clair, sans un désordre de métaphores déconcertantes, une idée, un sentiment, une émotion même, on le déclare aussitôt déchu et ravalé au niveau de la prose, autant dire de la littérature.

On presse donc la poésie de renoncer au propos commun de tout langage. On lui assigne expressément pour fonction propre de dérouter l'esprit. On exige qu'elle soit absurde et incohérente : on vérifie ainsi qu'elle a bien jailli sans intermédiaire de ces profondeurs louches où la conscience refoule pêle-mêle ses déchets, ses copeaux et ses ordures. Dans ces égouts fermentent sans fin les résidus ignobles ou futiles de la pensée rigoureuse, de la sensibilité éduquée, de l'action conséquente. Un étrange

renversement, effet direct d'une attitude de révolte plus générale, leur attribue une valeur décisive. Les rêves, les délires, les obsessions, les caprices du hasard, chaque bizarrerie qui assaille l'homme pour le distraire, l'encombrer ou l'affoler, paraît fournir au poète la ressource principale de son génie. Comme la volonté ni l'intelligence n'ont accès dans cet enfer, il le revendique sans tarder pour son royaume. Du coup, son art se trouve fort simplifié. Car il est clair que seul un tumulte d'images discordantes ou de sauvages clameurs peuvent imiter la sombre turbulence de l'horrible empire.

D'où la physionomie singulière de la poésie moderne : les articulations du discours ont presque disparu, la ponctuation est souvent bannie, la syntaxe réduite à la simple juxtaposition. On cherche en vain une phrase organisée : une liste de noms ou d'épithètes en tient lieu. On emploie de préférence les verbes à l'infinitif, comme si les conjuguer sentait sa prose. Enfin les mots sont associés entre eux, je ne dirai pas sans souci de leur sens, mais plutôt au rebours de leur sens, de façon que l'esprit ne paraisse pas avoir cédé le moins du monde à la pression malgré tout puissante de leur signification. En somme, au terme d'une suite d'efforts négatifs, car il n'est pas naturel ni même aisé de se servir ainsi des mots en évitant leurs rapports essentiels, on entreprend d'investir le langage d'une mission fabuleuse, dont il est défendu et d'ailleurs impossible de se former une idée claire, dont on refuse de préciser les avantages, afin de mieux les proclamer infinis, mais qui correspond en revanche à un besoin facile à reconnaître : celui de détourner le langage de sa raison d'être.

Tout se passe comme si le poète ne pouvait souffrir que les mots constituent un répertoire cohérent de signes dont la valeur est fixée par l'usage et qui, servant aux différents esprits de véhicule et de lien, assure constamment leur communication. Il tient qu'il doit les rajeunir sans cesse, et cette entreprise est légitime. Bientôt, peu satisfait de

cet office trop modeste, où il n'entre pas assez de création, et, croit-il, de poésie, il souhaite nommer comme pour la première fois ce qu'il désigne, baptisant toute chose à son gré. Ce qu'il s'acharne à obtenir, c'est alors un langage dénaturé et vide, le seul qui convienne à son propos présomptueux. Il a besoin d'un instrument docile. Comment en découvrirait-il un plus souple que ce langage vain, qui ne conserve du langage que l'apparence?

Il est ravi de pouvoir le plier sans effort à ses fantaisies les plus extravagantes. Il se vante de peu, car quelle résistance pourrait bien lui offrir une aussi lamentable défroque, qu'il appelle triomphalement langage libre ou langage pur?

EFFORTS POUR DÉNATURER LE LANGAGE. — La prose supporte mal de demeurer en arrière de la poésie, avec qui, en outre, ses frontières sont mal tracées, depuis que la poésie ne consiste plus en l'art des vers. Elle s'attache à la suivre en ses démarches les plus téméraires. Le prosateur, à son tour, s'attaque au langage. Au lieu de l'employer à exprimer ce qu'il a dessein de communiquer, et de le regarder comme un outil qu'il emprunte à cette fin et qu'il restitue comme il l'a pris, il en fait l'objet même de sa sollicitude. Il consacre sa peine à le modifier : il invente des mots, déformant ceux qui existent déjà ou en fabriquant d'autres de toutes pièces. Il en introduit quelques-uns dans ses récits comme en contrebande ou s'amuse d'écrire avec eux seuls une histoire suivie. D'autres fois, il se plaît à diverses sortes de jeux de mots ou de calembours où le langage semble se dissoudre. Il attribue une valeur poétique aux confusions qu'ils entraînent. Il lui arrive encore de s'en remettre délibérément au hasard du soin d'assembler les mots. Érigeant un divertissement enfantin en procédé littéraire et presque en oracle, il confère une valeur de choc ou de dépaysement à l'incohérence de phrases dont chaque membre fut écrit dans l'igno-

rance des autres. De la même façon, un chef d'école recommande de forcer la plume à courir sur le papier le plus vite possible, afin d'éviter que le texte qu'on obtient soit soumis au moindre contrôle. Un joyeux auteur brouille les locutions toutes faites, dissociant leurs éléments pour les combiner ensuite de façon burlesque. Et, à l'inverse de tout à l'heure, il naît cette fois du procédé littéraire une sorte de jeu de société. Plus sévèrement un isolé s'emploie à construire une manière de langage total : il fond plusieurs langues en une seule, il décompose leurs vocables et, avec les débris, en reconstitue d'autres qui, par leurs sonorités, renvoient à différents idiomes et dont la signification mélange des sens disparates. Chaque mot devient ainsi un rébus qu'il faut beaucoup de science et de patience pour déchiffrer, mais dont il n'y a pas grand profit à découvrir la solution.

Je ne parle pas des derniers venus : s'avisant que les mots sont formés de lettres, ils prétendent discerner les qualités expressives de ces dernières. Rejetant alors les mots comme des acquisitions tardives et suspectes, impropres à rendre la crudité réelle des sensations, ils n'hésitent pas à employer séparément chaque lettre. Bien mieux, ils se mettent à dessiner de nouveaux signes pour rendre les bruits qui échappent à l'alphabet et qu'ils affirment nécessaires à leur littérature.

De ces tentatives, les uns ne sauraient guère passer que pour des pitreries : les autres, au contraire, furent poursuivies avec une persévérance et une application dignes d'un meilleur objet. Mais, frivoles, elles sont volontiers prises au sérieux. Sérieuses, il est rare qu'elles n'aboutissent pas à quelque résultat frivole. De toute façon, elles semblent dès le départ condamnées à la stérilité : qu'en sort-il qui ne se révèle vite le produit monotone d'une mécanique lassante?

A quoi donc répondent des recherches dont le profit apparaît si mince qu'il devient presque inexplicable

qu'on les entreprenne et plus encore qu'on s'y obstine? Et d'où vient le succès des plus futiles d'entre elles? Comment des écrivains pleins de dons et de ressources s'attardent-ils en des expériences qu'ils voient tourner court immanquablement? Cependant l'esprit critique ne leur fait pas défaut : c'est lui, la plupart du temps, qui les a menés là. Quels miracles, quels prodiges attendent-ils de l'ingéniosité qu'ils dépensent? J'avoue ne pas l'apercevoir. Mais l'aperçoivent-ils mieux que moi ? J'en attends encore la preuve.

J'aperçois fort bien, à l'inverse, que ces auteurs s'acharnent sur le langage comme s'il ne leur restait rien d'autre à faire que le tourmenter. Ils se conduisent comme l'enfant qui, fatigué d'un jouet, se demande comment il pourrait bien l'utiliser encore. Il le tourne et le retourne entre ses mains, jusqu'à ce qu'il lui trouve une destination inattendue, dont le malheureux objet ne sort pas sans dommage. Mais l'enfant se lasse rapidement de cette distraction subsidiaire. Il en invente une seconde, plus éloignée de la nature du jouet et qui l'abîme un peu plus, puis une autre et une autre encore, décidément saugrenues, et dont les effets sont sans remède. Il arrive aussi que l'enfant démonte le jouet. Il n'importe pas trop. Dans les deux cas, il finit par en repousser avec dédain les restes méconnaissables et par se mettre en quête d'un jouet neuf. Que faire en effet de pièces et de morceaux?

Mais le langage n'est pas un jouet. Et il n'est pas remplaçable. Libre aux écrivains de se dégoûter de son usage légitime, et de se divertir à le torturer de mille manières, assurés qu'ils sont maîtres de le traiter comme il leur plaît. Une clientèle attitrée se réjouit d'ailleurs de leurs pirouettes, elle y applaudit, quitte à les oublier le moment d'après. Personne enfin ne songe à limiter leur fantaisie. Il semble que le langage ne saurait beaucoup souffrir d'égratignures si superficielles. Son état général n'en est pas sensiblement affecté. Chacun continue de se servir des mots

comme à l'accoutumée. Le public ignore le plus souvent ces jeux sans portée, et, quand il en prend connaissance, il lui arrive plus ordinairement d'en sourire que de s'en indigner : ces caprices occupent les gens d'esprit ; c'est une raison de croire qu'ils ne sont pas ridicules, à supposer qu'ils ne soient que caprices, et non courageuses explorations, qu'une découverte importante viendra récompenser. En outre, il leur advient d'être cocasses. Ils ne nuisent à personne et ils amusent quelques-uns. Il faut donc pour s'alarmer à leur propos une humeur bien morose.

Je n'y contredis pas. J'observe cependant que de tels auteurs, si habiles à jouer avec le langage, nuisent d'abord à leurs œuvres. Je formais pour l'écrivain de plus hauts projets. Je n'aurais pas soupçonné qu'il se contentât d'étonner la galerie par de simples tours d'adresse. J'imaginais qu'il allait employer le langage à entretenir l'homme de ses faiblesses, de ses joies, de ses espérances, de ses malheurs, de ses devoirs, en un mot de tout ce que le langage sert justement à lui apprendre ou à lui rappeler. Je ne prévoyais pas qu'il se bornerait par cent jongleries baroques ou savantes à fixer l'attention de son lecteur sur l'instrument même de ce discours infini, sans jamais consentir à en faire l'usage auquel chacun sait qu'il est destiné.

Curieuse erreur que de négliger la besogne pour ne s'occuper plus que de l'outil. Encore si c'était pour en prendre soin. Il n'est pas d'outil qui ne s'use et qui ne s'encrasse. Le langage ne fait pas exception. Il a toujours besoin qu'on le nettoie, plus encore qu'on le révise et qu'on le remette au point, car il se dérègle facilement. Ici trop de jeu dans l'engrenage, je veux dire trop de vague et de confusion entre des mots voisins; là, quelque pièce est calée : un obstacle imprévu empêche qu'on rapproche ou qu'on oppose tels termes avec la liberté qui conviendrait. Le vocabulaire enfin est faussé : il ne donne plus une image exacte

et précise des choses. J'ai dit quelles catastrophes pourrait produire un semblable écart entre les mots et leurs supports. Je comptais sur les écrivains pour y porter remède, pour s'y opposer du moins de tout leur pouvoir, qui n'est peut-être pas aussi grand que je le suppose. Je n'estime pas d'ailleurs que ce soit là leur obligation principale, n'approuvant pas un ouvrier qui se préoccuperait seulement d'astiquer son outil : je préfère qu'il s'en serve.

Mais enfin, pour s'en servir au mieux, il est utile qu'il le respecte et qu'il le maintienne en bon état. Cette sollicitude rentre dans sa vocation et c'est en quoi je considère l'homme de Lettres comme le conservateur naturel de la langue. Certes, il ne lui est pas interdit d'innover, une tâche d'invention lui est au contraire dévolue. Mais invention n'est pas caprice. C'est calcul et habileté réunies, discipline de l'imagination, mille exigences à satisfaire simultanément afin d'obtenir plus d'efficacité ou de délicatesse. De la sorte, l'instrument se perfectionne toujours davantage. Il devient susceptible d'exécuter à merveille des travaux d'une prodigieuse subtilité.

Tel apparaît précisément le devoir particulier de l'écrivain vis-à-vis du langage, comparable à celui de tout artisan vis-à-vis de son outil. Il court le risque de l'exagérer et de demander ainsi à son instrument de moins en moins de services, par crainte de l'endommager ou parce que la finesse, qui en fait le prix, le rend inapte aux grosses besognes, qui demeurent pourtant les plus importantes : celles qui sont de première nécessité. On retrouve cette attention trop scrupuleuse au langage à l'origine de tout art qui transforme la littérature en une sorte de joaillerie verbale où l'habileté du virtuose est applaudie comme le seul mérite digne d'éloges. L'artiste finit alors par ne plus exécuter que travaux de filigrane, dont on sait de reste qu'ils manquent de matière et d'autorité.

Les écrivains qui s'attachent à brouiller, à violenter ou à solliciter les propriétés du langage portent eux aussi

une attention excessive à leur outil : mais ce n'est ni pour le ménager ni pour en augmenter la précision. Ils en méconnaissent de parti pris la fonction évidente. Comme les enfants de tout à l'heure, ils se plaisent à manœuvrer à contretemps, à employer à tout autre usage que le sien ce qui maintenant n'est plus pour eux qu'un jouet. Ils songent bientôt qu'il vaut aussi la peine de le peindre en vermillon, de l'emplir d'eau ou de le transformer en pièges à rats, d'en tirer des étincelles ou de curieux grincements. Il n'est pas d'idée démente qui ne les séduise, une fois qu'ils ont renoncé à la raison. Aussi n'attendent-ils pas longtemps avant qu'il ne subsiste de l'outil que quelques débris épars.

Qu'on ne dise pas, pour excuser ces écrivains, que par de telles initiatives, ils diminuent encore leur pouvoir déjà minuscule et que le langage ne se porte pas plus mal de leurs aberrations. Ils n'en consacrent pas moins tout entier à l'abîmer ce peu de pouvoir dont ils jouissent et ce n'est pas leur faute s'ils ne font pas plus de dégâts. Mais je répute leur attitude plus funeste que leur action : elle invite à concéder aux mots une désastreuse indépendance et conseille au premier venu de s'en servir arbitrairement. C'est là, dit-on mettre les mots en liberté, les faire jouer, les laisser s'accoupler à leur aise. Plus clairement, c'est là, d'une manière ou d'une autre, les séparer de leur sens, relâcher les liens qui les rattachent aux choses et aux idées. Or il est essentiel que les mots demeurent esclaves et soumis aux plus rigoureuses servitudes. Les affranchir de toute obligation d'exactitude et de vérité, ce n'est pas seulement en les privant de valeur, ruiner la littérature qui est art et science d'expression, c'est pourrir l'ensemble des relations humaines, lesquelles ont le langage pour condition et pour véhicule.

Il importe peu que le dommage paraisse lointain et insignifiant. En ce domaine, tout se fortifie et s'étend. Un germe fermente, se propage, et soudain il est épidémie. Il suffit

de négliger assez longtemps quoi que ce soit de négligeable pour s'en trouver écrasé à la fin. J'ajoute un dernier mot. Il était permis d'estimer le langage inaccessible, à l'abri de la moindre atteinte ou contestation. En effet il recouvre si bien les innombrables fonctions où il est nécessaire, qu'il en devient presque invisible. D'échapper à la réflexion commune le protège. De cette manière, quelques rares institutions sont si fondamentales qu'on oublie qu'elles pourraient ne pas être ou être autrement. Elles ressemblent alors à la nature. On songe aussi peu à les mettre en question. Elles sont, et cela suffit. Le langage appartient à cette espèce de sédiments. Pour que, dans une société, on en vienne à s'apercevoir qu'il existe, à l'examiner avec curiosité, à pratiquer sur lui dans un but de divertissement de vaines expériences, il faut que peu de choses y soient demeurées sauves.

ROGER CAILLOIS.

CARNAVAL SACRÉ

Le jour sacré du carnaval, à Nice, le jour de Pâques de cette Semaine Sainte : le dernier jour, celui où la foule met le feu à son roi Carnaval, qu'elle vient de fêter une semaine durant. Cet acte suprême du drame, pour rien je ne le manquerais.

Quelle excitation quand, dans le silence de sept heures du soir, une voiture passe pour jeter du sable sur la chaussée vide ! C'est l'annonce du plaisir imminent, comme la voiture à eau qui fait le tour de l'arène vide, pour arroser, avant la course de taureaux. C'est la fièvre de s'amuser qui commence, et de s'amuser autant qu'on le rêva. Un peu plus tard, passent deux hérauts à cheval, et leurs costumes moyenâgeux, aux teintes éclatantes et bariolées, suffisent pour nous jeter d'un coup dans un autre monde, où la vie serait plus noble et plus belle. Puis ce sont les prétoriens casqués, avec force claquements superbes des fers de leurs chevaux sur le pavé. Nouvelle excitation, de ces claquements et de ces prétoriens. J'aime la police quand elle protège le plaisir, au lieu de le pourchasser. Enfin occupée à autre chose qu'à faire respecter les lois !

Grâce à des ruses, je me mêle au cortège tandis qu'il se forme, dans la nuit tombée. Je me colle aux talons des agents, qui collent eux-mêmes au char de l'idole. Je ne lâcherai pas de la soirée ce premier rang auquel me donnent droit mon intelligence du rite et mon exaltation. Et gare à qui tentera de m'en déloger !

Pour la première fois de ma vie, je fais partie d'un cortège, et j'en fais partie avec une ferveur passionnée, moi qui aurais horreur et honte de faire partie d'aucun cortège politique, d'aucune procession religieuse, moi qui ne suivrais pas l'enterrement de l'être le plus aimé, ou le plus proche de moi par le sang. Et pourquoi suis-je dans ce cortège carnavalesque? Pour trois raisons :

1° Parce que cette fête est une fête de l'*amusement*. Ceux-ci se réunissent pour haïr. Ceux-là pour se faire voir. Ceux-là pour la prière ou pour l'idéologie. Ici, on s'assemble uniquement en vue de s'amuser. Moi seul y mets une idéologie, et qui n'est partagée par personne.

2° Parce qu'elle est une fête de la dérision. Dérision des gouvernants, dans le mannequin de ce roi burlesque qu'on s'apprête à brûler. Dérision de la religion dans ces pénitents-chienlits, qui feignent de pleurer Carnaval, et dérision aussi, en eux, de l'idée que nous nous faisons de la mort. Dérision des pouvoirs établis dans ces masques, à grosses têtes qui représentent des magistrats (les juges de Carnaval), des curés, etc...

3° Parce que l'idée dont le brûlement de Carnaval est la figure est une des idées qui gouvernent ma vie.

Nous voici dans l'avenue de la Victoire, diadémée de girandoles comme la Victoire elle-même : hier toute blanche d'une poussière sainte, jusqu'à hauteur du toit des maisons, pendant la bataille des masques (poussière blanche quand on la voit dans l'air, mais noire quand on se la tire du nez), feutrée d'un tapis de confetti et de boue (la pluie classique du carnaval), retentissante de haut-parleurs pleins de musiques rauques et d'enfants perdus. Et défilaient les géants, les hommes à têtes d'animaux ou de grotesques, tenant le chef en arrière, pour qu'elles ne chavirent pas, comme les bacchants dans l'inspiration, les hommes-femmes et les femmes-hommes, les monstres et les porteurs de monstres (ceux-ci frères des *gallegos* porteurs de reliques, aux processions de la Semaine Sainte à Séville). Et, très

tard dans la nuit, dans une rue écartée et déserte, ce géant que je croisai, tellement irréel, tellement d'un autre temps et d'un autre monde, qu'un frisson m'en passa sur la peau.

Derrière moi, dans le cortège, des rangées d'hommes et de femmes qui se donnent le bras se mettent à osciller en dodelinant de la tête. C'est exactement ce que j'ai vu dans les moulouds (fêtes arabes) d'Oranie, ce qui doit se passer chez les Aïssaouas et chez les nègres (ou dans la secte des *tremblotants* en Russie?) L'enivrement monte en moi; demain je rentrerai dans ma raison; ce soir, abandonnons-nous aux poussées phrygiennes de l'âme. Je prends les bras de mes deux voisins, un marin et une femme, et toute notre rangée commence d'osciller en lançant la tête à droite et à gauche. Ce fait me paraît d'une telle importance que je note du regard l'endroit précis où il s'est passé : avenue de la Victoire, un peu avant l'immeuble de l'*Éclaireur*, en allant vers la mer.

Quand nous abordons la place Masséna, tentative des agents pour barrer le passage à la foule qui s'est mêlée au cortège; mais je me faufile et me cramponne, bien décidé à percer coûte que coûte, et nous voici sur la grand-place inondée de lumières bougeantes. Il y a des tribunes et des gens dans les tribunes : les spectateurs, les gens qui ne se mêlent pas, qui veulent « avoir vu ça une fois », mais l'avoir vu à l'abri : rombiers et rombières aux sourires supérieurs, Cimmériens qui dans la fête riche en sens voient seulement qu'on y est bousculé. Car il y a deux types d'êtres : la petite infirme, tenue sous les bras, qu'on porte presque pour qu'elle choisisse un masque, et à qui sa mère demande : « Tu te plais? » (sens : « Tu es contente? »); et les scoutes chrétiennes partant en promenade : « Alors, vous ne restez pas pour le carnaval? » — « Oh! nous, ça ne nous intéresse pas. » (Edit : quiconque n'aime pas le carnaval sera fustigé, les hommes au derrière, les femmes au visage.) Pour moi, à l'égard de toute autre « manifestation de masse », le seul rôle que je voudrais

jouer serait celui d'homme de la tribune, d'homme à l'écart ; ou plutôt, que dis-je? le seul rôle que j'y voudrais jouer serait celui d'être resté à la maison. Mais dans cette masse-ci je suis dans quelque chose que j'aime, dans quelque chose qui satisfait des aspirations profondes de moi, dans une des très rares conjonctures où je me sente relié à mes semblables : à tous les sens du mot, je suis dans ma religion. Et la vue des ramollis des tribunes ajoute une animosité piquante aux sentiments qui bouillonnent en moi : où que je la rencontre, une certaine bourgeoisie me gâte tout mon plaisir, comme un Français rencontré en Italie gâtait tout son plaisir à Stendhal, et un Anglais de même à Byron.

Je songe à Barrès. Se fût-il trouvé à Nice en ce moment, pour quelque congrès, ou quelque conférence, ou quelque parade officielle, il ne fût pas venu au carnaval, à moins qu'il n'eût cru profitable à son importance ou à sa popularité de s'y faire voir (« Dites bien que j'y étais », glissait-il à un journaliste qui devait décrire l'entrée des troupes françaises à Strasbourg), et alors sur quelle estrade, sous quel dais de velours et d'or! Et regardant de quel air dégoûté! Tandis que je crois que, si je ne sais quoi me forçait présentement d'aller dans la tribune officielle, à la lettre, j'en *pleurerais*.

Ensuite nous continuons vers un but que j'ignore, car c'est la première fois que je fais ce boulot sacré, qui est aussi un sacré boulot. En effet, au sortir de la place, un grand morceau de foule s'incorpore à nous, une cohue de plus en plus violente nous ballotte, et désormais presque tout en moi se réduit à la seule énergie sauvage qu'il me faut pour me maintenir derrière le char à mon rang (mais c'est vrai qu'il m'a toujours été difficile de « tenir mon rang ! ») « Il y a trois cent mille personnes dans les rues, dit un agent : deux cent mille de la ville, et cent mille touristes » (j'ai fait hier onze hôtels avant d'en trouver un, qui me laissa coucher dans son salon). Il y a l'escadre française,

les alpins et des marins américains, les plus chahuteurs de tous. Les initiés flageolent, les destriers pètent, Carnaval, qui va être occis dans une demi-heure, sourit toujours au haut de son char, avec la béate inconscience du parfait gouvernant, les pénitents chialent, et sortent de temps en temps de leurs cagoules, pour respirer, de bonnes trognes suantes de bandits de la Comédie italienne, les cuivres jouent leur parodie bouffonne de marche funèbre, tandis que peu à peu toute mon attention se fixe sur un détail trivial : le souci de ne pas me faire arracher mes souliers par les gens qui me marchent sur les pieds. Comme naguère, en tête du groupe galopant des taureaux, si mon cheval avait glissé j'aurais été recouvert et piétiné par la horde, s'il arrivait en ce moment qu'un de mes souliers me fût arraché (ils s'y prêtent, étant un peu larges pour le pied, et de semelles fort débordantes), il ne serait pas question de se baisser pour le ramasser et le remettre; pris dans cette foule dont il est impossible qu'on se dégage, et qui avance irrésistiblement, j'aurais le pied blessé ou plutôt écrasé...

Mais nous débouchons sur le front de mer. L'air à l'instant se fait plus pur. Et ce sont les étoiles paisibles, et le bruit du ressac le long de la grève.

Le comble qui approche — c'est ici que va être brûlée l'idole — surexcite les fidèles. La bagarre commence, attendue et espérée par votre serviteur depuis le début : cette violence et sauvagerie latine qui s'exprimait hier au haut des chars, en ces hommes qui, de leurs truelles, jetaient à toute volée et à bout portant, sur les promeneurs, leurs durs confetti de plâtre, avec une volonté de meurtrissure non cachée. (Et tel d'entre eux, qui se démenait plus qu'aucun, des heures durant, bien que déclaré inapte au service de soldat, m'expliquait sans l'ombre d'ironie : « Je ne peux pas faire la guerre, mais je peux faire le carnaval. ») Les pénitents, bousculés et débordés, plantent leur torche sous le nez de leur bousculeur qui s'assagit illico. Je vois un agent donner du poing sur la

tête d'un type : mais il n'a voulu qu'éteindre une flammèche qui y avait fait halte. La bagarre prospère et prend toute sa gloire quand le cortège s'arrête devant un espacement vide qui est le lieu sacrificiel, car tout emplacement réservé exerce sur le Français la même fascination que les *pudenda* féminins : périsse l'univers, il faut y pénétrer. Il y a une pression de la foule entière, pour voir le spectacle, et comme je suis parvenu à me cramponner au premier rang, on devine ce que je dois soutenir : une poussée puissante par derrière, avec, par-devant, les grosses pattes d'un agent sur ma poitrine, et ses postillons sur ma figure. « Sauvages! Est-ce qu'il va falloir qu'on aille chercher la troupe? » Je ne sais pourquoi c'est à moi surtout qu'il s'adresse, mais depuis un moment déjà j'ai observé que j'étais repéré par les sergots : des trois cent mille personnes, est-ce moi qui bouscule le plus? Toujours repéré pour quelque chose, moi qui désire tant n'être pas repéré. Toujours « marqué », comme autrefois au football. Aussi, de temps en temps, j'écarte les bras, avec le geste du boxeur qui veut montrer à l'arbitre qu'il ne « tient » pas son adversaire, et je prends la foule à témoin de mon innocence. Et puis, en douce, je remets ça pour le rugby : coups d'épaule, bourrades, poitrine bloquée, etc... Par instants, je me dis qu'il est impossible que le rugby ne se termine pas au poste de police ou à l'hôpital. Et, autant je jugerais ridicule quiconque aboutirait à cela pour avoir participé à une manifestation politique, autant je serais *content* si ma soirée avait cette fin. Je m'en ferais honneur, comme si c'était là une citation à l'ordre de la Joie. Ou, plus profondément, un commencement de « martyre » pour la seule religion que je reconnaisse et qui me tienne au cœur.

Une commère, près de moi, tente de profiter de la pagaye pour se faufiler au premier rang. « Monsieur l'agent, je suis si fatiguée, je sens que je vais me trouver mal; laissez-moi aller par-devant, dans l'espace libre. Pensez-vous que je sois venue ici exprès? Ces amusements-là, ce n'est

plus de mon âge. Je me suis trouvée prise dans la foule. » — « C'est tous les ans qu'on me dit la même chose, je connais ça », dit l'agent. Mais le chœur suppliant des commères, reprenant dans les mêmes termes la chose dite, tout à fait comme le chœur antique : « Monsieur l'agent, c'est une dame qui est fatiguée. Elle va se trouver mal! » Puis, comme ça ne prend pas, après un moment, changement de front : « Monsieur l'Agent, il y a là une dame avec un petit. Il va être écrasé! Laissez-la venir devant. » (La commère-qui-est-fatiguée passera dans le sillage de la commère au petit.) L'agent : « Il y en a bien d'autres, des petits, dans la foule. » Et le chœur des commères : « C'est une dame avec un petit. Il va être écrasé, le pauvre! » De temps en temps, la commère-qui-est-fatiguée se retourne vers moi avec violence : « Oh! vous m'avez pincée! — Moi! Un père de famille! — Madame, si on vous fait des misères, dites-le moi. » C'est un nouvel agent, plus âgé que le premier, mais il m'a tout de suite repéré, lui aussi. Et il est bien vrai que, sourdement, je donnais des coups de genou dans les fesses, et des coups de pied dans les chevilles, à la commère-qui-est-fatiguée. Alors le chœur : « Ah! cet agent-là, il est bien gentil. Il comprend. »

Mais laissons l'anecdote. Entrons dans le cœur du mystère. On met le feu au bonhomme Carnaval; bientôt l'énorme idole de bois et de toile n'est plus qu'un brasier crépitant. Instant bouleversant pour moi. Ce que je célèbre, en cette fête saisonnière renouvelée des anciens, cela va plus loin que le : « Ils brailleraient encore bien plus fort si on me menait à l'échafaud », de Cromwell, devant la foule qui l'acclamait, ou que le : « Qu'on est heureux de mourir dans son lit, quand on a connu la faveur populaire », de Mirabeau sur son lit de mort. Je célèbre le principe de l'Équivalence et de l'Alternance. L'amour du peuple pour Carnaval, et sa haine pour lui, sont identiques (*es igual*) : que la Roue les fasse se succéder d'année en année; il ne s'agit pas d'être fidèle à l'un de ces deux sentiments,

mais d'être fidèle au rythme par lequel on les alterne, de ne s'immobiliser dans aucun d'eux : la mort seule nous donnera cette immobilité, et elle nous la donnera au hasard.

Tout cela est en moi si fort et si essentiel (bien que méconnu de tous), que, lorsqu'une fusée, descendue du feu d'artifice qu'on allume aussi en ce moment, tombe dans l'espace vide ménagé autour du bûcher de Carnaval, je regrette qu'elle ne soit pas tombée à quelques mètres de là, sur la foule, où elle eût fait sans doute des blessés. Tant la célébration d'un tel mystère ne me semble parfaite qu'avec des victimes humaines à la clef. Il y a longtemps que je pense qu'il manque quelques cadavres sur les bancs (1).

*

Nietzsche, qui a vécu et écrit d'importance à Nice, n'a parlé de son carnaval, si je ne me trompe (dans sa correspondance), qu'en termes courts. Mais n'est-ce pas ce carnaval qui a pu lui inspirer d'écrire ceci : « Dans la fête il faut comprendre la fierté, l'impétuosité, l'exubérance, le mépris de toute espèce de sérieux et d'esprit bourgeois, une divine affirmation de soi venue de la plénitude et de la perfection animales, rien que des états auxquels le chrétien ne peut pas dire un oui absolu. La fête, c'est le paganisme par excellence. »

(1) Le manuscrit d'une première version de ce texte, rédigé dès le lendemain du carnaval, fut entièrement effacé par l'eau de Cologne qui se répandit d'un flacon, dans la valise où on le rapportait de Nice. Le texte qu'on trouve ici a été composé quelques semaines plus tard. Mais, parvenu au point où il me fallait récrire l'explication du Mystère Équivalence-Alternance, qu'on ne peut écrire au courant de la plume comme le récit tout simple qui l'enrobe, je me suis dérobé devant ce pensum et me contente de donner ici, en appendice, les notes qui m'avaient servi à édifier ce passage. Les lecteurs, sans doute peu nombreux, que cette sorte de spéculation intéresse, trouveront tout autant dans ces notes que dans les pages que j'avais construites avec elles.

Cette conception un peu étroite de la fête, c'est celle que j'avais, ces dernières années. Le carnaval m'apparaissait comme une fête de l'amusement, — fête que j'imaginais, d'ailleurs, plutôt que je ne la connaissais, car, dans les villes où je l'avais vu célébrer, le carnaval est peu de chose : à Paris et à Alger, il est sinistre, à Madrid et à Tunis, paré d'une bien faible grâce. J'aurais voulu que les grandes fêtes de l'Amusement fussent plus nombreuses, et que ce fût carnaval, par exemple, tous les deux mois; que la licence de s'habiller en couleurs voyantes et en hardes un peu folles fût répandue, comme autrefois, dans le gros de notre existence; pour tout dire, que l'atmosphère de la fête fût la norme et non l'exception. Enfin je voyais surtout dans le carnaval un relâchement des convenances cyprines, avec pour patron Messer Sempre Pronto; je pensais qu'il ne peut y avoir de bon carnaval que dans une population un peu corrompue... « Le premier carnaval sans aventure, ce sera la vieillesse... »

Le carnaval de Nice a approfondi une telle conception. Au delà de cet amusement, ce que je demande désormais au carnaval, c'est, il me semble (car ces hypothèses rétrospectives restent aventureuses), ce que les Grecs demandaient à leurs Mystères : une ivresse, un délire, une libération des parties désordonnées de l'âme; mais tout cela à propos d'une idée, comme il y avait une idée sous les transports des Mystères d'Eleusis, une autre idée sous les transports des Mystères de Samothrace, etc... De même que la course de taureaux, le carnaval de Nice est devenu pour moi un de ces drames sacrés qui vous prennent à la fois aux entrailles et au cerveau. Créatures exaltantes de l'homme, qui les a fabriquées et nourries, et qu'à leur tour elles nourrissent. Du moins tant qu'il joue, peut-être. Car, bonnes seulement pour la vie, je crains qu'à la clarté de la mort elles ne perdent beaucoup de leur sérieux.

HENRY DE MONTHERLANT.

APPENDICE

Dans une succession d'états opposés, chaque état donne conscience de celui qui le suit.

Armes écartelées. Deux tours opposées. Devise (avec jeu de mots) : « Tour à tour. »

« Il serait peut-être doux d'être tour à tour victime et bourreau. Je comprends qu'on déserte une cause pour savoir ce qu'on éprouverait à en servir une autre. » (Baudelaire.)

Ces courants électriques qui se contredisent successivement et qui parviennent, dans les moteurs et l'éclairage, à nous donner l'effet et l'illusion du continu.

Un homme n'est pas un homme, il est les hommes. « Je m'appelle Légion. » (Dire « mes âmes » au lieu de « mon âme ».)

Passer d'un ordre à l'autre, il y a toujours au passage un temps de déséquilibre, où on serait prêt au reniement de ce qu'on quitte, c'est-à-dire à l'injustice et à l'imbécillité, si on ne se retenait. L'Alternance! Conception qui brise l'âme, je veux dire qui l'assouplit, mais qui la brise aussi au propre, qui la casse. Conception qui rendrait fou, et c'est pourquoi on décide de l'aimer.

Équivalence. — Méphisto, dans *Faust :* « Enfonce-toi dans l'abîme! Je pourrais aussi bien dire : « Monte vers les hauteurs! » C'est tout un. »

« Dieu est la projection à l'infini de toutes les contradictions qui passent par une tête humaine. » (Anonyme, cité par Sainte-Beuve.)

On pourrait écrire, à l'inverse : C'est en ceux que Dieu aime le plus que les concepts changent le plus souvent; il exprime dans ces âmes particulièrement riches plusieurs parcelles de sa vérité.

Ce qui est important, ce n'est pas d'être différent des autres, c'est d'être différent de soi.

Héraclite, le premier, a parlé de la logique des contradictions. La contradiction, fondement de la vie de l'esprit. Ensuite je vois Pascal, Gœthe, Hegel, Nietzsche, Renan.

En astrologie, le soleil, dans son tour, va de maison en maison. L'homme lui aussi a ses maisons, et va de l'une à l'autre.

Gœthe voit en Protée le symbole de la nature.

« D'après nos conceptions physiques, les mouvements de la nature sont produits par la pondération de forces opposées, par l'antinomie de lois complémentaires : gravitation et force centrifuge, contraction et dilatation, cohésion et répulsion moléculaire, tendance des graves vers le centre de la terre, expansion de la chaleur et de la lumière vers l'espace. Dans la vie minérale, l'affinité chimique, qu'elle soit une force spéciale ou une résultante, est en raison inverse des analogies, en raison directe des oppositions; il en est de même des attractions électriques. Dans la vie organisée, le règne végétal est un appareil de réduction, le règne animal un foyer de combustion; balancement dynamique, équilibre des contraires, dépendance mutuelle et réciproque de toutes les énergies vivantes qui s'enchaînent sans hiérarchie dans un ordre éternel; alternatives d'absorptions et de sécrétions, de veille et de sommeil, de destruction et de renaissance...

« Les alternatives de la nuit et du jour, de la vie et de la mort, et aussi la lutte des éléments, le ciel bleu après la tempête, l'été après l'hiver, la vie entretenue et renouvelée par la destruction, avaient suffi à l'esprit généralisateur de la race hellénique pour deviner dans la nature une loi d'antagonisme et d'équilibre qui se manifeste aux investigations modernes sous bien d'autres formes.

« Le polythéisme n'admet pas, comme le dualisme mazdéen, un bon et un mauvais principe et deux camps rivaux dans la nature; d'après la cosmogonie des Grecs, d'accord avec la science moderne, les principes opposés sont également nécessaires, et de l'union des contraires

résulte l'harmonie universelle. C'est ce que les poètes expriment par le mythe d'Harmonie, fille d'Arès et d'Aphrodite unis dans les liens de l'indissoluble amour, dans l'invisible filet forgé par Héphaestos. Cette idée formait le fond des Mystères de Samothrace. La discorde est aussi nécessaire que l'amour; le monde est né des unions et des guerres des Dieux. » Louis Ménard. *La Morale avant les Philosophes.*

Blanc, puis noir, puis blanc, puis noir, et tournant, comme une roue de loterie. Quand la roue s'arrêtera, elle s'arrêtera sur le blanc ou sur le noir, selon le hasard, et, s'il y avait une religion, je serais sauvé ou damné, selon ce hasard.

Tout objet, tout être a différentes faces, et, étant un, des aspects différents. Tout objet, tout être est à faire tourner, pour être embrassé dans sa totalité.

« Le type central autour duquel s'agite l'imagination grecque adolescente (...) est un libre et souverain épanouissement de toute la nature humaine. Tous les attributs de la vie, même les plus opposés, s'y réunissent dans une indivision naïve, sans que les contradictions soient perçues ni senties. La prodigieuse puissance plastique d'un génie ardent, jeune et en plein développement, fait tenir ensemble et fond dans une invraisemblable harmonie des idées qui, dans une psychologie et une logique abstraite, sembleraient devoir se combattre ou s'exclure : par exemple, la signification naturaliste et la signification humaine des figures, le souverain bien moral et les penchants naturels, une partialité politique très marquée et un haut sentiment de justice absolue, une conscience profonde de la valeur de l'individu et une foi non moins profonde dans les droits de l'État. D'une manière générale, la douloureuse opposition du corps et de l'âme, de l'idéal et du réel, du devoir et du bonheur, ou même des devoirs entre eux, n'existe pas encore; la scission ne s'est pas faite (...). Les incompatibilités ne se révèlent pas encore (...). Placé d'abord à mi-chemin, sur la pente continue qui va du ciel à la terre, le Héros, en attirant à lui le divin et l'humain, a mélangé les deux domaines. Il se présente comme un résumé de

l'existence universelle, à la fois céleste et terrestre, homme et loi, mêlant à ses attributs sociaux l'indifférence morale des puissances naturelles, à son patriotisme local un large rôle humanitaire, souriant à ce monde qu'il ne juge point encore, et où il puise seulement tout ce qui s'y trouve de chaleur, de mouvement et de vie. » Boutmy. *Le Parthénon.*

Le vague, l'absence de délimitations. Cette contamination de tout par tout.

Cette coexistence simultanée et bonne des deux contraires, comme, au bord de la mer, ce mélange délicieux de vent frais et de soleil chaud.

On dit qu'il m'arrive d'écrire contre moi-même. Étant tout, je suis sans cesse à l'autre bout de moi-même, mais je ne puis jamais être contre moi-même. A moins qu'un pôle ne soit *contre* l'autre pôle!

« J'ai des devoirs envers ce que je fus, des obligations de persévérance et de logique. Demeurons identiques par vertu. Ce qui définit le plus profondément peut-être l'Occidental, c'est la fidélité. » Robert de Traz.

Toujours aimer les multiples faces de chaque événement, de chaque situation. Le Zen, comme le Taoïsme, est le culte du Relatif. Un maître définit le Zen l'art de percevoir l'étoile polaire dans le ciel méridional. On ne peut parvenir à la vérité que par l'intelligence des contraires.

Gœthe, à Jacobi : « Pour moi, avec les tendances diverses de ma nature, je ne puis me contenter d'une seule manière de penser. Comme poète et comme artiste, je suis polythéiste; panthéiste au contraire en tant que naturaliste, et l'un aussi décidément que l'autre. Ma personnalité d'homme moral exige-t-elle un Dieu? J'y ai aussi pourvu. Les choses du ciel et de la terre constituent un vaste royaume qu'il ne faut pas moins, pour pouvoir embrasser, que tous les organes de tous les êtres réunis. »

Nietzsche, *Le Livre de Lou Salomé*, p. 35. « L'homme de pensée incite ses instincts épars à diverger le plus profondément possible. » Pour le penseur, « la vie elle-même

est devenue un instrument de connaissance. Si bien qu'il finit par renoncer volontairement à son unité, car, plus il se sent complexe, plus il s'aime. »

Apre et suave, délicat et grossier,
Maculé et sans tache, étrange et familier,
Je suis le rendez-vous du dément et du sage.
D'être tout, c'est cela qui me rend si puissant.
A la fois la colombe, le porc et le serpent!

(Gai savoir).

« Nous devons être reconnaissants envers Dieu, le diable, la brebis et le ver qui se cachent en nous. » Nietzsche.

Identité de l'amour pour Carnaval et de la haine pour Carnaval. — (Dans les peuplades primitives), on chante à l'adresse de l'ennemi tué : « Ne sois pas en colère contre nous parce que nous avons ici, avec nous, ta tête. Si la chance ne nous avait pas été favorable, ce sont probablement nos têtes à nous qui seraient aujourd'hui exposées dans ton village. Nous t'avons offert un sacrifice pour t'apaiser. Et, maintenant, ton esprit doit être content et nous laisser en paix. Pourquoi as-tu été notre ennemi? N'aurions-nous pas mieux fait de rester amis? Ton sang n'aurait pas été répandu ni ta tête coupée. » Freud. *Totem et tabou.*

« Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme un Epaminondas qui avait l'extrême valeur et l'extrême bénignité. Car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais en touchant les deux à la fois et en remplissant tout l'entre-deux. »

Pascal dit encore que « la vertu marque l'agilité de l'âme ou son étendue. » Il ne la loue que de totalisme et de protéisme!

« La fin de l'homme est d'offrir dans un type individuel le tableau (...) de l'humanité complète, et de montrer réunies dans une puissante unité toutes les faces de la

vie que l'humanité a esquissées dans des temps et des lieux divers. » Renan.

« Tout a son droit à l'être : vouloir détruire ou abolir quoi que ce soit, c'est folie, c'est détruire un son dans l'échelle musicale, une nuance dans la série des couleurs... Toute chose représente un ton dans l'univers, dans le concert universel. Il est d'un petit esprit de vouloir la supprimer. » Renan.

« Voici le véritable Montherlant. » Il n'y a pas un « véritable M. » Tous sont véritables.

J'ai écrit (*Aux Fontaines du Désir*) que je ne me sens l'ennemi de personne.

Qui a dit que nous n'étions sur terre que pour dire une seule chose? « Équivalence et Alternance » est la seule chose que j'aurai dite.

« Les fous qui ont dit que nous avions deux âmes pouvaient par la même raison nous en donner trente ou quarante; car un homme dans une grande passion a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose et doit nécessairement les avoir, selon que cet objet lui paraît sous différentes faces. — Cette prétendue *duplicité* de l'homme est une idée aussi absurde que métaphysique. J'aimerais autant dire que le chien qui mord et qui caresse est double, que la poule qui a tant de soin de ses petits, et qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnaître, est double, que la glace qui représente des objets différents est double, que l'arbre qui est tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, est double. J'avoue que l'homme est inconcevable; mais tout le reste de la nature l'est aussi, et il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans la nature. » Voltaire.

Les termes de cette conclusion sont exactement les mêmes dans Vauvenargues : « Nous avons grand tort de (...) regarder l'alliance du bien et du mal comme un monstre et comme une énigme : c'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses. Les faux philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes en faisant remarquer dans notre esprit des contrariétés et difficultés qu'ils

formulent eux-mêmes, comme d'autres amusent les enfants par des tours de cartes qui confondent leur jugement, quoique naturels et sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses pour le vain mérite de les dénouer sont des charlatans de morale. Il n'y a point de contradiction dans la nature. »

La poésie fait l'unité de toutes ces contradictions, et la pure et simple Marie Noël en dit autant à sa manière que les philosophes à la leur :

Elle s'en est allée aimant tout au passage :
Aujourd'hui le beau temps,
Demain, la pluie ; un jour la chambre étroite et sage,
Un jour, les quatre vents.
Un jour les gens de bien, les maîtres véridiques,
Les héros et les saints ;
Un jour les têtes à l'envers, les hérétiques,
Les fous, les assassins.

« L'homme qui fait un livre s'impose l'obligation de ne pas se contredire. Tout ce qu'on peut exiger d'un écrivain, c'est-à-dire d'un homme, c'est que la fin de la page soit conséquente avec le commencement. Ce défaut de sincérité que tout homme de bonne foi trouvera à tous les livres ou à presque tous, vient de ce désir si ridicule de mettre sa pensée du moment en harmonie avec celle de la veille. » Eugène Delacroix.

Il y a en moi comme des couches superposées de liquides de densité différente dans un vase. Selon la profondeur où je fais descendre le tuyau de la pompe aspirante, je tire tel ou tel liquide. Mais tous ces liquides coexistent, et dans le même temps. Ce « totalisme » commande l' « alternance ».

LA PEINTURE MODERNE
OU
L'ESPACE SENSIBLE AU CŒUR

Depuis qu'on a fait croire aux tableaux qu'ils n'arrêtaient pas d'entendre des sottises, les critiques d'art se montrent atteints d'une modestie presque indécente. Ils menacent parfois de se taire. Il leur arrive même de dire qu'une toile (ou une statue) ça se sent, mais ça ne s'explique pas, que les théories sont trop faciles, que la critique n'a jamais rien prouvé, et que s'ils en font eux-mêmes (de la critique), c'est par simple faiblesse, pour gagner leur vie.

Oui, c'est là ce qu'ils disent, et bien entendu s'ils le pensaient, ce serait la plus grande sottise qu'eût jamais entendue la peinture. De quoi diable parlerait-on, de quoi aurait-on mérite à parler, sinon des tableaux? Un roman, un essai, un poème tendent toujours la perche au critique : c'est rare que le créateur (comme il dit) ne s'y montre pas dans un coin, avec ses bonnes intentions. Il n'y a plus qu'à le suivre, ou le contredire. Mais un tableau! Et particulièrement un tableau qui ne ressemble à rien, comme il arrive de nos jours. Un simple petit rectangle de toile avec des couleurs dessus — et qui nous fait tant d'émotion. Tout est ici à inventer, tout est à comprendre, tout appelle à grands cris le commentaire et la réflexion. Non, les critiques n'ont sûrement pas voulu dire ce qu'ils disent. (Et d'ailleurs, quand un écrivain se montre un peu trop modeste, il faut toujours se méfier.)

Mais que pensent-ils en réalité, mais que veulent-ils nous faire entendre?

I

Une peinture pour aveugles

Simplement ceci, peut-être : c'est que la critique est en grand danger de parler de tout et de n'importe quoi, à propos de peinture — à propos de la peinture moderne en particulier. Je n'y vois qu'un remède : c'est — le point de départ une fois bien fixé — de se poser des questions si précises (en les numérotant au besoin) qu'elles ne tolèrent à la fin qu'une seule réponse. De jouer cartes sur table. (Et précisément les cartes ont tenu leur rôle dans l'affaire.) Sans doute, l'on risque de se donner ainsi un petit air scolaire ou pédant. Mais tant pis pour l'air pédant. Je commence.

Voici donc ce que je tiendrai pour admis — et ce qu'admettent aussi bien tous les critiques d'art allemands (et les Français, exception faite pour M. Camille Mauclair), tous les directeurs de musée d'Amérique, tous les jeunes garçons de l'Islande ou de la Terre de Feu quand ils viennent à Montparnasse apprendre la peinture. Finalement il ne reste pour l'ignorer que quelques braves bourgeois de France (mais ils l'ignorent avec beaucoup d'énergie) : c'est qu'un nouvel état — si l'on aime mieux, un âge moderne — de la peinture, s'ébauche avec Constable ou Goya, tâtonne avec Manet, Gauguin, Seurat, brûle (comme disent les enfants) avec Cézanne et Van Gogh et fait enfin, avec les cubistes, *sa* découverte.

Toute découverte a trois faces (comme l'espace a trois dimensions). Il me semble exact de dire que celle qui nous occupe tient de Braque sa face d'invention proprement dite et de création technique; de Picasso, sa face de rupture; de Rouault, sa face d'ordre et son retour à quelque antique

tradition. Là-dessus, on peut longuement discuter. Non sur le fait que la découverte est là; qu'elle nous est donnée une fois pour toutes, dès 1910. En sorte qu'il ne reste à Juan Gris, Léger, La Fresnaye, Miro, Masson qu'à l'appliquer et en tirer librement parti. Quelle découverte? Si je ne cherche qu'à la décrire tout naïvement, je commence par me buter à des refus.

Il est d'abord évident que la peinture se néglige, et renonce à ce fini qui faisait (dit Cézanne) « l'admiration des imbéciles ». Elle évite d'être parfaite, et se contente très bien d'une ébauche, d'une allusion, d'une curieuse rencontre de lignes ou de couleurs, que l'artiste ne cherche même pas toujours à rendre plausible : ce pourpre pourrait faire un très beau manteau. Non. qu'il reste simple pourpre; cet œil a égaré son front. Théophile Gautier devant l'*Olympia*, se tâte avec une sorte d'effroi : il se demande s'il a toujours la tête et les mains à leur place. L'univers entier se disloque, comme s'il avait perdu son maître de cérémonies.

Du coup, voilà le peintre bien forcé de renoncer aux sujets nobles : à la peinture d'histoire, Marius prisonnier des Cimbres; aux drames et ballets à grand spectacle, les Sabines; aux scènes du cœur, la visite à la jeune phtisique. Il renonce même aux Étangs-de-Ville-d'Avray-au-Crépuscule, et tous autres sujets, où nous pouvons toujours glisser de la grandeur, et, comme on dit, du rêve. Il se défie extrêmement de la figure humaine. Quand il la traite — malgré lui le plus souvent, à cause des amis qui insistent — c'est en nature morte, comme une cafetière ou un pot à tabac : justement comme la traite (avec dédain) le langage vulgaire.

Voici un dernier trait : c'est que le peintre a perdu cette profondeur bien apprise, où personnages et objets se disposaient comme sur des étagères, la grande armoire du monde. Ni perspective, ni clair-obscur, mais un espace en

rupture de ban, où les plans se chevauchent, s'embrouillent, se confondent. L'on aime à symboliser les révolutions par l'assaut donné à un monument, à quelque palais. Et la peinture moderne, elle aussi, brise avec l'architecture et prend sa Bastille avec un bon siècle de retard. Que voulait-elle donc?

Si je passe à ses traits positifs, je trouve d'abord la grande place, la place presque obsédante que prennent dans le tableau une pomme, un paquet de tabac, un jeu de cartes, une étiquette de bouteille. Naturellement, on songe d'abord : « Ce n'est que ça ». Mais aussitôt : « C'est tout ça! » — car il faut bien que cela nourrisse (puisque le peintre s'en contente) — que cela ne soit pas moins plein de sens que Marius ou la jeune malade.

Mais quelle sorte de sens? Et qu'est-ce, après tout, qu'une nature morte? Eh bien, c'est d'abord un objet que l'on voit sans doute (tout comme un paysage ou une figure); c'est aussi un objet que l'on touche. C'est un objet qui nous invite même, bien plus qu'à le regarder, à le manier — à le tripoter en tous sens (s'il s'agit d'un paquet de tabac), à le tourner et le retourner, et faire avec lui des tours (quand il s'agit de cartes — surtout si l'on sait un peu tricher), à le peler (s'il s'agit d'une pomme), et tous autres traitements qu'il n'est guère possible de faire subir à un paysage, ni même à une jeune malade.

Bien. Il semble donc qu'avec la peinture moderne le toucher prenne le pas sur la vue, l'espace tactile sur l'espace visuel. Mais ce n'est pas là découvrir grand-chose, si la peinture occidentale a de tout temps recherché la matière et le volume, au contraire des arts orientaux (qui se contentent du contour). Voici qui est plus curieux : cet espace n'est plus (comme chez les peintres classiques) un espace qui s'enfuit devant nous jusqu'à perte de vue : c'est plutôt un espace qui s'approche, jusqu'à déborder du tableau. C'est comme un espace en ébullition, que le spectateur aurait charge à tout moment de refouler, de maintenir à

deux mains. Cette cruche fonce sur nous de tous ses flancs à la fois. Ce fauteuil (comme on dit) nous tend les bras. Ce visage nous impose du même coup son profil et sa face.

A ce propos, l'on a dit parfois que le cubiste peint les objets, non tels qu'il les regarde — tels qu'il les pense. Voilà encore qui ne nous mène pas loin. Qui a jamais vu des pensées? Du moins les imaginerions-nous strictes, suffisantes et les unes des autres bien séparées. Or, c'est ici le contraire : personne n'a jamais rencontré objets moins sûrs d'eux-mêmes, plus influençables, mieux disposés à communiquer. La caisse tremble, et ondule, à l'approche d'une guitare; le pot à eau confie au journal son voisin un peu de brun-roux, une anse. Il en reçoit en échange quelques lettres éparpillées. Curieuse peinture, où la pipe et la carte à jouer ne se laissent pas plus aisément situer, que le vent dans un paysage. Il y a plus curieux encore.

C'est que les toiles n'offrent point du tout le désordre et l'anarchie, que l'on attendrait, sur ces derniers traits. Non, mais au contraire une profusion de ces figures strictes : angles, circonférences, rectangles, sphères, cônes, cubes et roues — que la géométrie catalogue et nous rend familières. Et ce n'est pas tout à fait sans raison que le langage courant les appelle cubistes.

J'hésite à citer d'autres traits, moins évidents ou plus difficiles. En voici un pourtant qui semble aux peintres modernes (et aux amateurs) d'un commun accord faire en quelque sorte partie du tableau : c'est que la peinture avec eux prend enfin claire conscience de ses moyens — de ses limites — et s'interdit de les dépasser; strictement autonome; libre néanmoins, à la faveur de cette autonomie, jusqu'à rivaliser avec la nature (au lieu de l'imiter) : cessant d'être reproduction pour devenir *production*, représentation pour devenir *présentation*.

Mais voilà qui risque de tomber dans le vague, ou l'énigmatique. Arrêtons là. Je ne cherchais qu'à fixer les raisons claires d'un charme.

(Car il ne suffit pas tout à fait de dire que la peinture moderne diffère de la peinture classique. Elle prend en nous une autre place. Elle appelle de nouveaux sentiments : une volupté, un dégoût parfois, inattendus. Et tout se passe comme si les hommes avaient inventé par elles (ou peut-être retrouvé) une émotion, aussi différente de l'ancien plaisir esthétique, que l'amour diffère de l'avarice, ou l'ambition du désir.)

Mais quel charme, ou quelle émotion? Il m'est arrivé, tandis que j'étais en train de me le demander, une curieuse aventure.

II

Petite aventure dans la nuit

Dans l'atelier qui nous sert à la fois de chambre, de salle à manger et de bureau, le divan se trouve assez loin de la porte : exactement dans le coin opposé. Ce divan (qui se transforme en lit, vers dix heures du soir) reçoit la lumière d'une lampe de chevet. Assez pâle, la lampe de chevet. L'avantage est qu'on l'allume de l'entrée; mais justement, cette nuit-là l'ampoule était cassée. Il ne me restait que la ressource de la lampe de plafond, dont la lumière est vive et cruelle. Or, ma femme dormait. Il était environ deux heures du matin, et je rentrais d'une soirée chez des amis.

Je jure que je n'avais guère bu. Je disposais de tout mon sang-froid. La preuve en est dans la décision — à la fois énergique et ingénieuse — que je pris de donner, à peine entré, un coup de lumière d'une extrême rapidité, trop bref pour importuner ma femme ou la réveiller, mais suffisant néanmoins à m'entrer dans les yeux les obstacles de toute espèce — de la table à la commode, de la seconde petite table à la cheminée, de la troisième table au paravent — qu'il me fallait éviter ou contourner délicatement

(ma femme ayant le sommeil léger) avant de parvenir à l'endroit-chambre de la pièce. Bien. Ces obstacles étaient de vrai très nombreux et différents. Mais je les embrassai d'un seul coup d'œil, et je me lançai en pleine nuit, d'abord très vite, puis de plus en plus lentement à mesure que j'avançais, dans quel espace? Dans un espace qui me sembla soudain... Mais non, je vais dire d'abord ce qu'il n'était pas.

Eh bien, il n'avait rien de commun avec l'espace que l'on découvre d'une fenêtre — avec cet espace vaguement étoilé, par exemple, que j'aurais pu distinguer (mais je m'en fichais pas mal!) aux vitres de l'atelier. Non, c'était même tout le contraire. Point de ces places lointaines et de ces places voisines! Ici, tout m'était voisin. De ces parties indifférentes, et de ces parties curieuses. Ici, tout me concernait, tout m'était passionnant. Ni de ces plans aimablement étagés, en fuite douce. Ici, tout était imminent, hérissé de pointes, creusé de vides. Ah! non, ça ne faisait pas un paysage de tout repos! Et ma femme qui continuait à dormir paisiblement entre ces tables pointues, cette pierre ou plutôt cette brique (vaguement gravée) qu'un rien jetterait par terre, ce plateau de cuivre (horriblement sonore) en équilibre sur son tabouret, ces piles fragiles de livres que j'élève le plus haut possible, pour échapper à la poussière (qui entraîne, sitôt reconnue, un nettoyage général de l'atelier, avec tout le désordre et les ennuis qui s'ensuivent), cette bibliothèque tournante (qui ne demande qu'à grincer). A ce moment même j'entendis au dehors sonner deux heures, et la précision des coups me fit plaisir. Ah! le temps du moins restait fidèle. (Mais je me sentais vaguement coupable de son bruit). Cependant, je persistais à avancer des mains, des pieds, des genoux. Ma tête même, que je craignais de cogner aux livres, portait son danger particulier. Deux heures sonnèrent à une autre horloge, comme je reconnaissais du ventre un coin de table : même le temps se déréglait. Mais je tournai habile-

ment la table, et je parvins à l'endroit creux, à l'espèce de grotte — je commençai par en reconnaître du coude les parois — où je n'avais plus qu'à me déshabiller en silence. Alors, à l'instant précis où deux heures sonnaient à une troisième horloge, il me vint une curieuse révélation. C'est que j'avais traversé l'espace d'un tableau moderne. J'étais très précisément entré dans une toile de Braque ou de Picasso (et je venais d'en sortir). On me dira que je n'y voyais pas. Mais si! J'avais parfaitement vu tous mes obstacles, je ne les avais jamais tant vus, je les avais presque trop vus, à cette lumière aveuglante. Simplement m'avait-il fallu dans la suite reconnaître des doigts et du corps entier tous les objets, dont j'étais resté imprégné, et si j'avais eu à raconter mon voyage, ç'aurait été en parlant de pouces, de pieds, de coudées, et du reste : la bibliothèque, par exemple, était à deux pas de la cheminée, et la brique gravée à une main du rebord; et la première pile de livres, à deux doigts (environ) de la brique. Bien. Je n'avais d'abord vu la brique ou les livres que pour les atteindre ensuite. Je ne les avais pas vus, comme un homme se met à la fenêtre et voit le paysage. Non. Je ne contemplais pas l'espace de mon atelier. Il ne me suffisait pas du tout d'en avoir l'idée. J'y étais tombé. Je m'y trouvais pris. J'y adhérais (avec une sorte d'enthousiasme ou d'ivresse). C'était un espace opaque et volumineux; et moi, non moins volumineux que lui, ni moins opaque. Exactement de même race. J'étais comme un artilleur qui choisit entre des maisons lointaines, celle qu'il va toucher et commence par les peser de l'œil; ou mieux, comme un explorateur dans une grotte, qui doit avancer, mais surtout veiller à ses pieds à et sa tête. (Et je comprenais soudain pourquoi les natures-mortes s'appellent, en espagnol, des cavernes.) Cependant mes espaces intérieurs à leur tour se voyaient transformés : comme s'il m'était poussé dans le dos des antennes, toutes prêtes à me guider s'il me fallait faire un bond en arrière.

Remarquez encore que l'espace extérieur ne s'offrait à moi, à aucun moment, complet ni parfait. Au contraire, il se déroulait dans le temps, il m'arrivait par vagues d'attaque successives (et je me défendais à chaque instant, pour ne pas m'embrouiller, de penser à la vague suivante : après le paravent flexible, à cette chaise à bout portant). Il était fait, si je peux dire, d'une suite d'ébauches — car je n'avais guère retenu de la chaise ou de la cheminée tout entière que la pointe, l'angle, le petit coin qui m'intéressait : celui que je risquais de heurter — moi-même tout épluché, réduit à quelque système de ressorts. Or, ces ébauches se trouvaient singulièrement reliées entre elles, car l'angle du dossier, par exemple, tenait par trois ou quatre pouces à la première pile de livres où je posai la main. (Ici s'éleva un nuage de poussière qui manqua me faire tousser.) Il y a plus : chacune de ces ébauches (et bien entendu l'ensemble — l'espèce de nouveau corps — qu'elles formaient) offrait une forme géométrique. Je me voyais avancer entre des cubes et des sphères. J'avais en quelque façon — transformé moi-même en compas — traité mon atelier par l'angle et la circonférence. (Et l'on en soupçonne aisément la raison : c'est qu'il m'avait fallu du premier coup, pour les retenir, réduire les formes trop diverses et confuses qui s'offraient à moi — ces mille formes, dont chacune est unique, fugitive et d'ailleurs sans gravité — à des figures précises et *mémorables*.) Bref, l'espace où j'avançais m'était énigmatique, et me le fût demeuré, si je ne m'étais, par chance, rappelé la peinture moderne. Là-dessus tout se renversait, et les toiles de Braque ou de Picasso cessaient de me poser des problèmes pour me donner une explication.

III

UN ESPACE DONT ON N'A PAS IDÉE

Il est une pensée de Pascal, célèbre, mais que la critique s'obstine bizarrement à comprendre à l'envers. Faut-il

prêter des sottises à qui n'était pas sot? Pascal n'a sans doute jamais supposé que la peinture fût vaine *parce qu'*elle imite l'apparence des objets. Il a simplement voulu dire qu'était vaine *la* peinture — la *sorte* de peinture, l'*espèce particulière* de peinture — qui se contente de l'apparence et du trompe-l'œil : « quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ». En quoi il répète à sa façon ce qu'ont dit les philosophes de tout temps (et bien entendu ce que pense le sens commun). Plotin tient des propos voisins. Platon conseille aux peintres de fuir « la perspective et autres trucs de charlatan (1) ». Pourquoi, et que veulent-ils dire?

Ceci : c'est qu'un art de simple trompe-l'œil est, plutôt qu'un art, une amusette, bonne tout au plus à renseigner le public sur les dernières découvertes de l'optique. Qu'un artiste peigne des cerises si ressemblantes que les oiseaux viennent les becqueter, évidemment c'est drôle, mais ça ne va pas beaucoup plus loin. Cela se fait à coup sûr, sans le moindre génie. Personne n'en a plus d'estime pour le peintre, ni pour les moineaux. Là-dessus, il me semble que tout le monde est d'accord, jusqu'aux Renaissants et aux Classiques, qui usent certes, de la perspective mais pour nous la faire aussitôt oublier devant la gravité de la scène qu'ils figurent. Que ce soit le Christ en croix ou l'enlèvement des Sabines, les Bergers d'Arcadie ou la Bataille de Buzenval, autant d'événements propres à nous faire réfléchir, à nous émouvoir — à nous distraire, ou nous défendre du trompe-l'œil. Metteur en scène de drames ou de ballets, poète, prédicateur, moraliste, le peintre classique n'arrête pas de nous dissimuler ses astuces de peintre. Le sujet lui sert de modestie.

Soit. Mais l'on imagine une autre défense qui s'en prenne, elle, au mensonge même du trompe-l'œil : à

(1) *République*, chap. X.

l'espace de convention dont il use, au relief géométrique qu'il met en valeur : à ce qu'il y a, en lui, de faux par essence. Je reviens à mon aventure.

Elle me rappelait à l'esprit mille espaces, non moins dispersés et insaisissables — à la vue, sinon au cœur — que celui de cette nuit-là. Par exemple, cette douleur sourde au ventre, qui avait fait croire un premier médecin à l'appendicite, un second à quelque irritation du foie, un troisième à une stase de l'intestin. La douleur s'en était allée, me laissant cette menace voyageuse. Je songeais à d'autres confusions, extérieures celles-là.

A la façon qu'ont les champs de s'agiter, quand des ombres de nuages les traversent. A cette jeune moissonneuse dont j'hésite un instant si elle est grande et lointaine, ou petite et plutôt proche. A cette chambre d'hôtel, où je me réveille dans l'ombre tout dépaysé : de quel côté la fenêtre, et par où suis-je entré? (Elle n'attend que ma décision pour tourner autour de moi et regagner son axe.) A cette étoile nuageuse, et peut-être morte.

Je ne veux pas dire seulement les erreurs. L'espace, c'est aussi cette odeur de canard mouillé, que dégage la terre sous l'averse; de lilas et de terre labourée, les cheveux de femme. Ces distances qui se resserrent quand le temps va changer (et les bruits éloignés, cloches, klaxons d'autos, soudain se rapprochent). Cette fadeur du sang qui parfois annonce la neige; ce froid jusque dans les os, la grêle. Mais ici chacun dispose, bien sûr, de ses espaces personnels : il en est un pour la nuit, un autre pour le jour (où la vue plus d'une fois est mise au défi). Un pour la terre et un pour l'eau — et les mélanges de terre et d'eau ont aussi le leur. Ah! et cet autre espace, si prompt à se réduire, mais à s'étendre à l'infini, qui nous sépare d'un homme. Et d'une femme, donc. Enfin ces étendues d'avant la raison dont j'éprouve d'abord (plus encore que je ne le pense) le trait constant, la différence : c'est qu'elles n'ont rien de commun avec l'espace *admis*, l'espace dont nous

avons l'idée. Mais quelle idée? Et qu'appelons-nous *espace?*

Ici savants et philosophes s'accordent à nous dire que c'est un milieu idéal, où sont situés les corps : homogène, neutre, continu, passif, divisible à l'infini. Et même (ne craignent-ils pas d'ajouter) isotrope. C'est-à-dire qu'il n'intervient jamais pour déranger nos plans, que tous les endroits y sont pareils, que l'on y avance sans jamais faire de sauts — que toutes les directions y reviennent au même. Le brave espace! Universel mais modeste. Toujours prêt à s'effacer, comme s'il n'existait pas. On y peut fourrer tout ce qu'on veut, dans l'ordre qu'on veut, sans qu'il proteste. Moi, je le reconnais très bien : c'est le même espace qu'à l'appel de Poussin ou de Jean-Paul Laurens le spécialiste de la chose — le perspectiviste, disait-on — venait imposer à l'enlèvement des Sabines, ou à l'excommunication de Robert le Pieux (le peintre ayant toujours laissé, malgré mannequins et maquettes, de petites erreurs). Et j'en vois bien l'avantage : c'est qu'il nous fait vivre dans un monde simple, où les événements se passent en bon ordre, par axiomes et démonstrations, sans jamais la moindre surprise fâcheuse. (De mémoire d'homme, on n'a jamais vu triangle qui refusât d'accoucher de ses deux angles droits.) Il n'y a qu'un malheur.

C'est qu'il n'est pas ressemblant. C'est qu'il ne ressemble pas le moins du monde à notre espace à nous avec toutes ses différences et son chaos, son allure de catastrophe, son air de nous appeler au secours et les embarras qu'il nous lance à chaque instant dans les jambes.

A quoi le savant va répondre que tout cela est bel et bon, mais que l'étendue mathématique n'en est pas moins la seule façon qui nous soit donnée de nous entendre sur l'espace; d'accorder nos yeux avec nos doigts, et notre oreille avec le sens intime; de confondre en un seul tant d'espaces divers. D'y mener nos pas, ou nos enquêtes. Bref

— comme était l'homme en soi des Classiques — la seule idée générale que nous en puissions former.

« Eh bien, dit le peintre moderne, c'est très regrettable (puisqu'il n'est pas ressemblant). Mais si moi je n'ai pas souci d'étendue en soi? Si je ne cherche qu'à me défaire des idées générales — pour revenir à cet entremêlement, où je ne suis qu'un objet entre tant d'autres, jeté à même les espaces. Si je poursuis enfin une peinture où l'étendue échappe à la réflexion sur l'étendue, où l'espace soit tel qu'on n'en ait pas idée?... »

C'est là un propos que je prête aux peintres modernes. Ils ne l'ont pas tenu. Ils n'avaient pas à le tenir, étant peintres. Observez pourtant que tout se passe comme s'il exprimait leur constant, leur secret dessein. C'en est fini des vieilles règles perspectives, et des grands sujets : drames, ballets, figures nobles. Le temps n'est plus aux cérémonies. (Puis, à quoi bon distraire du trompe-l'œil, si le trompe-l'œil n'est plus là?) Mais à leur place une étendue avançante et brute, ces rigoureux objets nouveaux, qui n'ont retenu des anciens objets désaffectés que fragments et qu'ébauches, bref la même sorte d'espace sans habitudes où se voient jetés l'élève-aviateur devant ses manettes, l'apprenti-cycliste en face des passants (qui tout à la fois l'attirent et le repoussent) — et moi dans mon aventure nocturne.

Je parlais tout à l'heure d'un charme, et d'une joie particulière. Peut-être suffit-il pour les expliquer, de l'extrême pureté d'un art qui se débarrasse, pour se ranger à ses propres lois, de tant d'alibis et de prétextes : de superfluités — et prenant l'espace à sa source renonce à reproduire, pour produire.

Il se peut aussi que notre émotion pousse plus loin ses racines. Il se peut qu'en un temps voué à la mesure technique, et comme dévoré de quantité, le peintre cubiste célèbre à sa manière, dans un espace accordé moins à

notre intelligence qu'à notre cœur, quelque sourde noce et réconciliation du monde avec l'homme... Mais voilà qui passe de loin notre enquête.

*

Revenons à nos critiques modestes. A dire vrai, je n'ai pas osé tout à l'heure répéter tous leurs propos. Il leur arrive, poussés dans leurs derniers retranchements, de dire (je jure que je n'invente rien) qu'ils doivent se taire, crainte d'influencer les peintres et figer trop tôt, par quelque parole imprudente, un art en voie d'évolution.

C'est où l'on voit bien qu'ils ne pensent pas un mot de ce qu'ils disent. Car ce n'est pas le seul critique, à ce compte, mais le romancier et le poète et jusqu'au peintre qui devraient faire silence, crainte à leur tour de figer des mœurs, des émotions, une nature qui évoluent ainsi que tout le reste, et non moins précieuses, somme toute, que de vagues tableaux.

Mais que pensent-ils donc en réalité? Voici, à tout hasard, ce que j'imagine : c'est qu'éprouvant très bien ce qui se passe, et qu'il n'est pas aisé de dire (on l'a bien vu) ils veulent, à défaut de l'exprimer, le contrefaire : en le mimant, nous le communiquer. C'est qu'ils se taisent (ou du moins décident ouvertement de se taire) pour nous donner à entendre que le peintre lui aussi — lui d'abord — renonce à commenter, à détailler, à situer, nous jette en plein espace plutôt que de nous expliquer l'espace, participe au lieu de décrire, et donc à sa façon se tait. (Et je comprends à présent pourquoi les natures mortes s'appellent en anglais des *silences*). Bref, il y aurait eu, de peintre à critique, comme une contagion un peu gauche de ce silence.

Mais les voies de l'écriture ne sont pas celles des arts, et je ne puis dire que je regrette tout à fait d'avoir tenté de le rompre.

JEAN PAULHAN

MÉMORIAL

LE LIVRE DE MON PÈRE

II. — Les amours de mon Père

Ce sont les maîtresses du Roi qui rythmaient la vie monotone de la Reine, en en sériant les époques, selon plus ou moins malheureuses. Marie-Thérèse ne me contredirait pas. De même, c'est sur les passions de mon père que l'histoire de ma mère se compose et chaque chapitre devrait porter le nom d'une de ses rivales.

Madame Alexandre ou l'écharpe de laine blanche.

L'unique sœur de ma mère, avant de fermer les yeux, avait tricoté de ses mains pour la première communion de ma sœur, encore petite, une écharpe de laine blanche; le point en était si rare que la matière même en était changée; ce n'était plus de la laine, c'était de la neige, une mousse, un nuage de dentelle, encadré d'une frange, légère comme vapeur.

Or, depuis plusieurs années (j'avais dix ans peut-être), j'entendais parler chaque jour d'une Mme Alexandre. Venait-on de tuer une bête de première qualité? Disposait-on d'un morceau de choix? quand ma mère demandait : « Pour qui ceci? » régulièrement on répondait (c'était mon

père) : « C'est pour Mme Alexandre?. » Ma sainte femme de mère n'avait de goût que pour la pauvreté et la pureté, d'amour que pour ses enfants : mon père alors aimait l'argent et le plaisir.

Souvent il m'arriva de demander au garçon : « qui c'est, Mme Alexandre? — Tu le sauras plus tard. »

Une nuit enfin, au moment d'aller dormir, je vis entrer chez nous une dame entre deux âges aux allures de petite fille peinte ou de poupée mécanique, les cheveux acajou, les lèvres fardées, tout le visage en désordre et parfumée à faire tourner d'un seul coup toutes les têtes d'un régiment. Mon père s'affairait et j'entendais qu'il répétait à tout bout de champ : « — Madame Alexandre par-ci, Madame Alexandre par-là. » Ma mère qui avait toute la journée paru un peu plus triste qu'à l'habitude, en s'effaçant devant cette bourrasque de politesse n'avait songé qu'à m'entraîner le plus vite possible dans la cuisine où je me trouvai enfermé sans explication, au verrou. Mais comme une cloison seulement et une porte me séparaient de la salle à manger, je pouvais suivre la scène.

Dix fois mon père appela, avant que ma mère se résignât à se montrer, mais ce n'est que sur ordre exprès qu'elle se décida à faire cuire du vin à la cannelle et à partager le gâteau de Savoie, dont elle avait battu les œufs l'après-midi à contre-cœur.

La dame affectait de ne s'apercevoir de rien de ce qui se passait autour d'elle et pour lutter contre le silence de ma mère qui la gênait, elle parlait tout le temps, comme un moulin à vent tourne, de la directrice qui lui succéderait, à laquelle elle avait chaudement recommandé la maison de mon père, de ses pensionnaires qui étaient si gentilles, qu'elle quittait avec beaucoup de peine. ajoutant qu'heureusement elle emmenait la sous-maîtresse qui allait venir la prendre. Et, en effet, déjà on sonnait, j'entendais des chuchotements nouveaux et j'aperçus par le trou de la serrure une brune un peu forte que je n'avais non plus jamais rencontrée

en ville et dont les yeux me paraissaient les plus beaux du monde, comme des yeux de porcelaine, mais muette, je veux dire, qui ne disait pas un mot, jusqu'au moment où, comme elle avait commis une maladresse, renversé, je gage, sa tasse de café sur la nappe, elle en prononça un si gros que de plus gros jamais je n'en avais ouï tomber de la bouche d'une femme. Ma mère seule était plus silencieuse qu'elle. Son chapelet dévidé, Mme Alexandre le reprenait.

En moi-même cependant, je ruminais, m'énumérant tous les pensionnats de jeunes filles de Chaminadour et des environs, mais j'avais beau chercher, je n'en découvrais aucun qui pût ressembler de près ou de loin à celui de Mme Alexandre.

Enfin, comme c'était l'hiver, qu'il faisait très froid, que minuit approchait et que le train partait à minuit et demi, ces dames s'équipèrent, mon père les aidant à passer leurs manteaux et ma mère semblait commencer à s'intéresser à elles, à s'occuper d'elles, voire à s'empresser, mais pour les pousser dehors, de peur sans doute que, si elles manquaient le train, elles n'eussent l'idée de reparaître.

Le moment le plus terrible n'était pas encore venu; ce fut celui où, le pied sur le seuil, Mme Alexandre toussa et dit :

— Je me sens oppressée. Ah! si j'avais su t'écouter, Rosita, j'aurais certes acheté un châle. N'est-ce pas, nous, pauvres cloîtrées que nous sommes...

(— Cloîtrées?)

— Nous avons si peu l'occasion de voyager que, s'agit-il de sortir une fois tous les dix ans, il nous manque tout. Je suis sûre maintenant de mon affaire : une bronchite au moins et, forte comme je suis, c'est la mort.

Mon père alors s'écria :

— Tu n'as pas quelque chose, Agnès, à prêter à Mme Alexandre, un foulard ou ton carré de Cachemire? Arrivée à Grenoble, Mme Alexandre te le retournera par la poste.

— Non, ma foi, dit sèchement ma mère et, pour que son refus n'ait rien que de plausible, elle ajouta :

— Tu sais bien que je ne sors jamais, moi non plus, pas même pour entendre la messe le jour de Pâques, et je ne vois rien dans ma garde-robe qui puisse convenir à Mme Alexandre.

Pauvre mère! comme tu fus punie de ta répugnance!

— Mais si, mais si, protestait mon père. Tu as ce qu'il faut. Attends, d'ailleurs, je vais trouver ce qui fera la rue Michel.

Cinq minutes d'absence et il revenait, brandissant l'écharpe de laine blanche.

Ma mère, plus pâle qu'une morte, s'appuyait au mur; elle dit :

— Non, non, pas ça, pas ça, fortement, trois fois. Mais mon père, du poing, lui avait fermé la bouche et Mme Alexandre, enveloppée de l'ornement de première communiante de ma sœur qu'avait confectionné de ses mains déjà mortes notre sainte et vénérée tante Alexandrine, disparut sous la neige, dans la nuit, en faisant un léger petit geste d'adieu. Ma mère, n'en pouvant plus, s'était peut-être évanouie. Je ne l'entendis que plus tard, toute seule, mon père sorti à la suite des deux femmes, sangloter à petits coups.

Madame Henri ou le bracelet de turquoises.

Nous avions mangé notre pain blanc le premier.

En effet, cette Mme Alexandre qui ne retourna jamais, qui fit bien de ne pas retourner l'écharpe (on l'aurait brûlée) avait sa discrétion : elle recevait peut-être chez elle mon père; elle eut bien l'audace une fois de forcer notre porte, mais ce fut certes à la faveur des ténèbres, en passant et en partant.

Celle qui la remplaça, prétention, ténacité, devait faire preuve d'un bien autre esprit de suite, parce qu'elle avait sans doute un mari sur qui s'appuyer, riche et (le bruit en

courait) l'unique descendant d'une famille illustre. A son titre, à sa particule, à son nom même, il avait eu volontairement le bon goût de renoncer, ne conservant dans sa déchéance que son prénom. Tout le monde l'appelait M. Henri.

Jusque-là les tenanciers et tenancières de la maison close n'avaient trop osé se montrer. Le principe de Mme Henri, Sarah dans l'intimité, était contraire à ce parti pris. En mettant le pied à Chaminadour, elle s'était juré d'en faire la conquête, de s'y introduire partout, de s'y faire admettre de tous, d'en être avant longtemps la Reine.

Elle se tint parole.

Chaque fois qu'elle franchissait la porte de son domaine privé, mi-urbain, mi-champêtre, loin de se cacher, elle menait cortège brillant et bruyant. M. Henri l'accompagnait, aussi opulent qu'elle, grand, bel homme, d'une majesté! comme elle était belle femme, de taille impériale, seulement un peu plus petite que lui. Les richesses qui les couvraient, or et diamants, n'auraient pas tenu, disait-on, dans le chapeau d'un pauvre homme. L'hiver, pelisse doublée de vison, astrakan soyeux. Vêtu de gris clair l'été, M. Henri s'appuyait à une canne à pomme d'ambre; Madame avait le goût sûr que lui imposait son gentilhomme; corsage blanc de dentelle au point d'Alençon ou d'Angleterre, jupe de drap noire doublée de soie, chapeaux marquis à l'amazone; deux lévriers ou deux bergers allemands monumentaux, tour à tour les escortaient et à distance, derrière eux trottinait un jeune Algérien en livrée jaune ou se dandinait une vieille négresse à madras écarlate portant le panier, un panier immense; on faisait son marché dans cet équipage pittoresque et tapageur, que les commerçants, alertés par l'appât du gain, voyaient venir de loin.

Quelques notables, l'autorité religieuse, le conseil municipal s'émurent bien à l'origine d'un étalage si peu conforme aux vieilles mœurs, mais vu le peu de répugnance, voire la

complaisance des éléments les plus actifs de la ville à bien accueillir ce couple déshonoré, la parfaite éducation de M. Henri aidant, de peur surtout d'encourir une impopularité dangereuse, les protestations se turent, confuses même de s'être à peine à la montre risquées.

Dans toute société, un certain nombre de degrés un à un franchis, on peut prétendre à tout. Les Gragnadre, épiciers et marchands de vins en gros et au détail n'en étaient pas à une compromission près. Outre que leur fortune faite leur permettait de braver les cabales, à l'abri de tout scrupule par entraînement progressif, ils avaient dans leurs enfants un paratonnerre. Perdus de mœurs, la mère buvant et butinant aux mêmes fleurs gâtées que le père, au moindre scandale pour apaiser l'opinion, ils n'avaient qu'à montrer leurs filles et leur fils qui, en se composant simplement contre le mauvais exemple offert chez eux, s'étaient d'eux-mêmes élevés à la correction, voire à une sorte d'austérité.

Mme Henri comprit tout de suite quel parti elle pouvait tirer des Gragnadre; que c'était par eux qu'elle devait commencer. Elle n'eut pas à les forcer, ils se portaient au-devant d'elle. Jaloux de la recevoir les premiers, ils acceptaient déjà en retour d'assister au banquet de la Saint-Henri que Mme Henri offrait tous les ans à son gynécée, le 14 juillet.

Ce n'était qu'un précédent.

La gageure, ce serait d'attirer en y mettant le prix, bien sûr, la nuit de ses noces d'argent, la vertu même au b... Et qui désigna Mme Henri pour y présider? on le devine. A tout seigneur tout honneur. Ma mère en personne qu'on installerait à la droite de M. Henri.

Mais le Ciel en disposa autrement.

La veille arrivait dans la ville une dame âgée aux airs de marquise et c'est elle qui vint s'asseoir au chevet de M. Henri, avant de se faire conduire chez nous.

— Madame, dit-elle à ma mère dès le seuil, je dois d'abord vous demander pardon d'oser m'adresser à vous,

mais vous êtes mère comme je le suis et vous avez gardé le respect de vous-même et la Foi, mon fils me l'a dit et c'est lui qui m'envoie. Pas plus que je ne le pouvais quand il avait l'âge du vôtre, vous ne pouvez prévoir ce que la vie fera de vos enfants. Sous l'empire d'une femme, le mien s'est perdu et il est descendu bien bas, si bas que vous me permettrez de ne pas me nommer et que je ne le nommerai devant vous que par le prénom que vous lui connaissez, dont il se contente par respect pour moi. Je suis la mère de M. Henri. Eh bien! M. Henri vient d'être condamné par les médecins et je suis chrétienne. Mon enfant préféré, parce qu'il est le plus malheureux va mourir et il sera peut-être mort avant le jour dans la maison que vous savez, où à mon âge et femme, il m'a fallu entrer à sa suite, avant de tomber de lassitude, pour que je puisse le voir, l'embrasser une dernière fois. Mais mon devoir ne s'arrête pas là. Il me reste à le sauver. Un Autre l'aime avec moi et peut-être plus que moi et je vais avoir le courage d'exiger de Lui qu'il entre à son tour où je viens de passer, car voilà où nous amenons, où nous conduisons Dieu, jusqu'à ce point d'humiliation, d'humilité. Aidez-moi, Madame, à faire ce miracle. Allons, je vous prie, ensemble, vous et moi, Le chercher. Comment me présenter en effet devant le prêtre, seule, inconnue ici que je suis, pour adresser une requête pareille? Vous parlerez pour moi, vous intercéderez pour nous. On m'a dit que bonne, vous n'êtes pas de ces femmes pures qui ignorent la vie, implacables au pêcheur. »

Ma mère un moment réfléchit et, après avoir par respect relevé un coin de son tablier de coton à carreaux bleu et blanc immémorial, sans tourner la tête, elle partit. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu conter, depuis, cette démarche au presbytère! De loin, je la vois régler son pas sur celui de la mère douloureuse. Une demi-heure plus tard, accompagné du vénérable Maumus, notre sacristain, et d'un témoin, le premier vicaire, M. Crosse, à la porte de la maison

de tolérance, frappait et il entraît sur la prière de ma mère pour confesser M. Henri avant de lui donner l'Extrême-Onction.

La veille de la première communion de ma sœur qui eut lieu à quelque temps de là, faute de l'écharpe de laine blanche que lui avait ravie Mme Alexandre, elle reçut de la mère de M. Henri une menue gourmette d'or, semée de turquoises, mais parce que c'était la première fois qu'on voyait d'aussi belles pierres et que je ne sais qui s'était avisé de dire qu'elles étaient vivantes, ma mère en avait peur : on enferma le bracelet.

Désormais, on ne voyait plus dans les rues de la ville qu'une Mme Henri toute seule, perdue dans le crêpe comme une digne veuve, seulement un peu plus éplorée qu'une autre. Était-ce le prestige de la mort et des pompes catholiques auxquelles on l'avait vue mêlée? Elle s'en trouva comme réhabilitée et de cheminer plus avant; sa maison cédée, ma mère la reçut pour l'aider à se délivrer du mal.

Mon père et moi.

Sincèrement, de treize à dix-sept ans, je suis bien obligé de reconnaître que je fus quasi exemplaire et sans doute sous la cendre couvaient des ferments impurs, mais que la ferveur de la foi et de l'amour consumait. Une année entière, la dix-septième de ma vie, a été pour ainsi dire exempte de péché, presque de trouble.

Mon père n'était pas sans s'apercevoir de ces mérites. Las de me détourner d'un idéal qui devait lui paraître par trop loin de la réalité où il se débattait, il lui arriva plus d'une fois à table devant des amis de me rendre témoignage. Cette sorte d'aveu ressemblait à une confession publique, vu la clarté de ses allusions, en l'absence de ma mère : « Le fils vaut mieux que le père », murmurait-il, ou bien : « Ah! si j'avais seulement un liard de la sagesse de Marcel. » Devant pareille humilité, dont je ne sentais pas tout à fait

le prix, faute d'une plus grande expérience, aujourd'hui je n'éprouve que de la confusion. C'est que la vie elle-même se chargea de rétablir entre nous l'équilibre, quand la pureté changea de camp et Dieu sait quel chagrin ce fut peut-être pour mon père d'avoir à craindre, avant sa mort, que je valusse moins que lui.

*

Mon père avait coutume de dire dans sa jeunesse que tout le monde a le droit de faire ce qu'il veut, excepté le prêtre et le maître d'école. Il oublia longtemps de leur associer le père de famille.

Durant le séjour de Véronique à Chaminadour, comme une vive discussion s'était élevée en mon absence entre elle et lui, je me souviens de m'être écrié, quand elle m'en rapporta les termes : « Que n'étais-je là pour soutenir la raison contre les passions de mon père. » Outrecuidance de la jeunesse. Depuis, l'expérience m'a invité à une plus juste discrétion.

Est-ce qu'on peut décemment jeter un regard de ce côté? N'y a-t-il pas là quelque rappel de l'offense de Cham à Noé, ce bon aïeul de tout le monde qui nous demande toujours, sous le symbole, d'avoir égard à lui dans la personne de notre père dont nous nous devons de couvrir la nudité? Cependant, à prendre les choses d'assez haut, le tact est peut-être satisfait, si l'on ne met pas en question la faute qui ne regarde que Dieu et celui qui la commet ; les circonstances qui la colorent appartiennent, ressortissent à l'histoire des mœurs, à la poésie dans la mesure où elles sont l'occasion d'observations rares, uniques, irremplaçables, il est bon de les noter, le scandale passé, pour l'instruction ou le plaisir de beaucoup de gens. Encore une fois, il ne s'agit pas de juger, de condamner, jamais; ce n'est pas notre affaire, l'affaire des hommes, des chrétiens en particulier; à peine relevons-nous sous ce rapport

tout à fait du tribunal de notre conscience propre et en effet nous nous repentons souvent, comme de crimes inexpliables, d'actions dont la vraie signification nous échappe, qui nous seront comptées comme des mérites, quand nous nous savons gré d'exploits que nous tenons pour louables et qui le jour où nous entrerons dans le secret des vraies intentions qui les ont dictées ou des sentiments qui les accompagnèrent et en ont altéré la forme ou gâté le fond, deviendront pour nous un sujet de confusion éternelle. C'est la qualité de l'action qui importe et rien n'est plus difficile à constater. Souvent nos péchés ne sont que l'amorce de prouesses ou de redressements merveilleux qui nous dispensent à la fin de tout rapport avec le mal, quand nos vertus ne sont que le prétexte d'une fausse complaisance en nous-même ou d'un sommeil que toute vie et toute grandeur ont déserté au point de rendre le bien comme inutile ou peu agréable. Dans l'homme, rien n'est étranger au mensonge et à l'artifice. Partout danger d'erreur et quelle surprise pour chacun, si ce qu'il reste d'intact et ce qu'il y a d'impur en lui sur l'heure lui était révélé !

Mon père est resté jeune très tard et ce qui m'a détourné longtemps de la chair, ce n'est peut-être que d'en avoir surpris trop tôt l'ivresse chez lui. Certes, je ne manquais pas de tempérament. Mon choix venait d'ailleurs, du jugement et sans doute en est-il ainsi pour maints jeunes hommes qui, loin de se composer sur l'auteur de leurs jours, le font contre lui. Dans cette attitude, ils sont confirmés par deux espèces de satisfactions : l'orgueil d'abord de confondre l'autorité, en lui dérobant le mérite qui l'autorise, la justifie, la fonde, et celui de renverser les rôles, de donner une leçon où l'on avait droit d'attendre l'exemple. Il faut compter aussi avec la mère. En déclarant la guerre au père, on prend surtout fait et cause pour elle dont la part est les larmes. On prend parti pour les larmes et qu'y a-t-il de plus romanesque, de plus chevaleresque, quelle attitude est plus propre à séduire un jeune homme que

d'envelopper de son bras déjà protecteur, de prendre sous sa garde généreuse, ostensiblement, tendrement, non sans danger, quelquefois avec insolence et jusqu'à la provocation, en face du mari qui la trompe et la brutalise, une femme et sa mère? Maints regards de fils au cours de cette confrontation tragique se chargent de menaces plus noires, de défis plus cinglants qu'on ne les imagine. Pas la moindre équivoque d'ailleurs comme une psychologie frelatée à la mode veut l'insinuer, mais toute la beauté du geste, préfiguration altière de l'attitude de l'amant. Et sans doute il y a quelque chose d'inégal, d'injuste dans ce duel, mais tout le temps que la passion se manifeste seulement par ses conséquences funestes, comment ne pas se déclarer contre elle avec sévérité? L'aiguillon de la volupté vous époinçonne-t-il vous-même du dedans, on a plus de penchant à l'indulgence, et l'on partage sa sympathie entre les deux camps. Je me souviens d'un matin tragique où mon petit père malmenait particulièrement ma petite mère dans le magasin, c'était à la pointe du jour et comme tous les jours « la dame de ses pensées » installée en face chez Mme Pô, où elle faisait semblant de lire son journal, suivait la scène, pour pouvoir darder sur lui par-dessus l'épaule de ma mère en larmes un regard qui l'excitait à se montrer de plus en plus cruel. De l'arrière-boutique où je prenais mon café, j'observais le rythme accéléré des injures qui montaient, montaient, mais comme l'éclat allait se produire, de mon côté j'avais déployé aussi mon journal, je me mis à m'avancer peu à peu, lentement, à petits pas jusqu'au milieu de la boucherie et sans lever les yeux jusqu'au moment où il allait frapper. Alors, je me dressai face à lui, ma mère derrière moi, et je n'eus besoin de rien dire. Pas seulement désarmé par le regard que je lui infligeai, honteux de se sentir découvert, l'auteur de mes jours devant moi reculait magiquement. De ma vie je n'eus plus que ce jour-là l'impression de dominer quelqu'un de plus fort que moi, aussi se mêlait-il au sentiment de ma force

autant de fierté que de stupeur. Son premier mouvement avait été de me souffleter, mais comment l'oser? La noblesse de ma cause avait suffi à me permettre de vaincre sans combat. Seulement, on me fit savoir qu'on ne me permettait plus de paraître à table. Je prenais mes repas dans ma chambre, exil qui ne faisait qu'ajouter à ma grandeur et qui ne dura que le temps de s'en apercevoir ou de se remettre.

La belle épicière.

Enfant, je voyais périodiquement ma mère s'assombrir et la barque pencher à droite ou à gauche, sans savoir tout à fait de quoi il retournait, mais dès l'âge de dix ans, je dus comprendre d'où soufflait la tempête qui pouvait tout emporter. De là un sentiment d'insécurité entière qui troubla toute ma jeunesse et m'inclinait forcément à un sérieux bien au-dessus de mon âge : en même temps une sorte d'antipathie en moi grandissait contre celui que je soupçonnais responsable de nos prochains malheurs, malgré son entrain au travail et l'âpreté de l'économie qu'il s'imposait aussi bien qu'à nous. Devant la violence de ses colères en particulier, si contraires à mon goût pour la douceur, une imagination un peu folle aidant et aussi la mise en scène de notre vie qui était celle d'une boucherie, où je le rencontrais chaque jour éclaboussé de sang et un couteau à la main, je ne pouvais me représenter mon père que hagard, penché sur ma mère dont il venait de transpercer le cœur.

Une voisine lui plaisait-elle, il ne quittait plus la rue. Que son choix se portât au loin, un de nos garçons, de mèche avec lui, était sans cesse par voies et chemins pour le ramener à la maison au moment propice.

Quand j'avais de onze à douze ans, mon père ne trouva sans doute rien de mieux, pour ne pas négliger ses affaires, sans laisser d'avoir sous la main ou plutôt sous les yeux

sans cesse la belle épicière qui régnait à ce moment sur lui, que de louer au mari myope et louche (on disait birœil) c'était son surnom — une boutique vis-à-vis de la nôtre. Mais la dame avait de grands goûts, et pour l'installer selon ses exigences, on dut commencer par abattre la façade, trop mesquine à son gré, de l'immeuble dont la chute entraîna le mur latéral de soutènement; mon père n'en possédait que la mitoyenneté; un procès s'en serait suivi qu'une heureuse tractation, de justesse, empêcha de nous ruiner à tout jamais, en faisant mon père le propriétaire de la maison voisine, mais que d'argent à verser, de peine à se donner, voire de privations en perspective pour ma mère. D'autre part, l'acte qu'on allait signer, d'accord avec l'épicier, consentait naturellement au preneur tous les avantages, toutes les charges au bailleur, mais de tout cela rien n'échappait certes à la bailleresse, la clairvoyance même et le courage en personne. Depuis longtemps de sa porte elle observait, sans mot dire, les progrès de sa rivale qui pénétrait sur le chantier à toute heure, déjà chez elle et, comme si l'on eût travaillé à ses frais, corsage de soie, tablier fleuri, chevelure en pièce montée je te grimpe chaque jour aux échelles un peu plus haut, commandant un enjolivement ou une commodité qui n'avaient pas été prévus et aux dépens de notre petite communauté. C'est un jeudi matin, avant midi, à propos d'une cheminée que se produisit l'éclat. Pour que la sienne fût plus large, Madame avait en effet sans peine obtenu de mon père que de l'autre côté du mur celle de Mme Pô, notre locataire au même titre qu'elle, serait boiteuse, n'aurait qu'une jambe éternellement. Comment laisser se perpétrer cette iniquité? Et ma mère avait parlé. Je le compris tout de suite, en revenant de la chapelle de l'hospice où j'avais servi, en qualité de thuriféraire, la messe de première communion de ces demoiselles du Lycée; du plus loin à mesure que j'approchais, en effet, j'entendais comme le rugissement d'un lion en cage, les jurons de mon

père qui allait et venait, en jetant, d'un bout de son magasin à l'autre, tout ce qui lui tombait sous la main, fusils, couperets, scies, etc... La bourre en volait et tous avec moi, voisins, garçons, avec angoisse nous demandions ce qui allait se passer à l'heure du déjeuner qui approchait. A peine, en effet, ma mère et mon père, assis côte à côte selon l'usage, entre eux une discussion s'envenima si vite que, bien avant le dessert, tout le monde avait quitté la place. Terrorisé, je m'étais caché sous un meuble d'où je vis qu'on emportait dans sa chambre, évanouie, l'héroïne de la journée. Cependant, ma grand-mère essayait de réparer le désordre de la maison, de mon costume et de ma petite figure, me persuadant de ne pas manquer les vêpres : M. l'aumônier comptait sur moi, déjà m'attendait; c'était mon devoir d'état dont rien ne pouvait me dispenser, quoi qu'il arrivât, et il était temps de partir, si je ne voulais pas troubler le *Dixit Dominus* par un retard qui mettrait, à cause de mes yeux rougis, ma timidité au supplice, mais surtout on insistait là-dessus : petite mère avait besoin de ma prière plus que de ma présence. Je cédai. Hélas! quel ne fut pas mon chagrin à la vue de fillettes vêtues de blanc au milieu de leur famille en fête, quand je ne savais pas si je n'étais pas orphelin et le fils d'un assassin, au moment de passer ma robe rouge. Vite, je me faufilais parmi les prêtres en dalmatiques, en chapes d'or, les grandes orgues mugissaient, les chandelles s'allumaient, mais rien de ce qui m'entourait ne m'intéressait assez pour me cacher ce que j'étais seul à voir, sans distraction possible. Au contraire, la musique et les pompes du sanctuaire ne faisaient qu'encadrer, en l'exaltant, la tragédie intérieure qui, seule, m'occupait, m'hallucinait, composée de trois personnages : au centre mon père et son couteau et de chaque côté de lui deux femmes, l'une petite, brune, modeste, si fière; l'autre, majesté blonde et tapageuse. Dieu pris à témoin de l'inégalité de ce combat, je suppliai Sa Grâce de se pencher au secours de la dignité en péril.

Au moins trois fois, les sœurs de l'hôpital et M. l'aumônier lui-même durent se déranger pour me rappeler que c'était le moment d'aller à la cuisine chercher de la braise ou celui de présenter l'encensoir à l'Officiant, le *Magnificat* sur le point d'être entonné. Sauf les sentiments qui auréolent cette démarche si simple et ce geste solennel, je ne garderais ni de l'un ni de l'autre le moindre souvenir, mais ce qui me confond, c'est que mon émotion et mes larmes eussent passé inaperçues, comme si un ange avait couvert de son aile mon visage.

Qu'allais-je retrouver au retour? un cadavre? au moins la maison dévastée? Non, entre le ciel et la terre mon ministère avait été si efficace que ne je ne peux pas ne pas croire aujourd'hui encore au miracle, quand je revois, qui m'attendait sur le pas de la porte, ma grand-mère, sa bonne face épanouie; elle me prend par les épaules et nous nous engageons dans l'escalier jusqu'au palier où elle me retint haletant, d'où j'assistais au plus beau spectacle du monde et comme au renversement de mes prévisions sinistres : mon père à genoux au chevet de ma mère lui demandait pardon et la remerciait de lui avoir décillé les yeux, juste au moment où il le fallait pour que son aveuglement ne fût pas irréparable. Une seule plainte de sa femme avait suffi à lui révéler la gravité de la situation, l'étendue de ses torts, son ingratitude, son injustice et le soir même il déchirait le bail qu'on devait signer et enregistrer le lendemain. Pour moi, c'était Dieu qui avait tout conduit sur l'invitation de ma faible voix : c'est que j'étais seul aussi à savoir à quel point ma supplication avait pu être ardente et mes engagements profonds. N'est-ce pas ce jour-là, en effet, que j'ai fait vœu d'être prêtre pour l'éternité si je retrouvais rétabli l'ordre, et certes j'ai tout l'air de m'être parjuré, mais non, le Ciel sait bien que ma fidélité demeure entière, clouée à l'essentiel de la promesse.

La petite bonne des V.

Dans une autre circonstance, l'enjeu était plus grave encore. Mais comment le bruit en était-il venu jusqu'à moi? Mon grand-père paternel, intraitable dans ses rapports avec les hommes, passait pour si agréable aux femmes qu'il lui arrivait, galant et vert encore à soixante-dix ans, de trousser derrière un buisson à l'occasion les bergères, plus sensibles, disait-on, à sa caresse experte qu'à celle des jouvenceaux maladroits, sans se faire scrupule du plaisir qu'il donnait et recevait la semaine, du moment qu'il ne manquait pas la messe le dimanche. Donc, mon père avait de qui tenir et je laisse à d'autres le soin d'apprécier si c'était là un faible ou une force? Ce qui est sûr, c'est que c'est par ce biais qu'un jour ceux qui avaient quelque raison d'être jaloux de ses succès de Don Juan de village ou d'envier sa réussite commerciale décidèrent de l'entreprendre, de le surprendre et de le perdre.

Une jeune paysanne de quinze à seize ans, d'une précocité, d'une fraîcheur et d'une beauté rares, venait de faire son apparition en ville. Nos ennemis mortels chez qui elle servait, collègues de mon père, ne tardèrent pas à s'apercevoir que celui-ci parmi les amateurs de ses charmes comptait. Aussitôt ils engagèrent la fille à l'attirer de coquetterie en coquetterie et à l'amener un soir, comme à leur merci, jusque sous leur toit dans sa mansarde. Une fois dans la souricière, le soupirant aurait beau proposer de chanter, on le livrerait sans pitié au juge qui le condamnerait à l'infamie pour violation de domicile et détournement de mineure.

J'avais bien constaté de temps en temps l'empressement de mon père à souscrire à nos projets de voyage et je l'entends encore, lui qui ne pouvait se passer d'elle à l'ordinaire, proposer tout d'un coup à ma mère au printemps : « Marie, voici les beaux jours, pourquoi n'irais-tu pas avec les enfants

passer quarante-huit heures chez nos cousins à Limoges? » Comme si rien ne lui eût plus importé au monde que de nous envoyer promener pour notre santé, et j'attribuais ce souci à un mouvement spontané de la bonté de son cœur.

Or, l'incident que je rapporte coïncidait avec mon second pèlerinage à Lourdes, impossible le matin, permis le soir, grâce, croyais-je encore, à l'efficacité de mes prières et à l'intervention du Ciel, quand c'était l'enfer qui se manifestait par là; mon père ne nous expédiait en effet aux pieds de la Vierge que pour se jeter plus librement de son côté aux pieds de la petite bonne des V.

Seulement, les pèlerins partis, tout le quartier aux aguets eut beau attendre jusqu'au jour, toute la nuit, une belle nuit d'août, que notre amoureux, longeant les murs de la rue des Gâilles, vînt se jeter dans les filets où l'attendait le mépris public, tout d'un coup, au moment suprême (c'est ici et non plus haut que se place le miracle), dans son cœur sur l'attrait du plaisir une sage crainte l'emporta et s'il y eut des gens capons dans la ville, ce ne fut pas lui. Instruite de l'abîme que nous avions frôlé en priant, ma mère se promit de ne plus le quitter et de redoubler de soins et d'attention à l'égard de mon père; elle se disait, comme elle faisait, pour excuser chez les autres ce genre d'accidents : « En lui, c'est la nature qui a parlé », convaincue que nos fautes ne sont dues qu'à cette voix qui s'élève en nous parfois et couvre la nôtre.

La femme du geôlier.

Beaucoup plus tard, ma mère travaillait seule à ses comptes par un bel après-midi d'été dans son magasin spacieux et aéré qu'un grand rideau incarnat, comme celui d'un théâtre, séparait seul de la rue, quand elle vit surgir devant elle un jeune sergent de ville intimidé :

— « Excusez-moi, Madame, lui dit-il, je vous dérange,

mais si vous voulez prendre sur le fait votre mari, il ne faut pas perdre un instant; vous n'avez qu'à suivre la venelle du « Monte-à-regret ». Je n'ai pas besoin de vous dire le nom ni l'adresse. Où vous verrez un seau devant la porte, entrez. Tous les après-midi, c'est réglé; il a l'air d'aller à la fontaine chercher de l'eau pour ses chevaux et il s'arrête en chemin. » Ma mère aussitôt de penser qu'en effet son phénomène depuis quelque temps ne quittait pas l'écurie, comme s'il n'y avait pas d'autre occupation pour lui toute la sainte journée que le pansement de ses bêtes et l'entretien des harnais. Un peu interloquée, elle ne s'interroge pas sur l'honnêteté des mobiles de l'homme qui avait l'air chafouin de l'emploi; sans négliger pour cela son avis, elle se contenta de ne pas lui dire merci et la voilà partie. Devant le jardin du violon, elle aperçoit l'indice, pousse la porte. Pas besoin d'aller plus avant; par la fenêtre ouverte, elle aperçoit sur les genoux de mon père une femme assise qui lui passe la main dans les cheveux : c'est la femme du geôlier.

Un peu plus tard, j'entendais de ma chambre ma mère conter cette scène à une amie et je remarquai tout de suite que ce n'était pas ce qu'on croit qui l'avait frappée : ce n'étaient pas du tout les privautés que se permettait la maîtresse de mon père avec lui, non. — Non, se plaisait-elle à redire, je pourrais vivre encore cent ans, jamais je n'oublierai le changement d'expression du visage de Paul à ma vue. Le ciel et la terre s'entr'ouvrant tout d'un coup, Dieu ou le Diable en personne se seraient montrés à lui, son saisissement n'aurait pu être plus violent et plus complet. Moi, c'était moi, Marie, sa femme qui était devant lui et il tenait dans ses bras une autre femme. Je n'avais rien à ajouter à cette scène, je me retirai... Eh bien! maintenant, c'est peut-être extraordinaire ce que je vais dire, sa gêne à ce moment était si sincère, sa confusion si pénible pour lui, dans le geste qu'il fit pour éloigner la drôlesse, j'ai si bien senti quel empire j'exerce sur lui, quelle diffé-

rence il y a entre ce qu'il attendait d'elle et ce que je lui donne, entre ce qu'elle était et ce que je suis pour lui que je ne peux pas lui en vouloir tout à fait.

Quant au sergent : « Eh bien! lui lança-t-elle à la rencontre, en voilà un subordonné dévoué qui garde le seuil de son chef, pour veiller sur la vertu de Madame et sur l'honneur de son adjudant !

Lui : « Quand on ne peut pas monter au figuier, ça fait mal au cœur de voir un autre en cueillir les fruits.

Ma mère, aparté : Il est pourtant bien de sa personne ce sergent, et il a bien vingt ans de moins que Paul!

— Et si encore, poursuivait l'autre, c'était par intérêt qu'elle se donnait, la garce, mais Dieu sait que je l'ai gâtée et que le boucher n'est pas généreux. — Mais, sergent, vous êtes-vous demandé ce qui se serait passé, si j'étais bavarde ou une folle comme il y en a tant? Vous pouviez numéroter vos abatis. — On connaît son monde, répond le ruffian et, je vous l'avoue, qu'à la vôtre ma vengeance fut liée, à la fin elle m'a paru moins noire.

(A suivre.)

MARCEL JOUHANDEAU.

CHRONIQUES

LECTURES

LA LEÇON DE D. H. LAWRENCE

L'hésitation et l'angoisse de l'homme vis-à-vis de son image sont des données permanentes de la psychologie individuelle. Les origines de ce problème : se choisir, choisir la forme et le contenu, le mouvement et le but de son destin, sont celles de la conscience de soi.

Mais chaque époque manifeste à sa façon cette inquiétude première, joue ce drame avec son propre style. L'intensité varie, le dialogue est plus ou moins serré. Le rapport entre l'homme et sa statue, entre l'homme et son Dieu (ou ses dieux) change. Il est un des indices de l'histoire. L'homme de Pascal et celui de Balzac, l'homme de Descartes et celui de Heidegger — pour prendre au hasard des exemples — se font d'eux-mêmes une idée essentiellement différente. L'histoire les y contraint, qu'ils font obscurément, qui les domine comme le résultat de leurs efforts, — face redoutable, incompréhensible, de leur destin.

*Une des caractéristiques de notre époque est sans doute celle-ci : jamais la force et le sens du drame n'ont été à ce point ramassés et jamais l'homme n'a éprouvé avec tant d'acuité ce sentiment que son destin repose sur une pointe. Plus de vastes oscillations, plus d'*élasticité*. Notre vie présente est un moment d'arrêt, le moment de la plus grande hésitation. Il ne s'agit pas de choisir une extrémité mais de concevoir un équilibre ; inventer ou mourir. L'homme, victime de ses propres démons, de mythes meurtriers, est plus déchiré qu'il ne l'a jamais été. S'il consent à reconnaître pour sien le visage que lui renvoient*

les miroirs de sa *guerre, de* ses *ruines, de* sa *misère, de* sa *folie, il ne peut que descendre, et finalement se détruire, de la manière la plus radicale. S'il veut se sauver, ou, plus modestement, survivre (car rien ne peut être gagné, assuré pour la vie ou pour l'éternité), il lui faut se refaire, reconstruire une notion de son règne qui puisse guider sa démarche, un humanisme (c'est-à-dire non seulement une hiérarchie des sentiments et des idées, mais aussi une politique, une économie) qui le porte en avant, lui permette d'exister.*

Si, comme nous le pensons, l'une des erreurs de l'homme moderne est d'avoir à l'excès simplifié sa propre image et d'avoir d'autre part perdu le sens de sa relation avec autrui (que le problème de l'autre hante à ce point nos romanciers en est une preuve), il a besoin de retrouver l'instinctif et le charnel, le réel vécu de sa conscience et de son corps.

Qu'il n'y ait là qu'une des démarches nécessaires à la création (ou à la redécouverte, ou au perfectionnement) d'un nouvel humanisme, nous le savons. Pour soigner un individu profondément malade, il ne suffit pas de lutter sur un seul terrain, de rétablir le fonctionnement normal d'un seul organe ; il faut prendre le problème par tous les bouts à la fois et sur tous les plans.

Mais cette ambition et ce pouvoir ne sont pas dans nos mains. Nous voudrions seulement illustrer ici une idée particulière. D. H. Lawrence nous en a fourni l'occasion. Quelques rééditions, une brève mais significative étude de Robert Kanters (1) *nous remettent en contact avec celui que nous considérons comme un des annonciateurs de l'*homme nu *— l'homme au nom duquel nous voudrions que se fassent désormais les révolutions.*

*

*L'homme nu, c'est l'homme essentiel, — tout l'homme. Atteindre et incarner l'homme total, c'est d'abord dépasser les tabous. Singulièrement le péché dans l'ordre de l'amour, que la flamme de l'érotisme lawrencien a consumé. Malraux disait à ce propos (Préface de l'*Amant de Lady Chatterley*) :* « Il ne s'agit pas d'échapper au péché mais d'intégrer l'érotisme à la vie sans qu'il perde cette force qu'il devait au péché; de lui donner tout ce

(1) La Sixaine (Bruxelles).

qui, jusqu'ici, était donné à l'amour : d'en faire le moyen de notre propre révélation. »

L'apport premier de Lawrence, celui qui contient le germe de sa vision de l'homme, est là. C'est bien d'une révolution *qu'il s'agit : transférer aux valeurs charnelles le pouvoir de décider si l'homme* est, *ou non. Pour Lawrence, la référence essentielle est celle de la conscience érotique.* Détruire *— dit encore Malraux —* notre mythe de l'amour et créer un nouveau mythe de la sexualité : faire de l'érotisme une valeur. *Et Lawrence lui-même écrit* (1912) : « La grande religion est cette croyance que le sang, la chair, ont plus de sagesse que l'intellect. Nous pouvons nous tromper avec notre esprit. Mais ce que le sang éprouve, croit, et dit, est toujours vrai. »

Le panthéisme de Lawrence le mène loin et il n'est pas question de le suivre jusqu'à l'extrême. Mais il faut retenir de sa critique du monde moderne (ou de son époque, ce qui est à peine différent), que la primauté de l'intellect pur déforme *l'homme, — jusque dans son expression, dans sa plastique que la sensibilité et ses valeurs sont au vingtième siècle remplacées trop souvent par des valeurs secondes, non plus sensibles mais sentimentales, enfin que, dans toutes ces manifestations, dans tous ces résultats éclatent la haine ou le mépris de l'esprit pour le corps* (1). *Comme l'ont répété (avant mais surtout après Lawrence) beaucoup d'essayistes, l'homme s'est séparé de lui-même. Il faut commencer par le retrouver, le sentir comme une unité vivante.*

Robert Kanters trouve à ce propos une formule qui résume l'humanisme lawrencien : « La misère de l'homme moderne, c'est d'avoir dans tous les domaines oublié qu'il est un être vivant. Il n'a plus de contact, ni avec le monde, ni avec ses semblables... ni avec lui-même. *Il est important d'insister sur ces derniers mots : la morale de Lawrence concerne autant l'individu dans ses rapports avec lui-même que dans sa liaison avec autrui. Si, pour Lawrence, nous ne pouvons posséder le monde que grâce à l'entremise de l'autre (il y aurait une étude à faire sur la femme-instrument chez Lawrence), l'accord essentiel s'établit — ou le conflit*

(1) Il faut citer cette phrase de Lawrence, l'une des plus significatives qu'il ait écrite : « *L'obscénité n'intervient que quand l'esprit a pour le corps du mépris et de la crainte et que le corps hait l'esprit et lui résiste.* »

éclate — finalement entre un être et sa propre sensation. Cette vie charnelle que notre siècle oublie (1), *d'autres l'ont réduite ou combattue; c'est à travers l'expérience personnelle qu'on la retrouve.*

Voici donc pour Lawrence le roc : le contact. Il est significatif de rencontrer si fréquemment dans ses livres cette expression : to be in touch *(être en contact). L'observation a une valeur quasi psychanalytique. Elle pourrait s'augmenter de beaucoup d'autres. Dans une de ses* Pansies, *Lawrence écrivait :* « Nous n'existons pas tant que nous ne sommes pas profondément et sensuellement en contact avec cela qui peut être touché mais non connu. » *Et, s'il n'y a pas chez lui de critique de la connaissance intellectuelle, une méfiance apparaît, celle d'un être dont les prises de position s'appuient sur des valeurs charnelles — dans le sens le plus étendu de ce mot — celle d'un être qui appuie sa connaissance sur la sensation, et non sur l'expression abstraite (ou littéraire) de cette sensation.*

A ce détour, on retrouve une des qualités géniales de Lawrence : l'attention. Dans attention, il y a respect. L'érotisme d'un Laclos était contentement cérébral, domination, viol et profanation. Il s'agit pour Lawrence de retrouver dans l'amour — dans l'acte d'amour — l'unité perdue, le sens perdu de la vie; de s'exalter au travers d'autres vies, d'aller par la chair plus loin que la chair, de rompre la solitude humaine, d'accéder à un degré supérieur de l'être (2) *et enfin de réaliser l'unité de l'être par le moyen de l'amour* (3). *Volonté banale (elle est, obscurément, celle de chacun de nous) ; volonté rare quand elle ne se contente pas de s'exprimer dans un moment privilégié mais commande une vie. Dans cet absolu, une des plus durables et des plus générales leçons de*

(1) Ce qu'on étudie ou ce qu'on exalte aujourd'hui, ce sont bien plus des *techniques* de jouissance qu'une volonté de bonheur total, un désir d'union.

(2) « *Dans la pensée de Lawrence, l'acte sexuel est un acte hautement privilégié, non parce qu'il est au sommet d'une tension de l'individu, mais parce qu'il correspond à un abandon particulier de celui-ci, à une détente, à un oubli de soi, à une reprise de contact et à une communion avec le grand flux vivant de l'univers... Le seul acte qui ne puisse pas être un mensonge... Le* cogito *sur le plan de la vitalité !* » (R. Kanters.)

(3) *Faire l'amour, pour Lawrence, c'est connaître Dieu.* (R. Kanters.)

Lawrence est impliquée. Elle comporte l'acceptation des limites (inutilité de l'au-dessus et de l'au-delà de la condition humaine), le refus de la perfection artistique (l'absolu est dans l'acte, dans le choc, non dans l'achèvement apparent, formel). « Il n'y a pas de fin. La vie et l'amour sont la vie et l'amour. »

*

Grave, digne, serein. Plus artiste assurément que philosophe. Il n'a pas cherché la cohérence mais, ce qui est différent, la pureté. Pour reprendre une définition de l'école, cette pureté se définit pour lui plus par l'absence de souillure que par l'homogénéité d'essence. Romancier, il ne nous montre pas un tableau fini. Il nous force à entrer dans son tableau, à éprouver *le drame qu'il peint. Ses valeurs sont de séduction, de conviction — non d'achèvement ou de démonstration. Et, finalement, en lui tout se tient et trouve un sens : le message implicite de l'artiste embarrassé de sa matière, la volonté lyrique du prophète (elle aussi pleine d'obscurité) et la conduite de l'homme.*

GILBERT SIGAUX.

DEUX PORTRAITS DE NOTRE GALERIE (1)

Montherlant ne peut plus nous réserver que des surprises de perfection. Il pousse si loin, et avec tant de rigueur, le souci de l'alternance et de l'exacte symétrie dans l'alternance, qu'une fois donné un personnage, il nous permet de prévoir le personnage qui lui répondra, le contrecarrera, lui fera pendant, qu'une fois donné Alvaro, nous eussions deviné le visage de Malatesta (à supposer qu'il ne fût pas déjà connu par les chroniques). Nous voici en présence d'un dyptique qui obéit aux meilleures règles du genre, comme tels tableaux jumeaux représentant l'un le séjour des élus, l'autre celui des damnés.

J'imagine le plaisir des collégiens futurs à essayer le portrait de ces deux seigneurs antagonistes, l'un italien, l'autre espagnol, l'un encore affamé de guerres, d'intrigues, d'amour, d'amitié, l'autre n'ayant plus soif que de silence, l'un cupide, l'autre avare, l'un cousin de Retz, condottiere français, l'autre

(1) MONTHERLANT : *Malatesta. — Le Maître de Santiago* (Gallimard).

déjà de la famille janséniste, de la lignée de Saint-Cyran, Pascal, l'un tout à la terre, caressant les statues « remplies de soleil », et abandonnant son visage aux mains de la petite Vanella « enfant sacrée » qui dispense « la jeunesse aux belles ailes », l'autre déjà ravi par le ciel, déjà extasié, l'un soucieux autant de commettre de grandes actions que d'en dicter le récit pour qu'une suite soit donnée à Plutarque, l'autre n'ayant plus d'autre désir que de cesser d'offrir aux hommes un exemple inutile et que de disparaître de leur mémoire, l'un confondant dans une même vénération sublime le Dieu chrétien et les dieux païens, et l'autre tout entier converti au Dieu intérieur, l'un projetant d'assassiner le Pape pour garder sa ville, l'autre dédaigneux de l'Ordre dont il est le maître et refusant de participer aux expéditions missionnaires, l'un Renaissant, humaniste, l'autre foulant l'homme en lui. Pas de contraste plus violent.

Et pourtant, je les vois sur le point de se retrouver, de se heurter le front, égarés tous deux, dans une brume traversée de rayons d'or, au sommet de la même montagne qu'ils ont gravie, l'un côté soleil et l'autre côté ombre. Écoutez-les d'abord. Est-ce Malatesta qui dit : « Tout est déshonoré »? Est-ce Alvaro qui dit : « Nous vivons en un temps où, Dieu merci, une condamnation à mort ne désohonore plus personne. » Est-ce Malatesta qui dit : « Je suis fatigué de ce continuel divorce entre moi et tout ce qui m'entoure »? Est-ce Alvaro qui dit : « Les pires ennemis d'un homme, ce sont ses compatriotes » ?

Malatesta n'a pas encore renoncé à l'emporter en excellence dans les jeux de la terre; c'est pour l'emporter en excellence qu'Alvaro a renoncé à ces jeux. Malatesta ne refuse pas encore toute comparaison. Alvaro ne prétend plus qu'à l'absolu. Malatesta ne tient pas encore pour méprisables quantité de biens que dédaigne Alvaro. Pourtant par la défaite, par l'humiliation dans laquelle le tient le Pape, il est déjà au delà de cette porte de feu qui cache aux jeunes gens avides et éblouis les désillusions salutaires. La mer, sur ses galets, qui chante son nom, la fraîcheur d'un visage d'enfant, la tiédeur d'une divinité de marbre, la fidélité de son épouse, ce sont les solides fibres qui le retiennent d'être définitivement détaché, mais ce sont les dernières. Malatesta, respirant un air où flottent la poussière des fêtes et des combats, l'haleine humaine, Alvaro un air plus rare et pur, sont dans une solitude presque aussi intense. Je l'ai dit. Ce ne sont plus des jeunes gens, l'un 51 ans,

l'autre 47. Les conquêtes, les richesses, les honneurs, la découverte passionnée du monde sont derrière eux. Il ne leur restait qu'à faire le compte. Ils ont tous les deux le poids de la maturité. La Gloire qui est leur nourriture secrète, ils en sont (l'Espagnol, plus par libre décision, l'Italien peut-être davantage sous la pression des jours) les seuls témoins et juges, avec un Dieu qui aime pour l'un les saints et pour l'autre les héros.

J'indique seulement ce que ces deux exemples m'inspirent. Avec quelle générosité impatiente, pendant les quarante premières années de ce siècle, nous nous sommes jetés sur le monde (Nous : pas nous.) A moi, le sport, à moi la guerre, à moi l'antiquité, à moi la science, l'inconscient, le rêve. Les écrivains, et pas seulement eux, poussèrent dans toutes les directions leurs conquêtes. Nous, nous avons le dos tourné à ces parties de plaisir, à ces souvenirs de victoires, et même les grands tracas métaphysiques sont des souvenirs d'adolescence. Si le condottiere vaincu, si le Maître qui se retire doucement ne me sont pas seulement des figures de théâtre, c'est parce que, un air indescriptible de désabusement dans le regard, un tremblement indiscernable dans la voix (cette tristesse neuve qui me touchait aussi à travers le dernier livre de Cocteau), sont les signes de notre famille. On opte pour la prière, la méditation, le dépouillement absolu, ou on ne se maintient en communication avec le monde que par ces quelques fibres dont je disais qu'elles étaient les dernières à tenir Malatesta attaché. Mais une manière particulière d'être absent est notre bien commun, manière particulière à laquelle se reconnaissent, au delà de tout dogme religieux ou politique ceux que j'appelle les « jansénistes ».

Bien sûr, Malatesta est dans le monde. Mais regardez comme on le pousse dehors. Les pages de la *Vita Magnifici et Clarissimi Sigismondi de Malatestis* noircissent et brûlent dans la cheminée. L'ombre de Malatesta n'est pas loin de rôder dans les parages d'un cloître imaginaire.

MICHEL BRASPART.

DU ROCHER DE SISYPHE AU ROCHER DE BRIGHTON

Oh! Je sais que nous avons d'excellentes raisons d'être malheureux : notre pauvreté; la paix qui n'est pas près d'être faite, et la guerre qui vient de l'être; le nazisme et les dépor-

tations, qui ont déshonoré le monde et notre continent en particulier; et devant les perspectives d'une attaque atomique, véritablement « éclair » celle-là, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

Mais enfin tout cela n'est qu'accidents. Domestiques ou planétaires, accidents toujours. On fait ce qu'on peut pour les éviter. Pas grand-chose, semble-t-il.

La philosophie de l'absurde, dans sa forme janséniste ou dans sa forme existentielle, porte le malheur à l'intérieur de nous-mêmes. Je ne vois aucune raison de l'y tolérer.

*

La vie est absurde, c'est une affaire entendue. Camus nous a donné un mythe de Sisyphe tout neuf (qu'il a d'ailleurs largement dépassé dans la direction du bonheur), sa lucidité a mis à l'ordre du jour ce rocher qui retombe sur l'humanité depuis des millénaires. Mais voilà que cet objet s'affole et roule partout dans notre littérature. Nos écrivains se croiraient déshonorés s'il oubliait de leur écraser les pieds en passant (et la cervelle). Qui n'a pas son rocher?

Cependant André Breton, à qui je demandais ce que les surréalistes pensaient faire de ce rocher, me répondait « qu'ils croient qu'un jour ou l'autre il va se fendre, abolissant comme par enchantement la montagne et le supplice; ils inclinent à penser qu'il peut être une manière propice de le rouler ».

Et il me semble que c'est de ce côté-là que nous devons espérer l'*ordre du jour*.

*

Passons à un autre rocher : « *Le Rocher de Brighton* » (1), qui n'est qu'un sucre d'orge, mais d'un genre particulier : à quelque endroit que vous le brisiez, vous y verrez toujours écrit *Brighton ;* ce qui veut dire que notre caractère est écrit une fois pour toutes; que nous ne pouvons rien contre notre destin; et que tous les jansénistes ne sont pas morts.

Notre destin, cela va de soi, ne peut être que tragique. La littérature nous a si bien pénétrés de cette idée que l'expression « destin tragique » sonne comme un pléonasme. Un autre mot également très à la mode est celui de *Fatalité*.

(1) Roman de Graham Greene (R. Laffont). Préface de C.-E. Magny.

« Le thème fondamental du *Rocher de Brighton*, écrit Claude-Edmonde Magny, est sans doute la notion de la Fatalité, cette idée qui hante une grande partie du roman contemporain comme elle obsède secrètement la conscience moderne. » Elle ajoute : « Le roman moderne ne croit plus beaucoup à la permanence du caractère, à son efficacité causale ou à sa valeur explicative pour justifier une conduite. »

Autrement dit, une puissance préside à la répartition de nos malheurs.

Or, si le journaliste de Graham Greene se laisse étrangler par la bande du Gamin, si le Gamin se laisse abattre par la police, c'est, pour le premier, par lâcheté, et par orgueil pour l'autre. Ils savaient ce qui les attendait — s'ils ne l'avaient pas su il n'y aurait pas eu de tragédie, n'est-ce pas? — et rien ne les a empêchés de contrarier leur « destin », que leur imbécillité. Ils n'avaient qu'à prendre le train.

Lisez donc ce roman, et dites-moi si « le roman moderne ne croit plus beaucoup — en dépit du propos de l'auteur, oui — à la permanence du caractère? » Ce Gamin en a à revendre, du caractère, son caractère l'aveugle. Fatalité? Entêtement. Ce que l'on affuble d'un grand mot vague ne me paraît rien d'autre qu'un affaiblissement de l'esprit de conduite. Ce cercle fatal où l'on prétend enfermer l'homme, il suffit d'un geste pour le briser. Il suffit qu'un seul homme accomplisse ce geste pour que notre liberté ne soit pas une illusion.

Graham Greene, tenant de la prédestination, rejoint paradoxalement ici les philosophes existentialistes pour qui « les petits pois ne s'arrondissent pas conformément à l'idée de petits pois », mais à la « va comme je te pousse ». Et C.-E. Magny commente : « Je ne suis pas distinct de ma situation... Pratiquement, concrètement, les efforts d'un être pour s'en arracher ou bien resteront imaginaires, ou bien n'aboutiront qu'à l'enliser davantage dans cette situation. » Pratiquement, concrètement, on peut toujours prendre le train, le bateau, ou l'avion. Certains l'ont fait. Rimbaud, Gauguin, entre autres. On appelle ça un *coup de tête*. J'aime assez cette expression.

Encore faut-il avoir une tête.

Il faut aussi avoir de l'argent pour payer son billet.

D'ailleurs le coup de tête peut aussi bien se pratiquer sur place, sur soi, si nous fabriquons nous-mêmes notre Fatalité, ainsi que le démontre (involontairement) Graham Greene, catholique jansénisant. Mais l'argent facilite toujours les choses.

Problèmes psychologiques (la psychologie en est aux balbutiements), problèmes économiques et sociaux, très peu métaphysiques.

*

Peut-être, au bout du compte, ne s'agit-il ici de rien de plus que d'un problème littéraire? Claude-Edmonde Magny a trahi les écrivains : la fonction de la fatalité, sur le plan littéraire, dit-elle, « est d'empêcher le roman de se déliter, de se réduire à l'histoire pleine de bruit et de fureur, sans signification, que raconte un idiot ». On voit ici que la Fatalité est indispensable.

Et si cet idiot-là se mettait à se conduire intelligemment? Si Sisyphe laissait son rocher et se mettait à danser? Les romans seraient plus difficiles à écrire.

Qui aura l'audace du bonheur *quand même?* Stendhal est mort.

JEAN DUCHÉ.

ROBERT SPEAIGHT : L'ANGE DANS LA BRUME *(Éditions de Flore)*.

Troisième roman traduit en français de l'auteur-acteur anglais, créateur du rôle de Beckett (dont il a écrit aussi la biographie) dans *Meurtre dans la Cathédrale* de T. S. Eliott. Ainsi que ce dernier, catholique convaincu. Représente comme Maurice Baring une forme de roman où la culture personnelle de l'auteur sourd à chaque phrase sans s'étaler. Une très remarquable technique, un constant bonheur d'écriture. Dans *l'Ange dans la Brume,* cette culture et ce bonheur du style amènent à la perfection tous les passages « intelligents » du roman — et ne gênent pas les passages sensibles. Remarque valable d'abord pour les citations (assez nombreuses) d'articles de critique théâtrale d'Ambroise Baring, et pour les discussions sur des thèmes moraux, religieux ou d'esthétique théâtrale (le sujet du livre : la vie d'une actrice, Helena Vaughan, qui conquiert la gloire pour toucher l'homme qu'elle aime). D'un bout à l'autre du roman court ainsi comme un *leitmotiv* cet

écho : Shakespeare. Non pas des idées abstraites, mais la place dans une culture de l'œuvre et de l'exemple de Shakespeare. Des pages très curieuses et fortes (extraites d'un essai d'un des personnages) sur la coïncidence entre le plaisir esthétique et certaines formes de la foi religieuse. Également sur le lien qui unit un artiste à son art : la découverte terrible que l'homme fait parfois qu'il est étranger à sa plus profonde passion — qu'elle ne le *comble* pas. Adhérer à notre destin, nous n'y arrivons guère. Helena Vaughan y parvient, à la fin de sa carrière — et après une longue retraite où elle n'a pas joué, mais seulement assumé une expérience humaine de plus en plus étendue. « Elle avait autrefois triomphé en exprimant avec une finesse prodigieuse les innombrables relations entre les hommes; elle (était) maintenant la partenaire du destin. » Partenaire sur la scène, en jouant *Lady Macbeth*. En commençant sa carrière, elle n'était pas *pure* : c'était pour un homme qu'elle jouait. Pour devenir une grande actrice, il lui a fallu se quitter et s'accepter tout à la fois. (Difficulté que l'on éprouve à définir autrement qu'en juxtaposant des termes contradictoires l'expérience spirituelle, l'accomplissement qui pousse l'homme à *devenir ce qu'il est*.)

G. S.

LICHTENBERG : APHORISMES
(Club du Livre).

Ce contemporain de Gœthe est le type de l'écrivain non engagé auquel on a fait payer cher cette abstention. Écrivain filtrant qui se dérobe à la classification, Lichtenberg avait peu à attendre des classificateurs du XIXe siècle. Les inquiétait précisément le va-et-vient hasardeux de sa pensée qui nous touche précisément aujourd'hui parce que malgré de récents impératifs politiques, la littérature contemporaine a goûté à un vagabondage de l'esprit qui est naturel à Lichtenberg; parce que les promenades sans itinéraires de celui-ci l'ont amené sans qu'il s'en doute dans les régions où passent actuellement nos chemins.

A une époque où l'Allemagne édifiait des systèmes à la Kant, où les fausses fenêtres philosophiques étaient de rigueur, Lichtenberg a pu passer pour un mineur parce qu'à la question :

« Où voulez-vous en venir? » toute son œuvre répond pour lui qu'il ne veut en venir à rien de particulier. Si, comme le pense Breton, Lichtenberg annonce le surréalisme, c'est peut-être plus par cette liberté de cheminement, par cette désinvolture dans la recherche qui confine à la voyance, que par l'importance qu'il est un des premiers à donner littérairement au rêve. Ses *Aphorismes*, qui viennent d'être publiés pour la première fois en France pourraient être placés sous le signe de ce passage où Valéry examinant une pensée qui lui est venue la juge comme il jugerait un projet ou un paysage et après l'avoir détruite observe qu'arrivée à un certain développement elle lui laisse entendre qu'elle s'arrête là et ne peut aller plus loin pour le moment. Lichtenberg ne cherche pas à se dépasser, ni même à se fixer. Avec la lucidité la plus insolente, il se libère agréable ment des contraintes qui l'agacent, expose une incertitude qui n'est pas assez pathétique pour émouvoir, ni assez sarcastique pour divertir ceux des historiens littéraires qui n'auraient pas mieux demandé que d'accepter ces aphorismes s'ils eussent pu être « situés » dans la ligne de Voltaire ou dans celle de Pascal.

Sur Lichtenberg, il y aurait trop à dire. Ses fulgurantes vivacités découragent d'ailleurs l'exégèse. Mais au long interdit de la postérité à son égard, il y a du moins une leçon à tirer, profitable pour les jeunes écrivains qui souhaitent être compris : que leurs œuvres puissent toujours répondre aux deux questions : A quoi cela ressemble-t-il? Où veut-il en venir? Une autre leçon aussi, qui est cruelle : il est presque trop tard pour aimer Lichtenberg, comme on peut établir qu'il l'eût mérité. Pour être apprécié de ses contemporains, il était trop « nous » comme il est aujourd'hui trop « eux » pour nous toucher tout à fait, sans l'être assez pour nous dépayser. Certaines de ses audaces, au bout d'un siècle et demi, sont devenues lieux communs, et au temps de leur jeunesse, elles apparaissaient des non-sens. Si les règles de Descartes étaient écrites aujourd'hui on les croirait d'un instituteur; si nous parvenons à les admirer ce n'est qu'au prix d'un grand effort qui, en reconstituant l'époque où elles étaient édictées, nous restitue le caractère explosif qu'elles ont perdu du jour où elles ont réussi. Il y a l'éclairage : on fait pour Descartes un appareil de lumières qu'on n'a point fait pour Lichtenberg, qui reste dans un no man's land, à la fois trop étranger à son époque et trop familier à la nôtre.

JACQUES LAURENT.

LA PERSONNE ET LA PENSÉE DE SIMONE WEIL

Ayant entre les mains le livre où l'on a recueilli les papiers posthumes qui composent le journal métaphysique des dernières années de Simone Weil (1), j'évoque le souvenir de cet être extraordinaire dont le rayonnement intellectuel et moral s'est imposé à tous ceux qui l'ont connu, dans les milieux les plus divers et ne va sans doute pas manquer de s'exercer maintenant sur les autres. Je revois donc une petite fille au corps de garçonnet malingre dont le regard plein de flamme ironique et de douceur à la fois pénétrait tous ceux qu'il enveloppait derrière des lunettes cerclées de fer, tandis qu'une tignasse noire surmontait un visage aux traits pointus mais illuminé tout entier par cette auréole que l'on prête aux saints et aux saintes. Tout son personnage physique et moral était fait de contrastes. Rarement l'antithèse entre la puissance de l'esprit et la faiblesse du corps fut poussée aussi loin. Si l'on avait voulu figurer le célèbre « roseau pensant », on aurait pu la désigner. S'agissait-il bien d'une femme? Il semble qu'on lui aurait fait injure en se bornant à la considérer comme telle. Pour bien signifier sans doute qu'elle n'entendait pas se réduire à cela elle massacrait volontairement sa tenue physique : un peu plus propre que saint Benoît Labre, mais guère davantage, s'habillant comme une vieille, se donnant les allures d'un petit voyou, avec la démarche traînante, les mains dans les poches, le mégot collé à des lèvres qui devaient toujours naturellement ignorer l'usage du fard. Tout en elle était défi, mais défi adressé à elle-même d'abord plutôt qu'au monde extérieur qu'il n'atteignait que par ricochet.

Telle était celle qui ne voulait être que notre camarade par delà la différence des sexes. Mais en dépit d'une humeur à l'époque fort peu théologique, nous sentions bien déjà obscurément qu'elle appartenait à cette région où l'Apôtre a dit qu'il ne devait plus y avoir non seulement « ni Juif ni Grec », mais aussi « ni homme ni femme ». En ce temps-là, le principe de l'internationalisme révolutionnaire était le vêtement de l'ancienne idée de la Catholicité. Toujours est-il que ce minuscule androgyne dont la présence même était un symbole et un exemple, savait allier à la sensibilité féminine la plus frémissante,

(1) *La Pesanteur et la Grâce,* par Simone Weil. Introduction de Gustave Thibon. (Plon, 1947.)

la lucidité intellectuelle la plus haute, celle que bien des hommes auraient pu lui envier. C'est à Rosa Luxembourg que nous ne connaissions que par ouï-dire mais dont nous admirions les écrits et la destinée, qu'elle nous donnait à penser. Une indomptable énergie intérieure l'habitait qui la mettait au-dessus du commun des créateurs des deux sexes. C'est en vain que l'on aurait cherché à exercer sur elle une influence quelconque qui pût la faire dévier un instant de la ligne de vie et de pensée qu'elle s'était tracée. Cela est demeuré vrai à n'importe quelle époque de sa vie. C'est en cela surtout qu'elle n'était pas femme et c'est ce qui faisait qu'on pouvait l'entendre sans sourire exiger par-dessus tout, devant l'existence, que l'on fasse preuve de qualités « viriles ». Dans un entourage masculin, cependant, elle était susceptible de remporter des succès d'une autre nature que ceux qu'ambitionnaient ordinairement ses prétendues semblables, capables de faire pâlir de jalousie les femmes les plus belles et les mieux apprêtées dont la présence s'éteignait immédiatement dès que la sienne avait commencé à se manifester.

Était-elle laide comme elle voulait le croire? Je n'ai jamais pensé qu'elle le fût davantage qu'une autre et sans doute auraitelle cessé de le paraître si elle avait consenti à ne pas cultiver cette sorte de coquetterie à rebours dont elle nous livre la raison profonde dans une de ses plus étonnantes pensées :

« Élévation et abaissement. Une femme qui se regarde dans un miroir et se pare, ne sent pas la honte de réduire soi, cet être infini qui regarde toutes choses, à un petit espace. De même, toutes les fois qu'on élève le moi (le moi psychologique, le moi social), si haut qu'on l'élève, on se dégrade infiniment en le réduisant à n'être que cela. Quand le moi est abaissé (à moins que l'énergie ne tende à l'élever en désir) on sait que l'on n'est pas cela. Une très belle femme qui se regarde dans un miroir peut très bien croire qu'elle n'est que cela. Une femme laide sait qu'elle n'est pas cela. » (*La P. et la G.*, p. 43.)

Notons qu'elle n'a même pas cherché à conquérir de son vivant et après sa mort le prestige intellectuel auquel elle pouvait légitimement prétendre. Elle confiait une pensée préoccupée surtout des problèmes politiques et sociaux et, secondairement, semblait-il, d'esthétique et de philosophie pure, à de petites revues connues dans des cercles restreints de militants ou de chercheurs (1), usant de pseudonymes comme l'anagramme Émile Novis lorsqu'elle risquait d'atteindre un

(1) *Libres propos, L'École émancipée, La Révolution prolétarienne, La Critique sociale.*

public plus large (2). Nous savons maintenant que les cahiers auxquels elle avait confié sa dernière et sa plus intime pensée ont été remis à Gustave Thibon, avec mission pour le philosophe chez qui elle avait voulu s'employer comme fille de ferme, d'en faire ce qu'il voudrait, y compris de les utiliser en vue de ses propres écrits (!). Plutôt que de se manifester au dehors dans une œuvre, elle avait le souci de se faire intérieurement elle-même et surtout de réaliser dans sa vie tout ce qu'elle pensait. A l'heure où ceux qui parlent le plus d'« engagement » paraissent avoir comme préoccupation dominante de tirer aux mieux leur épingle du jeu par des accommodements avec le siècle, il y a là un exemple utile à méditer, malgré son côté terrifiant puisqu'elle a fini par se brûler à sa propre expérience. Elle avait la plus profonde horreur de toute espèce de discordance entre la vie et la pensée et c'est sa pensée qui se peint dans ses actes qui peuvent paraître extérieurement les plus extravagants. Je puis témoigner que si cette ancienne élève de l'École normale supérieure, agrégée de philosophie, a voulu expérimenter sur elle-même, en dehors de tout souc, d'apostolat, ce que pouvait être la vie d'une ouvrière d'usinei puis d'une fille de ferme, c'est parce qu'elle était persuadée que la parole la plus humainement profonde de Marx est celle qui dénonce « la dégradante division entre le travail manuel et le travail intellectuel », comme source de toute oppression sociale.

Si elle a voulu combattre en Espagne dans les rangs de la C. N. T. F. A. I. avec la colonne Durutti, savoir manier le fusil (contrairement à ce que suppose G. Thibon), aussi bien que les outils, la parole ou la plume, c'est parce qu'elle aurait estimé honteux, lorsque l'heure du danger était venue, de lutter contre une tyrannie seulement en pensée. La seule faiblesse dont elle ait eu à se repentir (je me place à son propre point de vue) est celle qui lui fit consentir après l'occupation à accompagner ses parents dans l'exil en Amérique et en Angleterre. A Londres, militante de la France libre, en dépit du pacifisme bêlant ou de la trahison dans lesquels ont sombré plusieurs de ses amis, comme elle anciens disciples d'Alain, nous savons qu'elle aurait voulu être parachutée en France ou en Russie pour y remplir une mission périlleuse. Son physique trop ostensiblement juif le lui fit interdire par les autorités compétentes. C'est alors qu'elle s'est laissée mourir de désespoir, refusant, malgré son état de faiblesse et de maladie, d'être

(2) *Les Nouveaux Cahiers, Les Cahiers du Sud, Politics.*

nourrie avec d'autres rations que celles qui étaient officiellement consenties en France aux occupés. C'est dans le même esprit qu'elle avait quitté la ferme de Thibon, estimant qu'elle n'était pas suffisamment traitée selon la condition servile qu'elle avait voulu assumer, tandis qu'elle expédiait la plus grande partie de ses tickets de ravitaillement aux détenus politiques.

Si elle n'a pas réalisé tout ce qu'elle a souhaité, je ne vois rien qu'elle ait fait ou subi qu'elle n'ait par avance voulu ou accepté, rien dans sa vie qui ait été abandonné au hasard. Bien des années avant sa révocation en vertu des lois racistes de Vichy, elle répondait déjà superbement à un inspecteur qui la menaçait de sanctions pour son activité syndicaliste : « J'ai toujours considéré la révocation comme le couronnement normal de ma carrière. » Dans sa mort elle-même je ne vois rien d'accidentel : vaincue par la maladie parce qu'elle avait consenti à se laisser vaincre, conduisant au terme ultime cette effrayante entreprise de « décréation » (pour reprendre une des expressions de son journal métaphysique) dont elle avait juré d'être la victime volontaire.

Le secret le plus profond de sa manière d'être et de penser, il faut sans doute le chercher non pas dans son aspect ou dans ses actes, mais dans la méditation intérieure d'une souffrance physique qui l'habitait constamment, souffrance devenue progressivement intolérable, mais contre laquelle elle refusait pourtant de lutter. A cette souffrance physique elle reconnaissait une « plus grande dignité » qu'à celles que l'on a continué d'appeler « morales » parce qu'elle paraissait moins donner le branle aux prestiges « de l'imagination combleuse de vide ». Comme le mal se présentait sous la forme d'épouvantables douleurs de tête, elle le situait « au point de jonction de l'âme et du corps » (1), voulant témoigner dans ce langage cartésien et pascalien qu'il lui procurait l'expérience intime de l'union et de la séparation des deux composantes de la nature humaine. Si l'on veut remonter aux sources nullement théoriques du dualisme philosophique (2) qu'elle a toujours professé malgré

(1) *Lettre à Joe Bousquet* publiée dans *Les Cahiers du Sud* (nº 284, 1947). On trouvera dans le même numéro l'hommage en souvenir du poète de Carcassonne et de P. H., deux poèmes et *L'Illiade, poème de la force,* par S. Weil.

(2) On trouvera une pensée parente de celle de S. Weil, dans les écrits de son amie Simone Pétrement sur *Le Dualisme dans l'histoire de la philosophie et des religions* (Gallimard, 1946), et *Le Dualisme chez Platon, les gnostiques et les manichéens* (Thèse de doctorat, P. U. F., 1947).

son appétit d'unité entre la vie et la pensée, comprendre la signification de son adhésion finale au Christianisme, c'est là qu'il faut en venir :

« Dieu est crucifié du fait que des êtres finis, soumis à la nécessité, à l'espace et au temps, pensent.

Savoir que comme être pensant et fini, je suis Dieu crucifié

Ressemblez à Dieu, mais à Dieu crucifié.

A Dieu tout-puissant pour autant qu'il est lié à la nécessité. (*La P. et la G.*, pp. 117-118.)

Les flammes du bûcher où elle était en train de se consumer lui arrachaient ce cri d'orgueil et d'humilité à la fois, un des plus terribles que l'on puisse entendre, pour autant que l'on réalise bien qu'il ne s'agissait pas d'une phrase : « Souffrance, supériorité de l'homme sur Dieu. Il a fallu l'Incarnation pour qu'elle ne fût pas scandaleuse ». (*La P. et la G.*, p. 105.)

Considérant un pareil « cas », une telle manière de concevoir et de réaliser avec son illustre prédécesseur « le bon usage des maladies », les mauvais traitements qu'elle n'a jamais cessé de s'infliger et jusqu'à sa fin, on pourrait être tenté de croire qu'elle était la proie de ces redoutables instincts de mort que dénoncent les psychanalystes, parler de « masochisme ». Il est incontestable qu'elle avait le goût de la souffrance pour elle-même, sans chercher à lui attribuer une finalité expiatrice ou rédemptrice. Elle a écrit : « Je ne dois pas aimer ma souffrance parce qu'elle est utile mais parce qu'elle est » et osé proclamer : « La vérité est du côté de la mort », sans crainte de faire hurler les apologistes de « la vie » puisqu'elle se parlait à elle-même. Je me souviens qu'au cours d'une de nos dernières conversations elle m'avouait son impuisance à concevoir une communion humaine qui fût possible autrement que par la sympathie dans la souffrance. Je notais aussi qu'elle accueillait volontiers tous ceux que pour une raison ou l'autre elle estimait souffrir, tandis qu'elle s'en détournait dès qu'ils lui semblaient avoir retrouvé leur aplomb intérieur. Elle se nourrissait non seulement de sa souffrance personnelle mais de toutes celles qu'elle pouvait réaliser dans le monde, loin ou près d'elle. Elle a été hantée dès 1933 par tout ce que pouvaient endurer les antifascistes allemands dans les premiers camps de concentration et je me doute de ce qu'elle a dû subir intérieurement par la suite. Compte tenu du fait qu'elle aurait été une proie lucide, donc bien exceptionnelle et ne relevant pas des analyses cliniques ordinaires et pour d'autres raisons encore, je repousse une telle interprétation. Rien n'est plus proche au fond du

masochisme que le sadisme, au point qu'ils deviennent dans certains cas pratiquement indiscernables comme Paulhan l'a montré subtilement à propos du célèbre « Marquis ». S. Weil témoigne qu'elle a connu la tentation du sadisme, mais qu'elle l'a repoussée très consciemment en refusant de laisser convertir sa « souffrance en violence », de la projeter dans l'univers : « Maux de tête. A tel moment : moindre douleur en la projetant dans l'univers, mais univers altéré; douleur plus vive, une fois ramenée en son lieu, mais quelque chose en moi ne souffre pas et reste en contact avec un univers non altéré. Agir de même avec les passions. Les faire descendre, les ramener à un point. Traiter ainsi, notamment, toutes les douleurs, les empêcher d'approcher les choses » (p. 9). Elle avait choisi d'être constamment du côté des victimes plutôt que des bourreaux. En ce sens la destinée qu'elle souhaitait pour elle-même était bien celle de l'infortunée « Justine », image classique après tout du juste persécuté. Mais elle a surmonté également le masochisme, en se proposant l'objectif héroïque de vivre avec une souffrance volontairement intériorisée, sans laisser entamer l'intégrité de sa personne intellectuelle et morale : « Ne pas chercher ni à ne pas souffrir ni à moins souffrir, mais à ne pas être altérée par la souffrance. » Le masochisme, dans la mesure où il relève des appréciations cliniques, est un certain goût de la dégradation, le besoin d'être ravalé au niveau d'une chose pour être délivré du fardeau importun de soi-même. Or, elle savait ce que c'était et rien ne lui était plus étranger. Je doute qu'un être ait jamais poussé aussi loin le respect de la partie supérieure de soi-même, dans le sacrifice consenti des autres. Si j'avais encore quelque chose à reprocher rétrospectivement à Simone Weil, c'est d'avoir péché par un excès d'orgueil et non pas d'humilité. C'est cet orgueil qui l'a empêchée de vivre humainement et sans doute le spectacle est-il terrible qui nous fait assister à l'évasion d'un ange qui se délivre en égorgeant impitoyablement la pauvre bête. Si elle accueillait volontairement la souffrance, c'était pour la défier de l'entamer dans un combat qu'elle a conduit victorieusement jusqu'à son terme. En ce sens encore et en ce sens seulement, son expériencet intérieure pouvait être comparée à celle de la « Justine » devan laquelle le Marquis de Sade s'estimait désarmé, même lorsqu'il avait choisi de la contempler par l'autre bout de la lorgnette.

Ce qu'elle est venue nous enseigner, même si l'on repousse ce qu'il peut y avoir de fondamentalement inhumain dans son exemple, c'est le moyen de convertir la brûlure en lumière :

elle avait fait de la souffrance un moyen de connaissance, en donnant à cette connaissance le sens d'une expérimentation dans la chair vive : « Souffrance, enseignement et transformation. Il faut non pas que les initiés approuvent quelque chose, mais qu'il s'opère en eux une transformation qui les rende aptes à recevoir l'enseignement (p. 110). Que l'on n'aille surtout pas s'y tromper en supposant qu'elle adhérait à une conception pessimiste de l'univers, schopenhauerienne ou autre, qui verrait dans la souffrance le fond des choses et dans la connaissance le moyen de s'en délivrer. Ceux qui ont connu Simone Weil savent que sa capacité de jouir esthétiquement du monde était au moins égale à sa capacité de souffrir. D'autre part, elle nous précise : « Dire que le monde ne vaut rien, que cette vie ne vaut rien et donner pour preuve le mal est absurde, car si cela ne vaut rien, de quoi le mal nous prive-t-il? Ainsi la souffrance dans le malheur et la compassion pour autrui sont d'autant plus pures et plus intenses qu'on conçoit mieux la plénitude de la joie. De quoi est-ce que la souffrance prive celui qui est sans joie » (p. 112). Tandis que Schopenhauer qui ne reconnaissait pas d'autres joies que négatives cherchait dans la connaissance le moyen de s'affranchir de la souffrance, elle faisait juste l'inverse. La démarche de son esprit repoussait également l'optimisme et le pessimisme métaphysique et son impératif suprême était celui de la lucidité. S'il faut la déclarer martyre d'elle-même, c'est en reconnaissant bien l'objectif que se proposait le bourreau : elle avait choisi délibéremment le côté de la souffrance parce qu'elle pensait y trouver la connaissance. Loin d'être un objet de délectation morose comme on aurait pu le supposer extérieurement, la souffrance, qu'elle estimait supérieure à la joie, était pour elle la manière d'arriver à un état où le sujet demeure constamment éveillé, en maintenant le monde à distance au lieu de s'unir banalement à lui dans un sommeil qui lui avait toujours fait horreur : « Deux conceptions de l'enfer : l'ordinaire (souffrance sans consolation), la mienne (se croire par erreur en paradis). »

On comprendra l'originalité de la pensée théologique de Simone Weil si l'on considère que son motif de croyance était ce qui constitue d'ordinaire la raison majeure de douter : la puissance du mal dans le monde, l'absence de signes visibles de la Providence et notamment les souffrances des innocents. (Cf. encore Camus dans *La Peste*.) Le Dieu de Simone Weil, situé au delà des parties d'un monde livré tout entier à la nécessité s'y manifeste cependant par son absence même et

c'est dans le cri de Golgotha : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » qu'elle allait chercher la révélation. La démarche paradoxale de son esprit qui n'était nullement un jeu lui faisait retourner exactement l'argument classique de l'athéisme dont par là même elle reconnaissait les droits et la légitimité sur un certain plan : « La religion en tant que source de consolation est un obstacle à la véritable foi : en ce sens l'athéisme est une purification. Je dois être athée avec la partie de moi-même qui n'est pas faite pour Dieu. Parmi les hommes chez qui la partie surnaturelle d'eux-mêmes n'est pas éveillée, les athées ont raison et les croyants ont tort » (p. 151). Il va de soi qu'un tel Dieu dont à proprement parler, selon la formule de Jules Lagneau, il faudrait dire qu' « il n'existe pas », s'il est vrai qu'exister, c'est être pris dans le tissu de l'expérience (1) » ne peut avoir rien de commun avec l'ordinaire Providence rémunératrice des bons et des méchants que les théologiens mesquins cherchent à justifier par des arguties douteuses. La Théodicée de Simone Weil, comme elle le souligne elle-même, prend le contre-pied exact de celle de Leibniz et c'est sur une sorte de preuve de l' « existence » de Dieu par la présence du mal dans la nature qu'elle orientait sa pensée théorique de telle manière que pour s'élever à l'idée d'une suprême perfection, il lui fallait considérer ce monde, non pas sous l'angle où il apparaît comme « le meilleur possible » mais plutôt comme le pire. On sait que les théologiens philosophes, avec Leibniz, ont coutume de distinguer trois espèces du mal : métaphysique, physique et moral. Le mal métaphysique c'est la distance nécessaire entre la créature et le créateur, l'inévitable imperfection inhérente à toute chose créée lorsqu'on la compare à l'Infinie Perfection du Créateur. On le laisse ordinairement dans l'ombre à l'arrière-plan, d'autant plus qu'on admet qu'il saurait demeurer ignorant de lui-même, la pierre ne connaissant pas ses limites. C'est sur le mal physique, c'est-à-dire la souffrance et le mal moral entendu comme le péché que se porte l'attention parce qu'ils sont davantage ostensibles. Pour Leibniz dans la « Théodicée » le mal physique est simplement la rançon expiatoire du mal moral, lui-même imputable à notre condition d'être libres. Mais comme l'avait déjà noté Kierkegaard méditant sur le livre de Job, cette théologie sommaire,

(1) C'est dans les écrits de Jules Lagneau commentés par Alain qu'il faut chercher la source d'inspiration, selon la lettre, des passages de *La Pesanteur et la Grâce* dans lesquels Simone Weil déclare de Dieu qu'il « n'existe pas ».

référée aux enseignements de l'expérience se manifeste comme une contre-vérité criante : le monde où nous vivons n'est pas celui des « petites filles dont on coupe encore le pain en tartines », où les bons sont récompensés tandis que les méchants sont punis, mais plutôt celui dans lequel triomphe apparemment « Juliette » tandis que « Justine » est accablée. Il faudrait donc chercher théologiquement une autre explication de la souffrance que celle qui consiste à y voir la rémunération du vice par un Dieu vengeur. Si je comprends bien la pensée de Simone Weil, le mal physique, la souffrance au lieu d'être l'expiation du péché ne serait rien d'autre que le mal métaphysique devenu *sensible*.

Si le mal métaphysique, les limitations de toute sorte que la nécessité impose à notre condition n'étaient pas rendus sensibles par la souffrance, l'occasion nous serait dérobée d'en appeler à l'idée de cette souveraine perfection qui, en même temps qu'elle nous fait connaître nos limites, surnaturellement nous délivre. La distance est la condition de l'amour, distance infranchissable par nos seules forces pour que l'intervention de l'Aimé, la Grâce triomphant de la Pesanteur puisse se manifester : « La limite est le témoignage que Dieu nous aime. » Quant au mal moral, au péché, reprenant une très ancienne idée platonicienne et hindoue, elle n'y voyait pas autre chose que l'ignorance : « Le péché n'est pas autre chose que la méconnaissance de la misère humaine. C'est la misère inconsciente et par là même coupable. L'histoire du Christ est la preuve expérimentale que la misère humaine est irréductible, que chez l'homme absolument sans péché, elle est aussi grande que chez le pécheur. Elle est seulement éclairée... » (p. 161). Ainsi s'accomplit cette conversion de la brûlure en lumière à laquelle nous faisions allusion plus haut : « Nous ne pouvons savoir qu'une chose de Dieu, qu'il est ce que nous ne savons pas. Notre misère seule en est l'image. Plus nous la contemplons, plus nous la contemplons » (*ibid.*). Je ne vois pas qu'elle aurait eu la moindre objection contre la formule célèbre de Proudhon « Dieu, c'est le mal ». Ainsi les arguments de la théologie populaire ordinaire et ceux de l'athéisme se trouvent très exactement échangés et les positions retournées comme des doigts de gants.

La pensée théologique de Simone Weil ne manquera pas d'étonner ses anciens camarades des luttes politiques et sociales qui l'avaient connue soumise apparemment à d'autres préoccupations. Un des moindres paradoxes n'est pas que cette dernière pensée leur soit présentée par un philosophe catholique réactionnaire tel que Gustave Thibon, nietzscheen par

surcroît. Le « sage de Vichy », selon la formule d'André Rousseaux, fait sourire cependant lorsqu'il affirme être d'accord avec les conceptions politiques de Simone Weil que le malheur des temps et l'admirable extravagance de ses caprices avait fait placer chez lui par un dominicain pour travailler comme fille de ferme. Je rassurerai ses vieux amis de *La Révolution prolétarienne*, de *Masses* et du *Libertaire* si j'affirme hautement qu'il n'y a pas eu deux Simone Weil, la théologienne et la militante, mais qu'il s'agissait bien d'une seule et même personne, comme elle l'a prouvé jusqu'au bout. Le témoignage d'André Philip qui l'a connue à Londres, au temps de la « France libre » et auquel je dois d'avoir été informé en 1943, après la libération de Tunis, des circonstances de son agonie m'a été précieux sur ce point.

Il serait assez vain de parler à son propos d'une conversion du mysticisme politique et social en mysticisme religieux. Rien n'est plus équivoque que ce terme de « mysticisme » si l'on entend par là la soumission à des forces obscures et irrationnelles et s'il s'agit d'expériences comparables à celles de sainte Thérèse ou de saint Jean de la Croix, elle n'a jamais prétendu en avoir été favorisée.

Elle n'a jamais été philosophiquement marxiste, c'est-à-dire matérialiste, mais cartésienne et platonicienne. Son christianisme est resté sur le seuil du catholicisme pour des raisons qui extérieurement pourraient paraître semblables à celles de Bergson mais intérieurement plus profondes. Malgré ses origines juives, elle repoussait le Dieu de l'Ancien Testament et ne consentait à accueillir que l'Évangile. A l'égard du Dieu temporel de la Bible, elle n'est guère plus tendre que Marcion. En dernière analyse, il ne serait pas paradoxal de dire que les mêmes raisons qui la tenaient en réserve à l'égard du marxisme philosophique l'ont retenu sur le seuil du catholicisme : refus d'admettre une direction providentielle des affaires du monde, qu'elle soit immanente ou transcendante.

Si l'on pouvait confondre l'esprit d'orthodoxie avec le conformisme extérieur, il faudrait la dire hérétique entre les hérétiques. Mais elle eut toujours le souci de maintenir, dans une expérience intérieure déchirante, la droiture de sa pensée. En ce sens, elle nous désigne peut-être, par delà l'enfer où elle s'est volontairement ensevelie, sa vie durant, l'étoile polaire de notre salut. L'autre, d'ailleurs, l'avait déjà dit : « Travaillons donc à bien penser... »

AIMÉ PATRI.

SPECTACLES

MOLIÈRE ET L'ANGE
A propos de trois pièces sacrées

Chaque époque découvre en ses génies passés l'aspect où elle aspire à se reconnaître. Je n'aime pas croire au hasard.

Aussi bien n'est-ce pas à celui-ci qu'il faut attribuer le fait que les deux plus extrémistes de nos hommes de théâtre, Jouvet et Jean-Louis Barrault, aient simultanément monté Don Juan *et* Amphytrion. *Car ces deux pièces constituent avec la* Princesse d'Elide *le théâtre sacré de Molière* (1).

Et peut-être appartenait-il à notre cruelle époque de vérité de redécouvrir et d'incarner des œuvres que des temps plus innocents avaient relégués à l'amère jouissance des lettrés.

*

Nous avions durant longtemps cru devoir aimer en Molière (nous en avait-on assez parlé?), cette lumière, cette solidité, cet étonnant équilibre qui démasque alors que soi-même on demeure de roc. En bref, comique ou drame, nous étions demeurés prisonniers du mythe de sa santé triomphante : une santé qui sait donner la forme juste, le geste élégant au penser clair. Nous avions cru naïvement qu'il était dévolu à certains géants de robustesse, à un Rabelais, à un Descartes ou à un Molière de mesurer, de démontrer ou de ricaner alors qu'eux-mêmes n'étaient mesurés par rien; que le monde n'était qu'un vaste champ d'observation destiné à s'offrir passivement à leur regard aigu.

L'avouerai-je? J'avais alors pris Molière pour un colossal peintre de caractère doublé d'un moraliste.

*J'omettais ainsi — tant mon préjugé avait été savamment entretenu par plusieurs siècles d'élégants babillages (je pense surtout à ceux des critiques du XIX*e*) que l'idée de caractère est*

(1) Il y a dix-huit mois, J.-L. Barrault montait la *Princesse d'Elide* au Français.

dépourvue de signification réelle, que tout « personnage » digne de ce nom révèle un destin, une problématique, une ambiguïté fondamentale, et que toute morale, sous peine de pharisaïsme, ne peut éluder de poser à l'homme des questions décisives. En bref, la dimension essentiellement métaphysique du théâtre moliéresque m'échappait totalement. Je pris alors conscience vivante de son théâtre sacré — et celui-ci m'ouvrit tout droit à la compréhension du grand, du gigantesque Molière.

*

Il y a un théâtre sacré de Molière. Le sacré ne résulte pas nécessairement au théâtre de la représentation d'un mystère révélé ou de la représentation de gestes rituels. Relève aussi — et surtout — du sacré le fait qu'un personnage homme ou héros assigne pour centre principal à son activité l'établissement d'une relation (défi, adoration ou doute lancinant) à l'égard d'une force transcendant sa personnalité. Le héros aspire à forcer un mystère, dût-il devenir victime de sa lucidité. Il n'y a pas, en ce sens, de sacré sans pari sur la nature véritable des forces affrontées.

Toute tragédie place l'individu en contact avec une transcendance. Il y a pourtant peu de tragédies sacrées. C'est qu'il en est peu dans lesquels les protagonistes soient totalement conscients de la nature véritable de l'enjeu. En se sens, Prométhée *et* Phèdre *sont des exemples typiques de tragédies sacrées. De même peut-, être pour le* Caligula *d'Albert Camus. Je ne sache pas, par exemple, que Shakespeare en ait jamais écrit. Mais* Don Juan *dont le seul, l'unique problème est de vérifier s'il est encore possible de pécher (c'est-à-dire en fait de vérifier l'existence de Dieu) ; mais le Jupiter* d'Amphytrion *qui vainement voudrait infléchir les lois qui régissent l'amour des mortels ; mais la* Princesse d'Elide *qui s'oppose, consciemment, non à son soupirant, mais à l'Amour même, sont des héros sacrés. « Il y aurait donc des comédies sacrées ?» J'en accepte l'apparent paradoxe. Je ne puis malheureusement développer.*

Ces quelques notes sur le sacré vont nous permettre de mieux comprendre une fascination qui perpétuellement hante les personnages de Molière. Contre elle, il mènera un combat sans cesse renouvelé. Non qu'il en méconnût sa force ou en fût exempt : de fait elle est aussi éternelle que la nature humaine ; mais il en connaissait aussi les mortels dangers. Il en mesurait donc — au delà de tout savoir — l'inévitable duplicité : je veux parler de la tentation de l'angélisme.

Cette tentation, il l'aborde souvent de biais ou en caricature et cela constitue l'essentiel de son grand théâtre de « caractères ». Il l'aborde aussi de face, d'une manière quasi algébrique et cela constitue son théâtre sacré.

*

Il n'est pas malaisé d'avoir une idée succincte de l'angélisme, bien qu'il soit impossible d'en cerner l'idée dans toutes ses implications. De fait, en chacun de nous sommeille un « ange ».

L'angélisme est un mal métaphysique.

Il est donc le plus répandu de tous les maux. Pris en son sens purement intellectuel, l'angélisme vise à dissocier en notions séparées des groupes de forces que notre entendement ne nous autorise qu'à distinguer, et que la nature nous présente comme étant indissolublement unis : Descartes, par exemple, en une intuition angélique crut qu'il était possible de dissocier la pensée de l'objet pensé (en terme philosophique le « cogito » *du* cogitatum). *Philosophe, il fut peut-être un penseur fécond. Politique, il fût certainement devenu un tyran implacable. (Et ce n'est ni coïncidence ni pure amitié pour Gassendi si Molière soutint ce dernier, penseur très inférieur, contre Descartes ; nos actes nous ressemblent éternellement.)*

Descartes avait cru pouvoir dissocier ce qui de fait n'était que distinct. Il en conclut à la séparation de l'âme éternelle d'avec le corps périssable. L'angélique pense toujours par couple et s'efforce désespérément d'opposer l'un à l'autre les deux termes du couple. De fait, et c'est là son drame véritable et peut-être sa véritable destinée, il sera conduit à désirer la destruction de « l'Autre ». C'est qu'il n'a pas perdu les souvenirs du Paradis de son enfance et conserve l'espoir qu'il est possible à l'homme de balayer l'obstacle qui éternellement s'interpose entre l'homme et lui-même. Il voudra dira-t-il détruire l'Autre pour le sauver ; mais qui pourra assurer si ce prétendu salut n'est pas un argument pour justifier sa volonté de détruire ? S'il est homme d'action, il voudra soumettre le monde à sa volonté. Politique, il deviendra un sectaire, affectif, il sera névrosé. Par amour pour son Dieu il lui faudra anéantir l'Autre, son antagoniste, qu'il baptise celui-ci matière ou esprit, amour ou ennemi, bien ou mal.

Il y a heureusement peu d'angéliques à l'état pur. Mais Robespierre et Saint-Just étaient des angéliques qui détestaient en Danton sa triste « humanité ». Angélique le théoricien marxiste qui croit aboutir par la destruction d'une classe, à la société sans classe qui réaliserait le bonheur humain. Angélique souvent le

spectateur passionné qui hante les terrains de sport. Angélique aussi le bourreau nazi. L'angélisme est le grand piège tendu par le démon au saint. Aucun signe extérieur, aucun corps constitué ne peut assurer à celui-ci qu'il n'y ait succombé. Il y a dans l'angélisme connexion indissoluble et indémêlable entre l'amour et la haine.

C'est que l'angélique se révolte du plus profond de lui-même contre sa condition d'être incarné, c'est-à-dire mortel, qui caractérise l'homme.

Son destin nous révèle en une intuition éclatante la source unique du mal et du bien! Nulle psychanalyse existentielle ne rend compte de cette vérité avec autant de hardiesse que ne le fait Molière. L'angélique Alceste aime Célimène au point de lui vouloir faire quitter le monde. Veut-il la sauver? Veut-il la détruire? L'angélique Orgon sacrifie ses biens terrestres mais aussi ses plus chères affections au salut représenté sous les traits de l'imposteur. Par son ambiguïté l'angélisme se rapproche du sacré. Il tue pour racheter et rachète pour tuer. Il ne fait peut-être que mesurer la fulguration du sacré vécue par le trop faible cœur des hommes.

*

La préciosité était alors avec le Jansénisme, son frère mystique, la forme qu'offrait l'époque, ses mœurs, son humeur à cette tentation. Elle fut d'ailleurs appelée « jansénisme du cœur ». Forme de la sensibilité nocturne du XVII^e^*, héritière de la chevalerie et des traditions des cours d'amour, elle visait initialement, par une radicale transmutation des valeurs, à préserver pour ses adeptes ce royaume des valeurs éternelles, battu en brèche par les assauts du siècle et de l'esprit.*

Tout comme les solitaires de Port-Royal, les grands précieux étaient profondément convaincus de la déchéance fondamentale imprimée à la nature humaine par son « péché » d'incarnation. Mais les premiers pensaient surtout à la Grâce, alors que les deuxièmes s'efforçaient avant tout de sauver une certaine forme de bonheur personnel. De fait, la préciosité était devenue une sorte de coterie « toute mondaine ». Par son culte du renoncement la préciosité offrait le côté noble de toute ascèse Mais elle ne put échapper à la loi inexorable de dégradation qui s'attache à toute entreprise humaine. Le culte du renoncement systématique ne peut que devenir apologie de l'impuissance et de l'infécondité. La remise en vigueur à peine transposée des mythes médiévaux de la « dame de la pensée » ou des « princesses lointaines » ne

servit en fait qu'à déifier des perruches ambitieuses et vides dont le narcissisme le disputait à l'arrivisme. Molière avait trop le respect des choses vraiment graves pour ne pas posséder le sens du mépris. Il pouvait estimer tous les vices à l'exclusion de ceux qui contrefont la vertu. Les Précieuses Ridicules *et les* Femmes savantes (*négligeons-en les différences*) *raillent la préciosité telle qu'elle était devenue, telle qu'elle ne pouvait pas ne pas devenir. A l'opposé, la* Princesse d'Elide *et* Amphytrion *incarnent le problème tel qu'il se présente idéalement au cœur de l'homme. Nous ne parlerons pas pour l'instant de* Don Juan, *aspect tout différent de l'angélisme.*

*

Si on la considère en son aspect glorieux, la tentation de la Princesse d'Elide *est une belle tentation. Cette orgueilleuse princesse veut s'éprouver en renonçant à l'amour. Elle sait que tout amour implique finalement échec, que le temps dégrade toute chose et croit que la meilleure façon de conserver son amour est encore de s'opposer à sa consommation (un siècle et demi plus tard Kierkegard vivra dans «la Répétition » ce problème en termes analogue) ; elle remplace l'amour par la chasse. Elle se plaît donc à désoler le soupirant qu'elle « aime ». Mais celui-ci est un philosophe très averti des secrets du cœur humain. Il use donc du classique stratagème. En feignant d'aimer une rivale il parvient à conquérir sa belle corps et âme.*

Que représente au juste la princesse? Un ange épris d'idéal? une créature trop indépendante pour subir un joug fût-ce celui de son plaisir? une créature d'élite dont les hommes sont indignes? une cruelle qui aime à torturer? une orgueilleuse éprise d'elle-même? un cœur desséché inapte à l'amour? une jeune putain de salon désireuse d'augmenter sa valeur machande? Elle est certainement le tout à la fois et Molière ne cache en rien la complexité du problème. La princesse a les aspirations les plus nobles et les moins communes. Et il est pourtant dans la logique interne, fondamentale de cette fière Artémis; comptentrice de l'amour, de céder dès le moment où elle se croit préférée. Il n'y a pas loin d'elle à cette Armande des Femmes savantes, *celle qui, après avoir dédaigné Clitandre, se prête à toutes les bassesses, parce que celui-ci s'avise d'aimer sa sœur.*

« L'orgueil adopte tous les masques, surtout celui de l'idéal » aurait dit à la même époque La Rochefoucauld.

« Les mythes reflètent et expriment la volonté de domination

des classes dominantes », dirait un marxiste. « Toute chose, fût-ce le refus d'aimer, est un déguisement de la libido », dirait un freudien. « Nos fatalités ne sont jamais que l'expression de notre liberté », écrirait de nos jours un Sartre. Réduction par le bas? De fait, une explication, fût-elle pessimiste, n'est jamais exhaustive. Molière le savait mieux que quiconque. Mais il se contentait d'écrire la Princesse d'Elide! (2).

*

Inverse, paraît tout d'abord, la tentation de Jupiter dans Amphytrion *La princesse croyait que refuser son corps lui permettrait de se défier. Jupiter aspire à faire goûter à une mortelle l'amour des corps refusé aux dieux. Il veut devenir chair (tentation antiangélique) pour magnifier la chair en la personne de la femme aimée, comme en lui-même. Mais son but n'est pas tant de goûter l'amour des hommes que de conférer à celui-ci une signification divine, totale. Il vise au sacre de la chair. Cette interprétation seule nous explique l'importance harcelante attachée par l'amant divin à n'être jamais confondu avec le mari. « Dis-moi que tu aimes en moi l'amant, et non l'époux », ne cesse-t-il de répéter à Alcmène, alors qu'il a revêtu les traits d'Amphytrion pour goûter l'amour réservé à celui-ci. S'il tient obstinément à faire admettre par celle-ci la possibilité de l'adultère, ce n'est ni caprice de dieu, ni banale jalousie. Alcmène proclamant sa volonté de demeurer fidèle à Amphytrion* en tant qu' époux, *l'amour sera pour toujours suspect d'appartenir à la loi de la tribu. Quel mortel saura jamais en effet s'il n'aime en l'objet aimé autre chose que le mariage, le rang social, la richesse ou le souvenir fugitif d'une enfance évanouie; le sentiment d'amour est trop complexe pour être « absolu ». Roi des dieux, mais esclave du destin, Jupiter veut sauver l'amour de l'histoire et de la loi éternelle des rapports. En perprétant sciemment l'adultère, acte social éminemment sacrilége pour la femme d'un chef, Alcmène romprait avec le pacte social : l'amour serait à tout jamais libre et absolu! Par son refus, elle accepte à tout jamais son rôle de créature humaine vouée aux sentiments ambigus. Jupiter voulait être aimé « pour soi ». Cette tentation est celle de tous les adolescents. Son échec est aussi inévitable que violent l'espoir qu'elle a suscité.*

(2) Rappelons qu'il s'agissait là d'un simple ballet destiné à distraire le Roi et sa Cour!

*

Il serait trop simple de faire de Don Juan *l'interprète de Molière. Trop simple également par contre-coup, de voir dans le dénouement final une simple obédience au mythe consacré, ou capitulation devant les autorités reconnues. Molière se fût abstenu d'écrire cette pièce, s'il n'eût pas conclu, dans l'implacable logique de son personnage, à l'échec et à la mort du héros. Ce n'est pas un Rémy de Gourmont qui peut l'annexer ! Molière échappe à toutes les annexions.*

Jupiter voulait triompher des lois du destin. Le héros Don Juan, élu de la naissance et de la fortune, a pour obsédant destin de vouloir se prouver l'absence de Dieu. Cela le rapproche du Caligula *d'Albert Camus. Mais ce dernier échoue par un complot tramé par les hommes, alors que le premier se voit foudroyé par une force transcendant la volonté de l'homme.*

Don Juan ne court pas après telle femme, ni après l'amour. Molière ne laisse subsister aucun doute à cet égard. Il ne cherche pas même la séduction pour elle-même. Sa grande tentation, son unique tentation est celle du péché. Mais comment pécher si l'univers est dépourvu de sanctions et si le ciel est vide? Car il n'y a évidemment aucune sanction sociale pour un privilégié de la fortune doté au surplus d'un esprit libre. Don Juan a besoin, pour donner saveur à ses actes de promouvoir un Dieu. D'une. part, il voudra jouer le rôle de Dieu pour affirmer sa totale liberté. Mais son aspiration secrète sera évidemment de la perdre. Car tout héros aspire à sa propre destruction. Vivant comme Molière dans un univers christianisé, il s'appliquera à situer son sacrilège dans un climat chrétien. Il lui est vraiment trop facile de se gausser du « Bon Dieu » de Sganarelle. *Il tentera, en séduisant une religieuse, de disputer à Dieu sa proie. Mais quel moyen de mesurer s'il n'y a pas là conquête illusoire? Quel moyen de vérifier sa force, si l'on ne peut s'assurer soi-même de l'inexistence des sanctions. Alors la statue, image incarnée de la liberté destructrice du héros ou transcendance s'identifiant avec la fatalité des hommes vient foudroyer cet homme trop libre. Il y a chez* Don Juan *un esprit fort, un révolutionnaire, un contempteur de l'embourgeoisement des mœurs et Molière se solidarise avec lui. Mais Molière sait — comme le sait de nos jours Malraux — comme le savait avant lui Eschyle que le seul amour du révolutionnaire total est son propre anéantissement. Et il abandonne son héros à son inévitable destin. Il n'est pas « philosophe des lumières » mais poète tragique. Il sait que tout est destruction !*

*

« Mais où est dans tout cela, me demanderez-vous, le Molière des soufflets et des rires », celui des qui proquos et des « commedia del arte » perfectionnées ; le Molière des bastonnades, celui des clystères, celui des jaloux, celui des médecins ? et même le Molière danseur ? le Molière plein de joie païennes ? le Molière Ile-de-France cité comme symbole de notre génie. Après tout, Don Juan, n'est-ce pas avant tout une pièce de sang et de lumière ? Amphytrion et la Princesse des pièces toutes de grâce légère ? D'aventure, n'avez-vous pas livré quelques méditations sur Calvin, Kirkegaard ou Dostoieswki ? Certes non. Mais ce fameux génie français « d'équilibre » n'est jamais que la fusion parfaite de deux principes violent et antagonistes. C'est en brodant perpétuellement, tantôt par le rire, tantôt par la poésie, des variations sur « l'ange » et la « bête » que Molière parvient à définir son idéal de l'homme.

*

Si vous doutez encore de la nature véritable de cette fameuse « légèreté » de Molière, allez assister à la représentation de Don Juan et d'Amphytrion par Jouvet et J.-L. Barrault. Je n'assure pas que vous y rirez et j'admettrais très bien que vous le regrettiez. N'en tenez pas toutefois rigueur à nos deux merveilleux acteurs metteurs en scène. Ils ont trop bien assimilé l'esprit des œuvres qu'ils ont élues. Jouvet distribue ses soufflets avec toute la rigidité d'un acte rituel ? Barrault est un Mercure sarcastique beaucoup plus qu'espiègle ? Tout cela vous donnera-t-il l'impression d'un grand froid ? Sentirez-vous l'action très loin de votre naturelle chaleur ? Les décors de Christian Bérard vous paraîtront-ils d'un goût parfait et d'une extériorité totale ? N'oubliez alors pas que ces deux pièces incarnent le mystère de l'angélisme et qu'elles traitent trop profondément de l'homme pour être proches de lui. Elles sont à la fois en deçà et au delà. Jouvet est un Don Juan glacial et rigide ? Il accentue encore la distance naturelle qui le sépare ordinairement de ses personnages ? Cela n'est pas sans une profonde étude. Car dès le début, « l'ange » Don Juan se situe au delà de l'humain. L'univers des hommes et leurs amours, le pacte avec le dieu des chrétiens ne lui sont déjà que jeu ! Il est calme et impondérable : « léger » il croit avoir mesuré la mort.

Don Juan est aussi léger que l'est Molière.

Barrault est aussi sarcastique et aussi tendu dans son personnage qu'il est souple dans sa plastique ? C'est que son génie, tout

en sarcasmes (avez-vous remarqué qu'il ne trouve son parfait accomplissement que dans la danse... là où les mots ne sont plus là pour mentir) mesure déjà avec Mercure l'illusion de Jupiter. La pièce est mise en scène aussi rigidement que l'est un ballet? C'est que tout mystère demande à être monté avec la rigidité d'un ballet. Car le créateur d'un ballet prend constamment le parti de l'ordre contre le parti de l'homme. Il ne prend pas au sérieux le tourment des hommes... ni même les illusions des dieux.

Il était logique que les deux plus grands, et les deux moins souples de nos metteurs en scène découvrissent ces aspects les moins connus de Molière. Tant pis au fond pour notre plaisir! Tant pis aussi pour nos souvenirs... Qui s'en soucie encore?

JEAN-CLAUDE SALEL.

NOTES SUR ORSON WELLES

Il est impossible à propos d'Orson Welles de parler d'avant-garde. Ses jeux ne sont pas ceux de ce non-conformisme facile et révolutionnaire que l'on salue aujourd'hui avec respect dans ce qu'il est convenu d'appeler une chronique de cinéma. Ils s'accompagnent d'une lourdeur agressive et d'un orgueil tranquille (qui n'est pas l'insolence, qui est le contraire de l'insolence) où je vois la preuve d'une hauteur d'esprit. Or, qui a jamais entendu parler de hauteur à propos d'avant-garde. Vous avez d'un côté ce non-conformisme qui ne procède que par parodie et dont les préjugés sont dès lors l'aliment naturel. De l'autre côté ce qui est au delà : au delà de cette ligne où paraît-il, il s'agit toujours d'aller plus loin.

Ce qui n'était pas tout à fait le cas de *Citizen Kane*, miroir déformant où une conscience se trouve prise au piège, ce qui l'était fondamentalement pour la *Splendeur des Amberson*. Ce chef-d'œuvre d'une glace sans tain qui installe sur l'écran la démarche tranquille des *Liaisons dangereuses* ne pouvait que déconcerter la critique : ce qu'il a fait. Ne reconnaissant le moderne qu'à des couleurs agressives et à des étiquettes explicites la critique de cinéma est incapable aujourd'hui de se brancher sur la beauté neuve. De peur de paraître rétrograde, elle enregistre *Citizen Kane* sur sa bonne renommée. Mise en face des *Ambersons*, elle se ratrappe, craint d'avoir été dupe, s'écrie qu'on ne la reprendra plus, fait la morte et jette l'interdit.

Jeune homme vieux — plutôt qu'enfant prodige — Welles

apporte sur l'écran une dimension insolite. Non, la sincérité (Chaplin, etc.), mais ce qui est beaucoup plus rare : l'orgueil construit. Cherchant à qui le comparer je bute sur Chateaubriand peut-être, sur Diderot sûrement. De Diderot il a : le mouvement incessant, la lourdeur fulgurante, la précipitation d'esprit, l'accélération prodigieuse de la pensée qui se noue et se dénoue ici en plans, là en aphorismes et qui finit par tourner à vide à force de s'être emballée, l'obsession de l'universalité avec tout à la fois la fascination du néant, la hantise du pouvoir entremêlée à celle de l'échec (*Citizen Kane*), le côté salmigondis, salade russe, amoncellement, dévastation exhaustive, catalogue de toutes les sciences possibles, cathédrale d'imprimé ou de pellicule oscillant sur sa base, et en même temps la face glacée, sécheresse, refus, Monsieur Teste et Victor Hugo côte à côte, la facilité de jouer et la difficulté d'être, les exigences avec les compromissions, l'ostentation et le goût de l'auto-destruction, le journalisme et la poésie pure, l'arrivisme forcé et le mépris du succès, le besoin de tout contrôler, tout faire, tout tâter, une goinfrerie glopant des accumulations monstrueuses de nourriture, toujours décortiquées, jamais digérées, la gloutonnerie du savoir, le gobe-art, la plume au doigt et le porte-voix du metteur en scène de la bouche, le va-et-vient de l'activisme qui se jette à plat ventre sur le monde, pour être sûr que rien ne va lui échapper, la fureur créatrice, la frénésie de travail, le débraillé, la chemise ouverte jusqu'au milieu du ventre et la robe de chambre maculée, mais aussi le jansénisme vestimentaire, le col dur carcané, la démesure surtout, la démesure encore et toujours qui leur fait à tous les deux cette tête d'hydrocéphale, la monstruosité, quoi, cérébrale aussi bien qu'animale, crâne trop lourd sur un corps gonflé, qui rebondit à travers le monde en surupant l'invention et l'imagination critique, et la vilence, et le contraire de l'équilibre, et le besoin de se dépasser et quoi encore, et peut-être tout simplement le génie. Diderot, Welles : la même nature aventureuse pour qui la pensée et le monde ne sont qu'un jeu. On connaît le mot de Welles arrivant à Hollywood : c'est le plus formidable train électrique qu'on ait jamais donné à un enfant. Et Diderot à qui on demandait ce qu'il voulait être : « Rien. » Rien, c'est-à-dire tout. Qui n'a pas compris cette équivalence supérieure ne comprendra jamais rien à Diderot et à Welles, ni à tous ceux qui ont la même obsession.

Nous oublions Chateaubriand. Non. Chateaubriand-Welles : orgueil de vie, style d'écriture, une autre équivalence qui s'écrit

aussi obsession de la statification. Dès l'âge de dix ans Welles construit sa statue, énormosité délirante, où se mêle Shakespeare et Nietzsche annotés au crayon bleu, le goût de la langouste et celui de la viande rouge, le port des légers complets à raie, la voix bombardant l'Amérique derrière la pastille du micro de la C. B. S., la passion des trains électriques et celle des automates, les moviolas, les téléphones intercontinentaux, la phénoménologie de l'esprit dévorée en trois semaines, Balzac en trois mois, James Joyce et Moby Dick comme monument votif, et H. G. Wells comme plate-forme atomique. A 16 ans, ce gros garçon y plante son premier cigare. A vingt, il le flanque de la femme fétiche, mannequin refrigérant à guêpière et balconnet, qui pour l'Amérique symbolise l'érotisme, lui laisse pousser la barbe et muni du plus formidable contrat qui se soit jamais vu dans l'histoire du cinéma, il vole à Hollywood où il trouve le moyen en six films dont le premier est une révolution, le second un chef-d'œuvre, les autres des pastiches et le sixième un tour de force de renouveler la technique du scénario, remettre en honneur le champ en profondeur et les petits objectifs, couper Marlène Dietrich en morceaux, réaliser un documentaire sur la forêt vierge sud-américaine que par la très grande grâce des producteurs nous ne verrons jamais que sous forme de toile de fond pour transparence, tourner en vingt jours un Macbeth en se servant de six cameras, enregistrer la Bible sur disque, gifler Rita Hayworth et arriver à la faire jouer convenablement, et réussir à se faire interdire pour le restant de ses jours dans la capitale du cinéma. Un Orson Welles, dit Richard Wright, c'est assez, deux ce serait la fin du monde.

*

Quelques explications techniques. Depuis *Citizen Kane,* il s'est imposé dans le cinéma américain une certaine façon de mettre en scène et de découper qui se remarque avec éclat, par exemple dans les films de William Wyler. Arrivant à Hollywood, Welles s'enferme avec Gregg Tolan et, découvrant un procédé qui permet de photographier avec la même clarté les arrière-fonds et les premiers-plans, par l'emploi d'une pellicule hypersensible et d'un éclairage intensif combiné avec celui des objectifs à long foyer et petite ouverture focale, il se met à traiter ses scènes en profondeur. Rompant, et avec le montage, où l'on saute d'un plan à l'autre, et avec les mouvements d'appareil qui lient les différents moments d'une action, il traite ses

séquences en plans presque fixes où l'action se déroule sur différentes profondeurs sans que l'appareil ait besoin de bouger. Plusieurs actions simultanées sont donc menées dans un même cadre fixe comme par exemple dans la grande scène de bal de *La Splendeur des Ambersons*. Cette façon de procéder a un avantage certain : elle oblige l'œil du spectateur à faire lui-même son découpage technique, c'est-à-dire à trouver lui-même dans une scène ces lignes dramatiques que c'est généralement le rôle des mouvements d'appareil de dessiner. Action et réaction sont inscrites ainsi dans un même plan. Dès lors le spectateur s'assimile à l'auteur : c'est presque lui qui fait le film, à travers ses personnages penchés à l'extrême bord de l'écran ou au contraire disparaissant dans le lointain vers un avenir incertain il installe ce qui lui tient le plus à cœur : ses propres projets, son attente, son destin.

Précisons. Un art dramatique est un art qui fait participer le spectateur. En face de cet univers, il n'est plus lui. Happé, envoûté, fasciné par un piège à temps et à âme, il est roulé sur l'écran comme une nappe. Dès lors, l'œil par où se fait cette sorte de pompage d'une conscience doit se perdre le plus possible dans celui des acteurs et son regard devenir leur regard. Comment réaliser mieux cette assimilation où les âmes s'emboîtent et les obsessions se confondent que dans cette nouvelle technique du plan en profondeur où les lignes magnétiques des tensions et des désirs, dessinés en pointillé par les gestes et les regards, semblent salivés par le spectateur lui-même.

Nous ne saluons une technique que lorsqu'elle répond à ce qui nous obsède. Par quoi commence le cinéma pour introduire la tension? Dans ses premières œuvres, basées sur le montage (art du muet), l'explosion prend naissance du choc des images contraires. La tension est alors poétique et elle est dans l'éclatement (Eisenstein). Dix ans après le parlant introduit une technique du découpage non plus poétique mais théâtrale, non plus du rapprochement forcené mais de la liaison organisée où les mouvements d'appareil prolongent le dialogue. C'est ainsi que le cinéma acquièrt la dimension du drame : du jour où il a été doué de la parole c'est-à-dire de la logique (ce qui lie).

Or, voici le prolongement et la conséquence. Après le montage où le mouvement est explosion de deux idées images, après le découpage où il est inscrit dans leur liaison, le plan en profondeur apporte le mouvement inscrit dans l'image elle-même. Et comme le mouvement c'est l'abstraction, je veux dire l'expression de l'idée, le plan de Welles et de Wyler est un plan

où l'idée n'est plus à l'extérieur de l'image mais dans son propre déroulement.

Un art ne commence à devenir mûr que lorsqu'il trouve une forme où l'exprimé déborde l'expression. Depuis qu'il existe le cinéma est tenté par le même et unique problème : révéler l'abstrait (hantise des arts de l'Occident). Ni le muet, ni le parlant n'ont pu apporter une solution valable : l'un parce que sa façon de procéder, celle de l'association d'images n'exprimait qu'une pensée symbolique, donc primitive, jamais une pensée logique; l'autre parce qu'elle était celle du théâtre, donc une simple adaptation. Le plan dynamique permet de prévoir un stade où le cinéma aura à sa disposition un langage où il pourra tout dire, et ce qu'il y a de plus abstrait, par la simple disposition dramatique des personnages ou des choses saisis dans un cadre mobile, non pas dans l'instant mais avec leurs projets, leur futur, leur attente. Exactement comme il en est du roman où la phrase ne décrit jamais une situation qu'en l'inscrivant dans des perspectives temporelles c'est-à-dire en l'abstrayant.

Il est significatif que dans les films de Welles, il soit impossible de faire la part du scénario proprement dit et de la mise en scène. Ces opérations, distinctes dans le cinéma classique où elles ne sont jamais que des adaptations successives d'une idée initiale, se confondent ici à un tel point que pour la première fois peut-être, on peut parler d'un langage. D'un langage de cinéma où la fiction s'écrit directement sur la pellicule comme une œuvre littéraire sur le papier.

Ce qui est la façon de procéder de demain, ce qui est le signe d'un cinéma qui devient enfin un moyen d'expression. A la notion de camera-œil, ou d'écran-fenêtre-ouverte-sur-le-monde qui a été celle de 25 ans de cinéma et qui continue à faire les délices de ciné-clubs (cette école du soir) succède la notion de la camera-stylo. Du cinéma enregistreur de la pensée, sismographe qui dessine sur l'écran les mouvements de l'âme et les dialectiques de l'individu.

*

Un mot sur la *Dame de Shanghaï*, œuvre formelle pure, exercice de style où un auteur se désolidarise de son sujet, non en y introduisant la parodie, c'est-à-dire en le minant dans l'expression, mais en poussant au contraire les effets jusqu'au point où ils acquièrent de nouveau une puissance perdue; (redécouverte de la rhétorique comme dans *Les Fleurs de Tarbes*, de Paulhan).

Systématiquement sont abandonnées les techniques de *Kane* ou des *Ambersons* où Welles apportait les promesses d'un nouveau langage. Avant de quitter Hollywood, Welles a voulu se payer le luxe de montrer l'envers de lui-même.

Mais, je vois dans la *Dame de Shanghaï* bien autre chose encore : l'adieu d'un homme à une femme et à un univers qu'il a tour à tour vaincu et rejeté. Giflant Rita Hayworth, la flagellant de son regard noir, Welles lui rend le plus grand service qu'il pouvait lui rendre, l'obliger à jouer. Il démonte, articule, compose ce mannequin glacé qui dans les films B balançait ses jambes dans la figure des hommes congestionnés et tire d'elle ces sourires gelés, ces larmes froides qui font de ce fétiche à G. I. en caoutchouc spongieux tendu de nylon noir, une femme qui pour la première fois a peur d'elle-même. Et le long monologue final du pauvre marin irlandais qui mâchonne avec un gentil accent son dialecte est quelque chose comme une profession de foi. Chassé d'Hollywood, Welles s'éloigne de son pas lourd. Peut-être viendra-t-il installer définitivement en Europe ses bagages de voyageur traqué.

ALEXANDRE ASTRUC.

AU CŒUR DE LA CHANCE

D'où vient que l'amour d'*Antoine et d'Antoinette*, quels qu'en soient le charme et la fraîcheur, ne parvient pas à combler les aspirations qui pouvaient légitimement être les nôtres en allant assister au « grand prix du film d'amour »? D'où vient que cet amour — que traduisent cependant d'étonnantes réussites de dialogues et d'images — nous laisse sur une redoutable impression de cruauté morne et de fatalisme désolant?

Le cinéma italien, lui aussi, traite de l'amour, de ce même amour fragile et nu dans l'impitoyable décor d'un monde brisé. Les amoureux y connaissent une condition dont la rigueur n'est pas moins impitoyable que celle d'Antoine et Antoinette. L'amour de l'Italie contemporaine est bien, lui aussi, un amour quotidiennement menacé par les contraintes d'un urbanisme dont l'inhumanité vaut celle du nôtre. D'où vient, dès lors, qu'Antoine et Antoinette enfin favoris du sort nous semblent s'élancer sur une route privée d'espoir?

Pour le comprendre, sans doute faut-il toucher à ce qui

constitue le vrai mérite de ce film d'amour. Car son vrai mérite n'est pas la franchise de ses attitudes, le parfum simple et frais de ses dialogues, l'audace de ses jeux, la brutalité de ses querelles — tout cela, je le répète, parfois émouvant; autre chose nous atteint, autre chose qui seule demeure après la vision.

Antoine et Antoinette défont impitoyablement la trame d'illusions qui pouvait encore nous masquer la condition faite à l'amour dans le monde où ils vivent, où nous vivons. Une loterie? On l'avait sans doute pensé et dit bien avant eux, mais c'était avec le détachement des auteurs de maximes et en considérant les choses d'assez haut. Je sais par contre que les jeunes intellectuels d'aujourd'hui qui auront eu l'occasion de voir ce film ont difficilement pu se dire que cette loterie-là leur était étrangère.

Loterie Nationale de l'Amour. Mais oui. Que vous soyez, comme Antoine (et Antoinette), prolétaires, ou que vous soyez un tas d'autres choses, vous n'avez pas le droit d'ignorer les caprices et les jeux de la Roue de la Fortune. L'Esprit (moderne) souffle où il veut, pas où vous voulez. Il souffle même singulièrement depuis quelques années et nous savons que ce n'est pas fini.

Je laisse de côté ici tout ce que la dernière partie du film de Becker peut contenir d'arbitraire et de mélodrame. Je veux seulement, de cette dernière partie, retenir le sens — un sens simple comme bonjour et bonsoir dans une demeure dont les portes ne peuvent jamais être closes.

Antoine et Antoinette, ou l'amour offert aux quatre vents du monde absurde. Du monde où, pour vivre heureux, il faut une moto — où, pour trouver une moto, il faut trouver beaucoup d'argent — et où pour trouver cet argent, il faut espérer non seulement en un travail acharné qui normalement serait l'espoir, mais en la gratuité d'une chance qui est le désespoir même.

J'aime que ces deux amoureux sachent cela. Et j'aime aussi, qu'en un certain sens, ils ne le sachent pas assez pour s'en indigner. Car, cette indignation, dites-moi, contre qui s'exercerait-elle, et qu'en ferait-on? Oh! sans doute, d'autres possibilités s'offrent-elles, infinies. Il ne faudrait pas beaucoup d'imagination à des scénaristes doués de ce zèle un peu suspect que nous connaissons trop pour nous faire assister au destin d'un Antoine et d'une Antoinette qui ne seraient pas ce qu'ils sont, mais qui seraient philantropes, progressistes, chrétiens, communautaires; qui ne seraient pas enfermés dans les limite

de leur gentillesse fataliste, mais projetés dans les infinies perspectives illimitées du Dépassement, de la Liberté, du Socialisme, du Bonheur pour aujourd'hui, après-demain et toujours.

Et pourtant — comment ne pas le sentir? — les amoureux que nous imaginons dateraient déjà terriblement. Déjà, en effet, l'agonie du monde où la volonté humaine croit avoir quelque chose à faire dans l'aventure a commencé. Interrogez Antoine et Antoinette, exigez une réponse de leurs regards, de leurs rires, de leurs accablements et de leurs silences : oseraient-ils vous dire qu'ils peuvent intervenir dans ce qui leur a été imposé? Ce jeune couple sait trop bien que l'amour devient ce qu'en font l'exiguïté du logement, le décalage des salaires par rapport aux prix réels, le sans-gêne des voisins trop proches et l'assiduité des séducteurs disposant des seules armes dont notre monde refuse de nier l'infaillibilité.

Avouons-le : rien ne serait plus déplacé que de faire le procès d'une Antoinette, qui, son mari ayant définitivement perdu à la loterie, ne pourrait se dérober à cette nouvelle invitation de la fortune que constitue l'offre de l'épicier — si menaçante soit-elle. Et pourrait-on davantage accuser l'époux désarmé qui, la colère passée, se résignerait au risque d'une telle invitation — d'une telle menace?

Dans le « cinéma italien », ce sont encore les normes du bonheur humain qui plus ou moins s'imposent pour limiter les frais et tout arranger. Les auteurs du « grand prix du film d'amour » ont mieux servi, me semble-t-il, la réalité d'aujourd'hui en faisant intervenir l'éblouissante et lugubre Fortune. Éblouissante — car il est éblouissant pour les humbles que les dixièmes des « Blessés de la face » puissent vous délivrer un jour du métro, du taudis (ou presque) et du futur employeur séducteur. Lugubre — car s'il n'est pas du tout certain qu'Antoine et Antoinette trouvent la mort par un caprice de la moto, il ne serait guère surprenant que leur prospérité nouvelle achevât de détruire ce que leur gêne ancienne entamait déjà beaucoup.

Mais il n'en demeure pas moins vrai que les loteries nationales et internationales sont parfois d'étranges caprices, qu'il peut leur arriver de faire le bonheur des autres et qu' « une minute de paix c'est toujours bon à prendre ».

PAUL SALLERON.

PARIS 1900

La barbe paisible du Président Fallières éclaire et protège tout le début du film. Puis soudain lui succède la barbiche agressive de Poincaré. Alors tout change. De légère, l'époque devient pesante, le ciel s'assombrit, les images noircissent. D'un homme à l'autre, le climat se transforme. Il y a vraiment là une charnière. Avant c'était la belle époque. Après c'est déjà la nôtre. Poincaré est notre père à tous. Jamais plus maintenant nous ne retrouverons le monde de la Grande Roue, de l'homme-oiseau, de la première station de métro, du préfet Lépine, et de la belle Otero dansant un pas congolais.

Nicole Vedrès le sait bien. C'est un âge pour toujours disparu qu'elle a cherché à ressusciter, un âge aussi loin de nous que celui des Pharaons. Peu importe que certains personnages de cette époque vivent encore aujourd'hui. Ils ne sont plus les mêmes. Léon Blum n'a plus le temps de se battre en duel avec Serge Veber. Les policiers ont d'autres bandes à capturer que celle de Bonnot. Il y a une coupure profonde et brutale. Nicole Vedres essaye de sourire, d'être ironique. Elle ne peut s'empêcher d'avouer sa tendresse et son regret. Son film est triste, déchirant par moments. M. Fallières était le seul défenseur du bonheur. Il s'est retiré dans un champ de marguerites. Et le bonheur avec lui. Il n'y a plus d'époque heureuse. Il y a des époques d'enthousiasme, des époques de plaisir, des époques de carnaval, de folie. Mais ce bonheur de 1900 ne reviendra plus. Dire « tant mieux » est peut-être facile. Mon voisin soupirait en retrouvant cette belle époque, la sienne. Il avait soixante ans passés. Le sourire de Nicole Vedrès est très proche du soupir de mon voisin. Elle n'a pas connu ce bon temps-là. Elle n'en peut rien connaître que quelques images miraculeusement conservées. Mais ce n'est pas elles qui la feront revenir. Elles s'animent par moment sur la toile, rayées jaunies, anachroniques. La lumière revenue nous rend aux grèves, au conflit russo-américain, au problème juif, à Léon Blum politicien, à la police d'État, à nous-mêmes. Si l'on s'avise en l'an 2000 de faire d'après les actualités un « Paris 1950 », on y trouvera peu matière à sourire. A part les jupes longues et les pin-up girls. Pour le reste, tout charme aura disparu, aussi bien celui des avions que celui des matchs de football. Aussi bien celui des plages que celui des auteurs dramatiques. On ne verra plus Henri Bataille jouant avec un chien,

mais J.-P. Sartre parlant à la Radio, André Malraux dans les meetings. C'est peut-être pour cela qu'on n'a jamais envie de rire en voyant ce film. Les contorsions de Mounet-Sully, les voiles de Sarah Bernhardt ne sont pas grotesques. Mais émouvants. Les gens heureux sont tristes pour les autres. Nous, nous sommes comme l'homme-oiseau. Nous avons sauté de la plate-forme de la Tour Eiffel. Et le parachute ne s'est pas ouvert. Notre époque a fait dans le bonheur un trou de 14 centimètres.

JACQUES TOURNIER.

PROMENADES

UN JOUR A ROME

M. vient d'arriver chez moi. Trop de chaleur toute la nuit. Des bains très chauds, une heure de sommeil. Du thé. Téléphone à l'aube. Et la voix du portier : « M... demande Monsieur. — Faites monter. » Je me lève, je sonne, prépare un bain. « Du thé glacé, s'il vous plaît. » Il est sept heures du matin. Il fait chaud. De toutes façons le thé glacé n'arrange rien, au contraire. Agréable le temps de le boire.

« Entrez. » M. a les yeux au milieu du visage. Il n'a pas dormi. Une cigarette. « Assieds-toi... j'attends du thé. Il me faut un bain. Tu permets? » M. jette sa cigarette. Trop de tabac cette nuit, et d'alcool! La fumée ne passe plus. « Pas couché », dit-il. Le maître d'hôtel apporte du thé. « Chaud pour moi » dit M. — Si, signor, subito. » Il ne veut pas boire froid. Il n'a pas dormi. Je suis dans mon bain. Je l'appelle. « Tu peux venir. »

Il ne vient pas; je l'entends qui se lève, allume une cigarette. Il la laissera brûler, sans fumer, j'en suis sûr. Le thé chaud arrive. « Rien d'autre, monsieur? — Non, merci. » Je l'entends qui verse son thé. Il boit. Je sors de mon bain. Alors?

« Drôle de pays », me dit M. Il est arrivé hier après-midi. Dîner avec nous à Sora Cecilia, puis, « giro ». Il s'est fait montrer par un « cameriere » le plus mauvais lieu du quartier. Je sais qu'il n'y est pas allé. Alors?

Il a bu son thé. « Le Florida, dit-il, sinistre! » Je connais le

Florida. Nous y sommes entrés, un soir, Demauge et moi. Trois minutes ont suffi. L'inévitable « Tabarin ». Haut de plafond, trop éclairé; une énorme piste, avec, autour, des tables et des filles. On y boit du vin, du mauvais « spumante ». Les gens de goût, à Rome, ne sortent pas la nuit dans des lieux publics. Ils se reçoivent. Au Tabarin, quelques attractions lamentables. De temps en temps, des femmes dansent. Personne ne pourrait dire pourquoi. Des conversations étouffées. Un vieux reste de politesse romaine, en dépit des Américains qui sont passés par là. Florida! Alors?

M. est endormi plus qu'à moitié. Il raconte. Florida jusqu'à trois heures. Les femmes ne peuvent pas quitter la maison avant la fermeture. Il part avec deux filles, prend un taxi. M. ne parle pas l'italien. On lui fait comprendre que ces jeunes femmes ont mis en circulation une sorte de chèque à peu près sans provision. La prison les guette, disent-elles. Je suppose qu'il s'agit de « Vendita a rate », vente à tempérament. Mais surtout d'une précaution prise tout de suite. M. « Straniere », pourrait n'être pas au courant des coutumes romaines. Le taxi va vers les faubourgs. Grandes maisons, modernes. Des rues droites, de moins en moins de ces obliques, créatrices d'ombre et de fraîcheur, constant souci, semble-t-il, des architectes italiens. Quartiers populaires. La voiture s'arrête. M. paye, beaucoup trop cher. Le taxi repart. Bref conciliabule entre les jeunes femmes. De l'italien, bien entendu. Quatre étages, sur la pointe des pieds. Les voisins ne savent pas. Mon Dieu! A trois heures et demie du matin. Un homme. Ah! Les temps sont durs.

Tout petit appartement. Entrée, cuisine, chambre. M. entre derrière les deux filles. De la lumière. Un lit immense : « matrimoniale ». Deux enfants y dorment. Petite fille : cinq ans. Le garçon a deux ans et demi. « Mio », dit une des deux filles. Elle prend sur la commode une photographie. « Il padre, mio marito. Morto! » Elle soupire. La vie!

M. se verse une autre tasse de thé. Il va faire très chaud, je le sens. Lui a l'air passablement écœuré. Il a sommeil. Le vin sucré corrode l'estomac. Il jeta une cigarette à peine allumée. Plus possible de fumer. Drôle de nuit! A moi de l'interroger maintenant. Ennuyeux. Son récit ne m'intéresse pas. J'aime le peuple italien. Les histoires de fille! Pareilles partout. Deux enfants dans un lit! Trois heures et demie du matin. Alors!

« Elle m'a fait embrasser les deux gosses. J'en ai eu les jambes coupées. Elle m'a expliqué ensuite qu'ils continueraient à

dormir sur la table de la cuisine. Elle resterait avec eux pour les surveiller. L'amie commence à défaire son corsage. Comment partir? La petite fille est déjà sur sa table! Je l'entendais, dit M. (Il se décompose de minute en minute.) La mère revient chercher le garçon. Son amie est au trois quarts nue. « Vous pourrez venir ici tant que vous voudrez, dit la mère. Tout cela, très simplement, avec du naturel, de la politesse. » M. a un sourire inquiet. Je me couche sur le lit. Il est encore chaud. La chaleur des enfants! La fille, à côté de moi, commence à s'endormir! Nous sommes dans la ville du pape. Horrible. Le crucifix est en face de moi. Elle, rien d'une professionnelle! Petite ouvrière. Vendeuse de grand magasin. Elle tourne vers moi une poitrine ravissante, d'admirables épaules romaines! « Mon amie ne peut pas venir avec nous, dit-elle. A cause des enfants. » Comment s'échapper! Enfin!

« Pas très drôle », me dit M. En jetant sa cigarette à demi fumée. Il en prend aussitôt une autre. « Les gens qui ont mis l'Italie dans cet état sont des assassins. » Il sourit. « De nous trois, il n'y avait que moi pour être gêné. Les deux femmes, très à leur aise... Elles m'ont offert du café. Tu peux me prêter dix mille lires? »

Je lui tends un de ces billets-chèques, plus commode que les énormes coupures italiennes. « Merci... je peux dormir chez toi? »

Le thé ne l'a pas éveillé. Il se défait de ses souliers, jette son veston sur une chaise et s'endort. J'ai su plus tard qu'on l'a mis à la porte au petit matin et qu'il est rentré, sans un franc en tramway. Au bar, je demande un cognac. Cette histoire d'enfants m'a donné mal au cœur. Le barman montre juste ce qu'il faut d'étonnement. Pas de cognac avant la nuit. Il fait trop chaud. Il me sert, écrit sa fiche de caisse. « Bon? » Je me perds dans une longue explication qu'il écoute avec infiniment de patience. « Justo », dit-il de temps en temps. Je sais qu'il nous suppose ruinés. Mais rien n'a encore altéré la politesse du peuple italien.

« Machina, Dottore. » Le chasseur vient me chercher. Il m'appelle docteur; je n'ai jamais su pourquoi. La brochure, je suppose, qu'il me voit sous le bras toute la journée. « Machina », c'est le travail. Le chauffeur ouvre la porte de la voiture. Il se découvre. C'est un ami pourtant. Nous buvons ensemble. Il est heureux de vivre parce que, le dimanche, il trompe sa femme sur la plage. Il a du bon sens, de la gentillesse, il conduit en acrobate à travers les rues étroites de Rome où tout est

laissé au talent des chauffeurs. A huit heures, je sonne chez Mattoli, Via Lima, derrière la place de Hongrie. Les arbres sont tout près. Il fait moins chaud. L'architecture italienne a gardé le souci de l'homme. Des terrasses, des fleurs. Mattoli froid et charmant ensemble. Il travaille dix-huit heures par jour. A huit heures et demie arrive Steno. Il écrit cinq films à la fois. Petit homme sec, noir, fin et trop modeste. « Rendez-vous à onze heures pour *Le Juif errant*. Dépêchons-nous, dit-il. » La pièce où nous travaillons, pavée de belles faïences, est largement ouverte sur la rue. On nous apporte une tasse minuscule de ce café concentré à l'extrême dont l'Italie fait grand usage. Désastreux pour le cœur, mais permet de lutter contre l'assoupissement. Nous travaillons. Mattoli à l'affût de l'erreur. Il se méfie des « artistes ». Tout système l'agace. « Pas d'idées générales. Le contraire de l'art, dit-il! Les grands créateurs étaient des empiriques. Moi, je fais du cinéma. » A neuf heures et demie, la bonne d'enfant, qui va sortir Marina, vient la montrer à son père. Marina va sur ses deux ans. Elle rit toute la journée. Petit numéro très discret. — Mattoli sourit, se détend. Au travail de nouveau. A dix heures et demie, Steno se lève. Il s'agit d'aller retrouver *Le Juif errant*. Un moment avec Mattoli. La politique française l'intéresse. « Vous, Français », dit-il avec à peine de sourire. Il trouve que Paris manque de bruit. Il s'y est toujours ennuyé. Pourtant, il parle parfaitement notre langue. Son courrier arrive. Une enquête du *Figaro*. Il y répondra lui-même avec beaucoup de soin. Une lettre d'Alida Valli. Elle lui donne des nouvelles de son film. Mattoli lit avec plaisir. C'est lui qui a formé « La Valli », comme on dit. Il lui a tout appris. A peine au point, les Américains la lui ont prise. « Questi Americani! »

Il est onze heures et demie. Je retrouve, devant le Colisée, Amidéi, Maria Michi, Marcello et Lisa Palliero. Nous partons déjeuner à San Callisto. Grande terrasse! Autour de nous, la campagne romaine et beaucoup trop de monde. Malgré la chaleur, tout ce que nous mangeons est froid. Tout se fait attendre. Mais la conversation comble, sans effort, les silences du service. Amidei est mis sur le tombeau d'on ne sait quelle dame romaine. Il tient à donner l'impression qu'il sait tout. Il fait de l'histoire, je n'écoute pas.

L'après-midi. Amidei veut visiter les catacombes qu'il ne connaît pas. Il habite Rome depuis vingt ans. A ce que je comprends, nous lui sommes un prétexte. Pour cent vingt lires, nous avons droit au cierge et au guide, prêtre soupçonneux

qui interdit toute initiative. Il faut le suivre. Quiconque s'écarte est suspect. Craint-il que nous lui dérobions un de ses crânes. Il donne des avis tendancieux. Lisa n'écoute pas. Moi non plus. Ni Pallicro. Amidei, par contre, semble à son affaire. Ne sait-il pas tout? Veut-il s'instruire. Nous ressortons de ces boyaux sans intérêt. « Fregatura », dit Maria Michi. Escroquerie!

Retour à Rome : Via Appia, Coliseo, Via del Impero, cette large avenue que Mussolini a fait ouvrir pour élargir l'accès de la place où il paraissait, place de Venise. Je serre des mains. Au revoir. A bientôt. La voiture passera me prendre à l'hôtel, vers sept heures, pour me conduire au studio où nous travaillerons toute la nuit. Il me reste une heure à perdre. Piazza Barberini. La lumière de Rome commence à retrouver tous ses prestiges. De plus en plus de monde dans les rues. Je me laisse conduire. Sainte-Marie Majeure. Est-il vrai qu'une gare soit à deux pas d'ici? Toutes les grâces de la fin du jour s'arrêtent sur la Basilique. Des ecclésiastiques vêtus de pourpre — les Allemands — descendent les degrés. Ils ont à la main, tous, une serviette. Étudiants en théologie. Je ne m'arrêterai pas à Sainte-Marie Majeure. Le temps passe. Pourtant il y fait frais. L'artifice romain y éclaire étrangement un crucifix qui semble luire par lui-même, derrière ses grilles. J'aime voir s'arrêter là des femmes, songer, croire. Et des Suisses en pèlerinage, inquiets, éblouis par la volubilité des architectes italiens.

A huit heures, au studio, je retrouve Mattoli. Il a devant lui tout une nuit de travail. Je le sais écœuré par avance. Le « Protagoniste » du film s'appelle « Son altesse impériale Antonio de Curtis dei grillo focas », au théâtre, Toto. Il est patient, courageux, aimable, et drôle infiniment. Mais il tient à son titre. Silence... Tout le monde sur le plateau. A la porte du studio commence l'anonyme. Rome n'est plus!

JACQUES RASTIER.

SAINT SYLVESTRE A NEW-YORK

On New Year's Eve, je me trouvais à Times Square, à minuit, car l'on m'avait prévenu qu'il y avait là un spectacle à ne pas manquer. A partir de 9 heures du soir, en prévision de la saine gaîté populaire, des escadrons de flics se tenaient prêts à faire leur devoir, assistés d'un certain nombre d'individus embauchés

pour la circonstance, un brassard autour de la manche du veston, le visage empreint de la résolution grave qui convient aux défenseurs, même provisoires, de la Société, de l'Ordre et des boutiques de bijoutiers. Quant aux boutiques justement, elles étaient préservées par des planches de bois contre les mouvements d'enthousiasme trop vifs. Une foule importante avait commencé à se masser dès les 9 h. 1/2 du soir. Ce n'était pas l'aristocratie de *Park Avenue*. Beaucoup de nègres. Beaucoup de marins (est-ce pour cela que l'on ne voyait guère que des filles à matelot?) Et surtout, un bruit invraisemblable. Vous ne pouvez savoir (moi non plus, je l'avoue) comme il doit être amusant de corner ainsi dans l'oreille de ses voisins. Mais bien des filles avaient l'air d'y trouver de l'agrément. N'allez pas croire, du reste, que le *horn-tooting* soit spécifiquement plébéien. Maint bourgeois soufflait, lui aussi, très fort. Mais on reconnaissait son « milieu » à l'air consciencieux et triste avec lequel il paraissait se livrer à cette jouissance solitaire.

Le ruban lumineux du *Times* annonçait que le médecin du Président Truman n'avait, quoi qu'on en dise, jamais spéculé sur le blé. De l'hôtel Astor, des gens lançaient des confetti. Dans la foule, un ivrogne perdait conscience au point de lancer à trois mètres au-dessus de lui une bouteille de whisky. La foule se faisait plus épaisse, ses mouvements plus irrésistibles. Tantôt elle vous bloquait, tantôt elle vous précipitait de dix mètres en avant ou en arrière. Tirer une cigarette de sa poche et l'allumer représentaient deux efforts inutiles. Au hasard d'une trouée on apercevait, avant qu'un nouveau remous s'en vînt la recouvrir, une chaussure de femme, une écharpe. Vous restiez accroché un instant à une puissante pouffiasse qui tenait à tout prix à vous offrir des cacahuètes. Et toujours cette « musique » que seul un étranger pouvait trouver violente puisqu'en fait, il n'y avait là *que* 750.000 personnes.

...Mais la foule n'était pas ivre : au milieu d'elle des individus dignes et compassés tenaient des pancartes où on lui rappelait de saines vérités : « Dieu est partout présent », « *Happy New Year? Yes, but only for the Faithful* », « *Don't forget the Christ* », « *Make room for God in your hearts!* » (Sain réalisme : à cette heure, je ne vois guère où Dieu lui-même aurait pu trouver une place ailleurs que dans les cœurs.) Enfin minuit sonna. Je m'attendais à des chants. Non: après dix ou quinze secondes passées à imprimer un inoubliable baiser sur les lèvres de sa voisine, on poussait un énorme beuglement. Je vis que je n'avais pas à craindre de chanter faux. Je n'avais qu'à faire comme tout le

monde. Comme tout le monde, j'ai donc fait « Hou-hou-hou ». Mais très fort, très prolongé, aussi longtemps que j'ai pu sans reprendre ma respiration.

1948 était là, et, en prenant le métro, je pouvais lire dans le premier numéro de l'année du *Times* qu'une foule *just as cheerful as usual*, avait, à *Times Square*, salué l'arrivée du Nouvel An.

FRANCIS MEAULNES.

Les journaux :

OPÉRÉ DU CERVEAU,
UN COMMUNISTE DEVIENT CONSERVATEUR

Stockholm, 17 décembre (dépêche *France-Soir*). — Le célèbre professeur suédois Rylander, spécialiste de la chirurgie cervicale à l'Institut Royal suédois, vient de changer un communiste en un conservateur en lui faisant une opération de lobotomie. Le professeur a déclaré qu'après l'opération le communiste en question « a commencé à regarder le monde sous un angle visuel plus serein et moins pessimiste et qu'en conséquence il est devenu conservateur au lieu de révolutionnaire ».

On se rappelle que ces opérations de lobotomie sont pratiquées depuis quelque temps aux États-Unis où on les applique avec succès aux malades nerveux et même aux fous furieux qui devenaient plus calmes et plus optimistes à la suite de ces opérations.

RUE DE LA MONTAGNE...

En face de ma fenêtre, de l'autre côté de la rue, il y a un grand arbre, que j'ai vu grandir à travers guerre et occupation, que nous aimons beaucoup, un beau tremble aux mille feuilles cirées frissonnantes, qu'habitent au lever du jour, des douzaines d'oiseaux pépieurs; ce sont les premiers bruits; ensuite, il y a les pas des promeneurs matinaux, de tous ceux qui vont prendre leur travail par le premier métro, ou bien des voyageurs qui se pressent une valise à la main. L'été, à cinq heures, comme ma place vide comme un décor, est belle, quand le soleil allume une première lueur dans les fenêtres des mansardes des hauts toits de tuiles et de zinc des maisons de la rue Descartes. Plus

tard, avec l'animation revenue de la rue, avec les employés et les sténodactylographes qui rentrent à neuf heures, avec les enfants qui vont aux écoles du quartier, passent les boueux. J'entends le bruit des poubelles qui retombent vidées sur les trottoirs.

Notre rue n'est pas une rue ordinaire. Les siècles, en la mutilant, lui ont confectionné un double visage. Côté gauche, l'École polytechnique et ses bâtiments neufs, l'Administration, côté droit, vieillissant lentement dans le délabrement et la crasse, les vieilles maisons qui font qu'on aime encore ce quartier, la fantaisie. Le polytechnicien et l'ivrogne s'y coudoient et comme ce coudoiement est vieux de plus d'un siècle, l'épée et le bicorne n'indignent plus l'ivrogne, et les hoquets et les guenilles ne troublent pas le futur artilleur. Les ivrognes de mon quartier sont ou communistes ou patriotes, souvent — est-ce l'influence de l'École? — communistes et patriotes. — « Il faut aimer sa patrie », crie l'ivrogne. D'un des bistrots de la place, quelqu'un sur le ton « cause toujours » répond « Ouais, ouais ». A la fin, l'ivrogne se fout en rogne, c'est forcé : « Espèce de con, etc. ». Il est rare que ces ivrognes soient méchants et ils ne font plus peur qu'à ma petite fille.

C'est fou le nombre de peintres qui viennent peindre notre rue. Quand il fait beau, il n'est pas rare qu'il y en ait trois ou quatre, qui s'étagent comme des militaires occupant une position stratégique, sur une vingtaine de mètres. Les uns peignent le haut de la rue et l'église, les autres, les plus nombreux, préfèrent peindre notre place. L'autre jour — c'est plus rare — l'un d'eux peignait notre maison. Je suis allé le voir peindre — je vais, d'ailleurs, les voir tous peindre, — j'ai reconnu avec satisfaction — pourquoi? — mes fenêtres, les géraniums, le linge qui séchait. Il y a aussi un peintre qui est bien à nous, c'est un habitant du quartier. Il est maigre avec une petite moustache en pointe. Il veut mettre tous les atouts dans son jeu; il taille ses crayons soigneusement; il s'aide pour peindre d'un double décimètre, il a tout un jeu de lunettes, il croise ses jambes, il s'appuie au mur. Chacun vient lui donner un conseil, lui signale une nuance qu'il n'a pas bien rendue, une lézarde que lui a échappé. Le pauvre nègre qui lit l'*Humanité*, qui explique la politique à la jeunesse du quartier, vient s'asseoir à côté de lui, sur le rebord profond et toujours occupé par une pauvre humanité harassée, des fenêtres de l'École polytechnique. Le marchand de glaces s'approche. Il range sa voiture joyeuse et ornée le long du trottoir et il va boire un

coup de rouge. Les soirs d'été, quand la fraîcheur tombe, la rue s'anime comme une rue italienne. Les vieilles femmes sortent de leurs cuisines noires, les jeunes filles bavardent, au coin des portes, avec les soldats du poste. Des enfants crasseux jouent au milieu des pipis de chiens et des crachats. Deux petites lumières rouges s'allument aux angles de la fontaine où l'hiver, quand toutes les conduites d'eau du quartier sont gelées, nous faisons tous la queue avec nos seaux et nos brocs. Quand la nuit est tout à fait venue, notre rue se transforme. Les restaurants de marché noir, les bars et les bals ouvrent leur porte. Les voitures, sur deux rangs, occupent la rue. Des hommes habillés en femmes et des femmes habillées en hommes se pressent pour leur fête nocturne. La musique envahit tout. Les plus soûls, les plus bruyants, les plus méchants, se retrouvent, à deux heures du matin, gémissant et criant, sur le trottoir. Quelquefois, on se bat. J'entends le bruit des coups de poings sur les visages. Si ça se gâte trop, la police vient. « Laissez-moi, monsieur l'Agent, puisque je vous dis de me laisser, ma femme, elle est soûle, elle va coucher avec une autre femme. » Aux dernières élections, c'était la permanence du Rassemblement des gauches. Au 40, quelques maisons plus bas, au fond d'une cour, une petite communauté orthodoxe a sa chapelle. Après l'office, ils se réunissent tous chez Fontane, au bistrot.

PIERRE ANDREU.

LE ROMANTISME DE SIX HEURES

Les beaux quartiers dorment encore et la nuit, l'indolente nuit de janvier ne s'achève pas. Ceux qui se lèvent de bonne heure, les corps zélés, les âmes simples ont droit aux *disques du réveil.*

Ils ont droit aux chagrins d'amour, aux soupirs, aux baisers, aux larmes; ils ont droit à l'enchantement des tonnelles et des clairs de lune; ils ont droit à l'illusion. Avant le train ou le métro, avant le cric et le burin, avant les manches de lustrine, la radio — chaîne nationale — leur verse les plus doux mensonges.

Qui oserait prétendre que ce siècle de fer ne fait point sa place au sentiment? Il la fait d'autant plus qu'il est de fer et que, contre la guerre et la haine, contre tout ce qui blesse

et contre tout ce qui écrase il est en quête d'un refuge. Mais l'art et la littérature, mais Poulenc, mais André Breton ne sont ici d'aucun secours. Du mal social ils se défendent, eux aussi, mais en se fermant. A la brutalité des choses, ils échappent par l'hermétisme. Ce romantisme nécessaire, il faut bien le chercher ailleurs — et dès lors qu'il n'est plus chez Berlioz ou chez Byron, ne vous étonnez point qu'il soit chez Fréhel et chez Jean Sablon.

Le romantisme d'aujourd'hui, ce n'est pas, ce n'est plus jamais celui des phares dans la nuit, des grands lacs, des hauts lieux de l'âme. C'est celui de 6 h. 30.

CHARLES MAUBAN.

Les journaux :

Un record français battu

MARY (23 ANS)
DONNE UN FILS A SON MARI (88 ANS)

Des Moines (Iowa), 17 décembre (A. P.). — M. Luis Carrizales, 88 ans, vient d'avoir un troisième enfant de sa femme Mary, 23 ans, qui lui avait donné déjà une fille en 1945 et un fils en 1946.

Le vieillard , qui descend d'un Espagnol et d'une Indienne-Cherokee, avait eu sept enfants de ses deux premiers mariages.

[*On se souvient qu'à Godewaersweide, près de Hazebrouck, Angelina Bohin* (25 *ans*) *vient de donner un fils à son mari Théophile Dehalle* (82 *ans*). *Le record est donc battu...*]

LA MANUCURE

— Bonjour, Mademoiselle, il ne fait pas chaud aujourd'hui, surtout quand on se lève de bonne heure. Pensez! J'étais dans la rue à 10 heures. Et on ne trouve plus du tout d'essence! J'ai eu un mal à attraper un taxi! J'ai drôlement besoin de me faire faire les mains. Il n'y a rien qui m'abîme autant les ongles que d'éplucher les mandarines. Non, ne les racourcissez pas. Rallongez-les plutôt. Ha!... Je suis éreintée! Je

cours dans tout Paris pour trouver un appartement. Oh! oui, j'en ai un, mais il est un peu petit pour moi, je n'ai que trois pièces, je suis toute seule mais je reçois beaucoup, alors c'est vraiment un peu juste. Mais je ne veux à aucun prix changer de quartier, ni surtout de vue. Mes fenêtres donnent toutes sur le Bois, c'est en plein midi, alors vous pensez bien que je me montre difficile. J'en ai le droit. Et où habitez-vous, vous? Vous avez un logement? Une chambre de bonne avec un lavabo? Oui, évidemment, c'est un peu petit, mais pour vous toute seule! Dans quel quartier? Ah! oui? Mais c'est très bien, par là! Ma sœur y habite. Tiens, la même rue que celle de ma sœur. Quel numéro? Ça, c'est amusant, par exemple, la maison à côté de chez elle, elle a un appartement de cinq pièces, c'est pas mal du tout. Mais alors vous devez être très bien? Vous êtes au 7e? Ah! au rez-de-chaussée. Bah! c'est encore mieux. Cela vous évite de monter les escaliers quand il y a des pannes d'électricité. Quoi? Pas d'ascenseurs pour les chambres de bonnes? Mais puisque vous êtes au rez-de-chaussée, de quoi vous plaignez-vous? Attendez, je vais enlever mon manteau, je commence à me réchauffer. Heureusement que j'ai trouvé du charbon à 8.000 francs la tonne. C'est cher, bien sûr, mais que voulez-vous, il faut se chauffer. Combien payez-vous votre chambre? Onze cent francs par mois? Vous trouvez que c'est cher? Ah! Pas pour le quartier où vous êtes, croyez-moi, ce n'est pas si cher que ça. Ça vous revient plus cher qu'un petit appartement? Vous croyez? Oui, mais c'est plus pratique pour vous qui êtes toute seule, vous avez plus vite fait votre petit ménage. Attention, vous vous êtes trompé de vernis la dernière fois. Je voudrais du « Shore Leave ». Il va mieux avec mon rouge à lèvres. A propos vous ne connaissez pas un institut de beauté, qui soit un peu plus abordable que Élisabeth Arden? Chez Payot? Oui, peut-être, et puis c'est pas loin d'ici, je pourrai y aller avant ou après. A propos, la semaine dernière, je suis allée en Belgique avec mon mari. C'est vraiment très intéressant. On trouve de tout, et pour pas cher du tout. Nous avons rapporté des confits, des bas nylon, du Nescafé, du chocolat. D'ailleurs, tenez, j'ai de l'urticaire. J'en ai bien mangé un kilo à moi toute seule. Mettez-moi de l'huile séchante. Merci. Allons, bon! ça a encore augmenté! Cent vingt francs, et bien sûr on ne peut pas donner moins de trente francs de pourboire. On en a pour cent cinquante francs chaque fois. C'est terrible.

NATHALIE DUCHÉ.

BOURGEOISIE

Le bourgeois — dit le pauvre — est celui qui est riche.

Le bourgeois — dit l'affamé — est celui qui n'ose dépenser pour manger à sa faim.

Le bourgeois — dit le travailleur — est celui qui a sûrement hérité sa fortune.

Le bourgeois — dit le joueur — est celui qui utilise son argent pour en obtenir davantage.

Le bourgeois — dit l'artiste — est celui qui me fait vivre à condition que je n'aie pas de génie.

Le bourgeois — dit l'aristocrate — est celui qui a pris la Bastille.

Le bourgeois — dit le politicien — est celui qui se sert de son argent pour prendre le pouvoir.

Le bourgeois — dit le révolutionnaire — est celui qui est arrivé au pouvoir avant moi.

Le bourgeois — dit le bourgeois — ce sont les autres.

CLAUDE SYLVIAN.

Les journaux :

> « L'application de la loi Mayer nous interdit de vivre honnêtement.... »
>
> *(Déclaration à la Presse de M. Gingembre, Président des petites et moyennes entreprises.)*

TUMULUS

« Défense de fumer, même une Gitane. » « En cas d'arrêt prolongé, MM. les Voyageurs..., etc. », mais rien n'interdit de regarder le paysage. Notre paysage quotidien.

« Le savon Le Chat. L'oie qui ouvre la boîte de conserve. La partouze des Ripolin's boys. La trogne cafarde de la fillette aux opticiens Leroy. »

Sous terre, « Châtelet » est une station de métro. Nous oublions le théâtre du même nom où, quand ils sont premiers, les petits garçons vont se révéler devant les cuisses nues des ballerines tartares entourant Michel Strogoff auquel le souffleur

suggère « Maman! » du trou où se pendit Nerval. Nous ne connaissons plus la prison du Châtelet; seulement des couloirs électriques, des kilomètres de marches, le son d'un accordéon. Sous terre, les noms familiers adoptent une autre résonance. C'est l'appel des détenus en prison : on a ôté Monsieur ou Général ou Monseigneur.

Rendez-vous de la quatrième dimension : Réaumur s'associe indéfectiblement à Sébastopol, Richelieu à Drouot, Censier à Daubenton. Ce titre échappé au subconscient d'un détracteur des lycées de filles : Sèvres-Babylone. En vue d'un poème : Havre-Caumartin. Ces appels qui n'appellent plus, ces abstractions incarnées en porcelaine blanche et bleue : Concorde, Combat, Mutualité, Nation, Bonne-Nouvelle.

Il y a Invalides qui est une station propre, École Militaire qui est une station provinciale, Le Peletier qui est une station inusitée, Pompe qui est sobre et triste.

L'autre jour, sur terre, dans l'autobus, une provinciale demandait à qui la guidait : « Pourquoi est-ce que ça s'appelle la place du Palais-Royal? » L'autre répondit : « A cause de la station de métro. » Et, toujours dans l'autobus, un dimanche, une jeune fille dit près de moi : « Trocadéro! C'est drôle de le voir par en dessus, j'y ai changé si souvent. » Évidemment, à vol d'oiseau, le paysage diffère. C'est même curieux : la ville boyau, la ville des mailles sales, la ville ampoules électriques où chaque pas fait surgir une affiche, conserve par ces noms une proportion étroite et choquante avec la ville à ciel ouvert, comme la géométrie de Riemann conserve ses coïncidences avec celle d'Euclide.

Sinon, sans cet arrière-goût de déterminé, la carte du Tendre métropolitain serait possible et l'imagination aurait les quais libres pour illustrer la porte des Lilas, la porte Dorée, Belleville, Couronnes, Danube, la Place des Fêtes, Sentier.

L'Apax : Passy, éblouissant qui, pour le voyageur issu de Trocadéro, tient de la petite gare campagnarde, de l'aérodrome; puis on admet son caractère de station de sports d'hiver, plantée à mi-flanc des façades riveraines; puis de station maritime, dominant le fleuve de ses escaliers; et le convoi est brusquement lancé en plein ciel au-dessus du clapotis de l'eau; et le métro, devenu aérien, vole dans le soleil couchant, au dessus des vagues, des navires et des îles, et lutte de vitesse avec les mouettes, lui que les rats surplombaient, accrochés aux parois du tunnel.

L'espace, on le paye ici avec du temps. Dix stations, cela

signifie plus que la durée d'un journal du soir. Malheur à qui n'a pas pris ses précautions; de simples petites annonces, les résultats de la Bourse, réussissent à vous sauver de ce tête-à-tête avec soi, de cette attente pure. C'est aussi un des lieux où, parce qu'il y souffle autre chose que de l'esprit, on peut, pour se défendre contre son vide privé, débattre de l'état actuel de cette civilisation qui a conçu le métropolitain.

Débattre du tumulus où les Américains se plaisent à placer les éléments représentatifs de notre époque, pour le contentement de lointains archéologues. Je ne me rappelle plus ce qu'ils y ont déposé. Je crois me souvenir qu'il y a des disques de Beethoven.

I. *Morale.*

Elle rentra ses genoux sous sa jupe. En s'éloignant, cette jeune fille me laissait le premier document à enfouir dans le tumulus. Il y avait dans ce magazine la belle histoire d'amour de la semaine, le budget de Mme Leblanc, secrétaire et mère de famille, et, ce qui plus est, « semblable à sept millions de Françaises ». Il y avait la guerre des deux jupes, douze recettes contre la fatigue, « votre meilleur atout, le soutien-gorge As de cœur », mais il y avait aussi le courrier sentimental, et je le transcris :

« Nous sortons souvent ensemble en camarades, mais un soir je me suis laissée embrasser. Croyez-vous qu'il puisse penser du mal de moi qui suis une jeune fille très sérieuse, sans me flatter? Comment me comporter quand je le reverrai? »

« Voudriez-vous m'indiquer quelques surnoms du prénom Éloi? »

« En cas de rupture, une jeune fille peut-elle garder sa bague de fiançailles? »

« J'ai accepté de vivre avec lui, puis j'ai appris qu'il était marié. De plus, il est jaloux, me fait sans cesse des reproches. La vie devient impossible et je commence à le détester. Je n'ai plus qu'une idée, le quitter, et pourtant je ne me sens pas le courage d'affronter encore une fois la vie toute seule. Je suis complètement désorientée. »

« Sans aucune explication, il m'a abandonnée. Quand je le rencontre, il me dit à peine bonjour. Quelle attitude observer avec lui? »

« J'ai vingt-six ans. Mon mari m'a abandonnée avec deux

enfants. Je me sens affreusement seule et je n'ai qu'un désir : me remarier, mais qui voudra de moi avec mes deux enfants?»

A cette dernière éplorée, la courriériste répond toujours avec le même allant par ces quelques lignes qu'on pourrait soupçonner Montherlant de lui avoir soufflées : « Soyez optimiste, ne vous plaignez jamais, parlez de vos enfants, non comme d'un fardeau, mais comme d'une joie; c'est le meilleur moyen de décider un homme à prendre sa part du fardeau. »

Les demandes et les réponses de ce petit courrier ne constitueraient-elles pas pour nos arrière-neveux un témoignage valable sur l'état de notre sensibilité occidentale. Ils pourraient reconstituer à loisir toutes ces jeunes personnes et aussi leur mentor, celle qui s'accroche à son anneau, celle qui attend pour savoir de Loiloi ou de Loinet quel diminutif elle susurrera avec amour, celle qui veut un diagnostic sur les séquelles d'un baiser (pour ma part je la vois un peu forte), celle qui s'interroge sur la figure qu'il convient de faire à qui la plaque (mauvaise haleine), celle qui voudrait apprendre ce qu'il est bon de décider quand on déteste son ami, cette autre qui doit être en train d'empoisonner son entourage des derniers délicieux mots d'enfants des deux petits trésors si lourds à traîner. Elles sont toutes d'un tempérament socratique, persuadées qu'on ne pèche et qu'on n'erre que par ignorance. Il s'agit avant tout de connaître la Théorie, le Grand Livre des Recettes Privées, qui indique ce qu'il est *convenable* de faire en chaque cas. Plus chinois que les Chinois! Triomphe du rite! C'est le rituel du convenable, du ce qui se porte et se fait, que toutes ces charmantes demandent à leur magazine préféré, demandent à cette dame idoine qui, tâtant alternativement de la morale fermée et de la morale ouverte, répand autour d'elle un bon état d'esprit, de camaraderie intersexuelle, d'hygiène alimentaire et morale, d'optimisme sanitaire.

Une revue, *La Sélection française du Reader Digest*, placée elle aussi dans notre tumulus, achèverait la peinture de cette civilisation occidentale si morbidement évoluée. Elle se vante de nous présenter « des articles et des livres d'un intérêt universel » et l'on voit en effet tout de suite à quel genre de cheptel elle s'adresse : à un cheptel en effet universel puisque, faite des reliefs de la presse américaine, elle est le plus grand tirage de revues françaises et connaît par le monde un succès égal.

Le premier article *condensé* du « Woman's Home Companion » s'intitule *Enseignez-leur l'art de vivre* et porte comme manchette : « Par des cours de relations humaines les écoles

du Delaware préparent les enfants à la vie »; son directeur déclare :

« Ce qu'il nous faut c'est un être humain, vraiment humain. »

Et ayant également le sens de l'humain, je suppose? « Cet enseignement développe en eux la joie de vivre, leur donne des armes qui leur permettront de se créer une existence plus heureuse, plus féconde et les met sur la voie d'un trésor précieux entre tous : la paix de l'âme. ». Par la suppression de cette dernière, si nous en croyons la suite où l'on nous explique par quel moyen les « spécialistes » apprennent aux enfants à ne plus avoir peur, à dominer tous leurs goûts, à décomposer tous leurs désirs, à devenir des petites brutes modèles, bien productives et bien reproductives.

Nos arrière-neveux sauront qu'un seul problème tracassait encore les pédagogues américains : celui de l'amour. Mais le *Reader Digest* nous annonce que le directeur de cette école réussit parfaitement à asexuer son matériel humain et à ramener pour ses élèves l'amour aux proportions glandulaires qu'il n'aurait jamais dû abandonner; ce directeur déclare qu'à la suite de ces cours il a « eu la satisfaction d'entendre des garçons et des filles parler de l'attraction sexuelle comme d'un des moteurs de l'homme ». Cela devait valoir son pesant d'hormones, comme d'ailleurs l'activité de cet autre collège dont nous entretient le *Reader* : le collège Stephens « qui prépare les jeunes filles à la vie féminine moderne ». « Les conseillers matrimoniaux », les « spécialistes de la question » de l'école, nous fournissent, sous le titre « Échec au divorce » (*condensé* de Your Life), ces précieux renseignements « d'un intérêt universel ».

« Ceux qui se marient en se connaissant à peine ont toutes les chances de commettre une erreur. »

« Un mariage par correspondance est très risqué. »

Dans tout cet article qui serait digne d'être recondensé, chaque ligne est à citer. On voit d'un bout à l'autre le docteur Bowman sauver des couples par les découvertes successives et foudroyantes de tous les clichés, de tous les poncifs, de toutes les fleurs de paillassons; cependant quelques thérapeutiques valent par leur originalité d'être citées, notamment ce mariage hasardeux qui tourna à la béatitude parce que, sur le conseil du bon sorcier, « Pette prévit dans son budget une somme pour les livres et les magazines, grâce auxquels sa femme pourrait se tenir au courant de ce qui se passe. »

Mais au delà des cours Stephens, des cours du Delaware, il y a la méthode du docteur Humm, qui, grâce aux tests, améliore

à la fois le moral et le rendement des ouvriers, expose le *Reader* dans un article symptomatiquement intitulé « L'ouvrier doit être adapté à sa tâche. » Un certain nombre de questions, ce qui n'est mon Dieu pas très nouveau, permettent de déceler « l'assiduité, le rendement, la conscience professionnelle, le bon caractère et l'esprit d'initiative ». Voici les dialogues que cela donne entre un chef d'entreprise et un employé :

« Sam, on ferait bien de vous un chef d'équipe. Mais le test démontre que vous possédez une pointe d'égoïsme et que vous êtes enclin à ne vous occuper que de vos propres intérêts plutôt que de ceux de votre groupe. Essayez un moyen de vous reprendre pour que vous puissiez être promu. »

A un autre :

« Bill, ou bien vous vous perdez dans les nuages ou bien vous sombrez dans le cafard, ce qui prouve que vous avez une trop forte dose d'émotivité... ».

Etc...

Il paraît, selon le condensateur, que cette méthode plaît beaucoup aux ouvriers, même aux durs, c'est-à-dire aux syndicalistes, car elle leur permet de s'amender, de se corriger. A l'un d'entre eux, « chef syndicaliste militant convaincu », on demande s'il est passé au test :

« Oui, dit-il, trois fois. J'avais pensé qu'il valait mieux le passer et en avoir le cœur net. Lorsque j'ai demandé le résultat, on m'a répondu : « D'après le test, nous ne vous embaucherions » pas. » J'ai dit : « Voyons, ça fait cinq ans que je travaille chez Lockheed. » On m'a répondu : « Nous n'y pouvons rien, mais » nous ne vous prendrions pas, vous êtes trop bagarreur. » « Tout d'abord, je me suis rebellé, et je me suis rendu compte qu'effectivement j'étais mauvais coucheur. J'ai décidé de me corriger. Six mois après, je repassais l'examen. On m'a déclaré : « Maintenant on vous embaucherait. »

Et il y en a ainsi des pages et des pages, plus infantiles, plus satisfaites, plus doctorales, égayées d'anecdotes morales du genre de celles où les enfants d'autrefois apprenaient à lire; les plus hardies sont à peu près au niveau de ce qu'on donnait pour les moins de douze ans dans le *Petit Français*. (Je vous recommande notamment l'histoire du Convict.) Tout devient net d'ailleurs, grâce à un des derniers articles « de portée universelle » dont le titre édifiera suffisamment les arrière-neveux : « Prenez votre chien comme modèle. » C'est une série d'historiettes éculées sur les cabots, étayées par le refrain : « En feriez-vous autant? » Je n'en cite qu'une :

« Lorsqu'un chien et une chienne folâtrent ensemble, le jeu dégénère parfois en bataille. Il arrive que la femelle, dans un accès de passion, morde sauvagement le mâle. Si c'était un autre mâle qui s'en vienne la provoquer de la sorte, on assisterait vite à une lutte furieuse. Mais notre chien n'attaquera jamais sa compagne et ne se défendra même pas contre elle. N'est-il pas humiliant de constater que le dernier des chiens l'emporte de loin en chevalerie sur le dernier des hommes? Les tribunaux correctionnels sont pleins de maris qui battent leurs femmes. Mais a-t-on jamais entendu parler d'un chien brutalisant sa compagne? »

Et la conclusion du *condensé* résume l'idéal de cette civilisation américaine qui est en train de devenir la nôtre : l'auteur nous invite à suivre l'exemple que nous donne le chien « d'une vie saine, normale, disciplinée, bien adaptée et exempte d'égoïsme ».

II. *Esthétique.*

Cette confusion de la pureté et de l'hygiène, cette victoire de l'infantilisme bien organisé, chaque soir le cinéma américain en témoigne sur les écrans, et sur les trois quarts de nos écrans témoigne aussi de la docilité avec laquelle nous savons nous y « adapter ».

Selon les procédés les plus modernes, sous les angles les plus habiles, dans des studios qui se croient parfaits parce qu'ils sont perfectionnés chaque jour, des êtres sans visage, des vedettes dont chaque ride, chaque dent, chaque poil a été étudié par un comité *ad hoc*, analysé par des spécialistes, révisé par des experts, assuré par des compagnies, évoluent avec des gestes et des expressions choisis par les oracles de l'Institut Gallup, disent des mots décrétés par des commissions et des sous-commissions, portent des vêtements élaborés et discutés en conseil, et concourent à faire triompher la santé physique et morale sous toutes ses formes, joyeuses, lyriques, cocasses, frondeuses et solennelles.

Quand une vedette mâle prend une vedette femelle dans ses bras pour l'embrasser, il doit être visible que ce baiser ne signifie apparemment qu'amour, tendresse et estime.

Un code précis, pointilleux, évalue en centimètres les hauteurs au-dessus de la taille où la main du monsieur peut se poser.

Il peut toucher le dos entre les deux omoplates : la place convient également au surin et à l'affection; les épaules, les

mains sont également admises, mais attention au coude, au genou, à la hanche; le moindre faux-pas perdrait le film.

Rassurons-nous, ce faux-pas n'est jamais commis. On ne prend une fille par la taille que si, au préalable, elle a accompli la formalité de se noyer, de s'évanouir ou de se faire écraser.

Une scène de séduction doit obligatoirement prévoir la proximité d'un pasteur. Pour tourner cet obstacle, qui rompt toujours un peu la progression, les audacieux et les malins, les va-de-l'avant, ont mis au point le couple du monsieur et de la dame divorcés-mais-dont-la-séparation-ne-sera-légale-qu'au-quatre-vingt-dixième-jour - et-qui-se-retrouvent-un-soir-dans-deux-chambres-voisines-et-qui-peuvent-légalement-se-désirer-se-rejoindre-et-se-re-connaître.

Pas un mauvais garçon qui ne trouve la mort au bout du film. Moyennant ce triomphe final de la justice poursuivant le crime, toutes les débauches de mitraillettes sont permises. Les retors usent du « c'était un rêve ».

De temps en temps, on exhibe des révoltés. Mais de bons révoltés. Des sympas. S'ils se fâchent, c'est contre les mauvais; s'ils frondent, c'est pour une meilleure hygiène et ils n'attaquent que pour défendre la morale bafouée.

D'ailleurs, jamais une vedette n'accepterait de jouer un rôle pervers ou criminel. Tout spectateur un peu habitué au cinéma américain peut, au vingtième mètre, donner la solution du film policier le plus embrouillé : il élimine sans hésitation comme coupables possibles les acteurs qui portent un grand nom commercial et vous désignent infailliblement la sous-vedette de troisième classe qui, seule, a pu accepter de tuer.

Le tout, je veux dire ces histoires entre gens chastes ou mariés, se déroulent dans des intérieurs impeccablement tenus, destinés à faire honneur à la propreté américaine. Un peu de désordre n'apparaît que dans des bandes suffisamment bouffonnes pour qu'on le devine postiche, ou quand Beethoven ou Mozart prennent la responsabilité de la crasse romantique des intérieurs européens.

Il est vrai, et de cela il faudrait faire mention par un additif mis en évidence dans notre tumulus, que le public américain a son code. Ce qui nous paraît chaste est parfois, pour lui d'une violence sexuelle explosive. Si comme cela arrive souvent, un jeune homme et une jeune fille bloqués par la pluie sont réduits de coucher dans une maison abandonnée, se disent amicalement bonsoir, et vont se rouler chacun dans une couverture, l'un dans la cave, l'autre au grenier, cela signifie pour

les initiés qu'ils se sont fait un enfant; une simple poignée de mains, légèrement accentuée, suffit même à révéler l'intimité. Il paraît qu'une tempête de protestations accueillit la scène d'un film où, se quittant après une longue entreprise philantropique, un missionnaire et une religieuse se serraient la main; le public avait trouvé qu'on allait tout de même trop fort.

Aussi lorsqu'on me demande pourquoi j'aime le cinéma italien, suis-je enclin à répondre naïvement : « Parce qu'il diffère totalement du cinéma américain. »

Je suis, dès l'abord, soulagé parce que la pellicule italienne m'offre des éclairages qui savent n'être ni savants, ni ouatés, ni glycérinés; je vois des visages imparfaits et poignants; j'y vois des haillons qui n'ont pas coûté des fortunes; dans des intérieurs imbibés d'une présence violente, des gens se débrouillent comme ils peuvent.

S'ils sortent de leur lit, leur pyjama est froissé; s'ils viennent de voyager, les plis de leurs vêtements sont les plis des vêtements de quelqu'un qui a voyagé. On pousse l'habileté jusqu'à me donner un chemin de campagne en terre et non en staff. Si les gens ont envie de faire l'amour ensemble, ils vont jusqu'à donner l'impression de se désirer. Et je ne sens pas un instant autour d'eux le piétinement d'une armée de techniciens, le fonctionnement d'une usine. Les vedettes n'ont peut-être pas les canons idéaux, mais elles ont de la peau.

Allez voir Shirley Temple ou sa remplaçante actuelle, et puis, dans *Sciuscia*, les visages des petits détenus qui assistent à une séance de cinéma et notamment le sourire de l'un d'eux lorsqu'il voit la mer sur l'écran.

Une vedette américaine en chemise de nuit sent le D. D. T. ou, au mieux, un parfum dermorégénérateur et pinupogène. La vedette italienne sent la femme.

Non, je ne verse pas dans le naturalisme le plus suranné. Il n'est pas question de Zola. Il est trop facile de réduire toujours le nouveau au connu et de confondre l'évolution du cinéma et de la littérature. Au nom de la présence réelle et violente des choses, des chairs et des gens du cinéma italien, je m'oppose, non pas au surréalisme du *Sang d'un Poète*, à la magie inventive et floue de *La Belle et la Bête*, mais au bloc enfariné du cinéma américain, aux vedettes coiffées à l'ordonnance, à cette illustration conformiste du rêve « clair » de ce pays qui détient l'abondance, mais une abondance qui rappelle un peu trop la fadeur et la pâleur de celles qu'on buvait au collège.

Actuellement, le cinéma français, selon différentes lignes, le

cinéma italien, dans ses meilleures bandes, malgré des traces de déclamations et de poncifs, peut-être nécessaires à la désintoxication du public, constituent un contre-tumulus; la réplique d'un goût de la liberté égarée dans un monde qui prétend se séparer entre deux civilisations également conformistes et amidonnées. Ils participent à un sursaut artistique et littéraire qui prétend encore jouer à sa guise avec les valeurs et ignorer le sacré — qu'il soit technocratique ou progressiste.

III. *Logique.*

Mais revenons à ce tumulus officiel de la civilisation occidentale Il sent bon la peinture fraîche et sans danger de nos comptoirs, de nos confessionnaux, de nos libres tribunes, de nos cours du soir, aux odeurs pasteurisées, verdunisées, radioactives, vitaminées; de la bonne éloquence des professeurs, de docteurs, de cheftaines, résonne sur un ton de bonne humeur et d'entrain et d'optimisme; rien ne manque pour faire comprendre à nos arrière-petits-neveux les finesses de notre sensibilité; il y a de la camaraderie dans les attouchements, de l'aseptisation dans les baisers, le rouge à lèvres est sportif, la culture physique féminisante; l'altruisme est devenu un bon placement et le sens de l'humain est de la partie avec une bonne saveur de dentifrice

Mais il n'y a pas que la sensibilité Nous nous devons de donner un aperçu des tendances de l'intelligence contemporaine.

Les extraits du *Reader Digest* y suffiraient s'il ne s'agissait de rechercher les particularités de nos méthodes de raisonnement, celles qui permettront de définir notre âge comme on définit la mentalité prélogique. Il semble que, dans notre cas, post-logique convienne.

Je voudrais tout d'abord souligner un phénomène qui devient assez courant et dont le critique théâtral d'un hebdomadaire très à l'affût et très parisien nous présente une manifestation. Rendant compte du *Procès*, il écrit : « Le thème du *Procès* est simple : c'est celui de l'inhumanité de la justice, de la callosité de la police. Rappelez à vos mémoires *Le Commissaire est bon enfant, l'Article* 330, La Brige, Bridoison, Pathelin, Perrin, Dandin, les juges de Daumier, les avocats de Forain... » Autrement dit, M. K... est un personnage qui en a assez du dirigisme et de la paperasserie d'une administration routinière : *l'Aurore* n'a plus qu'à donner le *Procès* en feuilleton. Or, il paraît que

la caractéristique des civilisations en perte de vitesse est la suivante : la lettre l'emporte sur l'esprit, l'allégorie sur le sens. Je commence à comprendre comment les Égyptiens perdirent la compréhension du sens initial du *Livre des Morts*. Sans doute, nous faudra-t-il d'ici peu des cabalistes pour nous donner la signification d'une page de Chateaubriand.

Encore, ne s'agit-il ici que d'un engourdissement de l'intelligence plutôt pitoyable et neutre. Mais ce même engourdissement peut être agressif, virulent, inventif et même créateur de nouveaux cadres de la pensée. Je veux parler d'une presse d'inspiration américaine exploitant l'attrait de l'extraordinaire. Naguère, les chefs d'informations de ce genre de journaux ruinaient leur santé à chercher ou à inventer des centenaires en aquaplane, divorçant par radio, pour préparer plus à l'aise leur brevet de spécialistes colombophiles. Maintenant, cet âge du papier tue-mouches est révolu et on se borne à prendre de l'ordinaire, du normal, du courant, du tout-venant. Il s'agit seulement que cet objet d'informations tout simplet devienne baroque grâce à un angle de vue, à une optique particulière, de même que l'angle de réfraction de l'eau fait d'un bâton droit un bâton rompu.

Pour y parvenir, il suffit de modifier nos vieilles façons de raisonner. Une façon anormale, nouvelle, de rendre compte d'un fait normal ou connu, investit immédiatement celui-ci d'une étrangeté extraordinaire.

On n'est pas arrivé là du premier coup. Il a fallu tâtonner. Au début, on se bornait à forcer le sens d'un mot dans le titrage. Si l'on voulait dire qu'une compagnie de pompes funèbres américaine avait ouvert un service de météo pour préciser le temps qu'il ferait pour chaque enterrement, on annonçait : « Un bulletin de météo permettra de choisir le jour de sa mort. » Si l'héritier Ford accordait à son personnel une augmentation de 15 % qui lui faisait courir un risque déficitaire que pouvait seul enrayer l'accroissement de sa production, on titrait avec ces mots suggestifs, troublants : « Young Henri, 21 ans, successeur de Ford, joue la fortune de son père pour sortir huit mille voitures. »

Ce procédé rudimentaire n'était qu'un procédé de transition. Le mécanisme interne de la raison, de la causalité, n'était pas atteint, ni modifié. Il l'est au contraire et bien plus que par la physique quantique par une méthode actuellement en plein développement et qu'illustre chaque semaine le plus grand hebdomadaire français. Elle consiste à supprimer entre trois

termes liés logiquement le second terme, c'est-à-dire celui qui, comme dans la mineure du syllogisme, sert d'intermédiaire entre les deux autres. Vous voulez, par exemple, annoncer que le ministre André Philip, parce qu'il avait voté les crédits militaires, se crut tenu de s'engager au début de la guerre et qu'il devint par la suite interprète. Il suffit pour la nouvelle de faire sauter le deuxième terme, c'est-à-dire son engagement dans l'armée et de titrer : « Parce qu'il a voté les crédits militaires, Philip devient interprète. «

On acquiert un maniement rapide du procédé en examinant quelques autres exemples. Un jeune homme redoute la tuberculose et, pour cette raison, fait de la culture physique; très doué et très persévérant, il gagnera finalement le décathelon; vous titrez : « Parce qu'il redoutait la tuberculose, Beauthy a gagné le décathelon. » Deux propriétaires de chevaux n'étant pas d'accord sur la valeur qu'ils devaient attribuer à leur champion respectif, les font courir; vous titrez : « Grâce à l'impôt de solidarité, Pharaon bat son vainqueur, Ovidus Naso. » Les livres de Miller, en langue anglaise, étant très demandés par les G. I. de passage à Paris, de nombreuses rééditions ont lieu et une linotypiste dévote, scandalisée par son travail, se fait renvoyer; vous titrez : « Les G. I. de Paris réduisent au chômage une linotypiste dévote. »

Il y a d'ailleurs des nuances dans la manipulation. Le problème étant de rendre un événement simple, extraordinaire, par la mutilation d'une de ses parties, de relier en quelque sorte deux événements par une causalité incroyable et qui, en effet, n'existe pas, on est tenu d'employer en général « pour », « parce que », « grâce à », mais on peut aussi obtenir des effets plus savants en sous-entendant cette liaison de cause ou d'intention. Voici un titre particulièrement réussi : « L'Angleterre ne veut plus nourrir les cuisiniers français qui ont fait la guerre. » Bien que l'intention de l'Angleterre ne soit pas apparente, elle est sous-entendue et une pareille attitude nous remplit aussitôt de scandale. Naturellement, l'article explicite le problème : les Anglais qui craignent le chômage emploient le plus possible de cuisiniers nationaux et refusent des cartes de travail à tous les nouveaux venus; or, il se trouve que parmi ces nouveaux venus, il y a des cuisiniers français qui étaient employés à Londres avant la guerre et qui en sont partis à cause de la mobilisation.

Cette révolution de la logique donnerait d'ailleurs dans la vie des résultats intéressants.

« Pourquoi vous êtes-vous exhibé devant votre logeuse? » demandera le Président.

« Parce que mon frère aîné apprend la comptabilité. »

Les termes intermédiaires sautés auraient révélé qu'en effet ce frère, en allant à cette école, avait trouvé une chambre à louer, avait pu l'indiquer à son cadet qui y était venu habiter, etc...

De même, un ministre pourra expliquer les interruptions de courant électrique par le dessèchement de l'Asie centrale qui, il y a plusieurs milliers d'années, a donné naissance à des migrations de peuples dont nous sommes l'aboutissement actuel et sans lesquelles il ne serait vraisemblablement pas pas ministre.

Il n'est d'ailleurs pas impossible que cette nouvelle logique n'entre pour de bon dans la vie. L'autre jour, lisant l'hebdomadaire en question, je tombe sur un titre ainsi conçu : « La Suisse ferme une frontière pour empêcher les Suisses de jouer à la roulette. » Immédiatement mon imagination travaille, je cherche à remplir les cases vides, tout en lisant le texte qui me laisse tout hébété. Il n'y avait rien à combler. Les Suisses avaient réellement fermé leur frontière pour se protéger contre un casino italien. Au sentiment de malaise que je ressentis, je compris avec quelle rapidité la mentalité post-logique peut s'imposer.

JACQUES LAURENT.

Les journaux :

DIVERS	190 fr.
Mr honor. demande adoption par noble (particulé et titré) ayant revers, sans postérité, min. 65 ans. Assurerait vieillesse. Écrire COMTANT, n° 213.938, rue Vivienne, n° 17 à Paris.	

LA RENTRÉE

Mardi 1er *octobre* 1946.

Rentrée — Je n'aime pas cette rentrée — La Khagne de Concorcet est provinciale — Pas même un lieu où souffla l'esprit — Tout en reconnaissant qu'il était juste, sans plus, que Louis-le-Grand me foutît à la porte, je regrette un peu pour

lui, je n'étais pas fait pour lui, mais il était un peu fait pour moi — De délégué je me sens relégué, quelque prince exilé. Je songe à Stendhal — Cela me regarde — Précisément — Et merde —

Dès le matin un burlesque professeur de thème latin, que je détaillais minutieusement, crut devoir me reconnaître — Quelle tristesse de cet homme venant la main tendue au niveau de la vessie, le coude collé à la hanche — Et mon léger retard à répondre à tous ses regards et signes de reconnaissance — sa gêne et mon dégoût

« Rappelez-moi votre nom. »

et mon hem, hem délicat de trompe d'eustache « votre visage ne m'est pas inconnu, mais votre nom... »

Je considérai sa bouche en tirelivre triste :

« vous devez faire erreur, » et cette réponse le fit bredouiller — Puis avec bonne volonté impitoyable comme le Monsieur qui joue à avoir l'air d'avoir pitié je fis semblant de faire semblant de le reconnaître : « Peut-être à la Sorbonne » (pourquoi pas?) Trop d'ironie malgré moi dans le mot Sorbonne — Et son pas lourd pour s'éloigner, parade inutile. Je songeais aux rentrées de cet homme là — La vingtième peut-être. Je fus ému de ne me trouver aucune pitié pour un tel être — Il ne m'intéresse que comme machine à faire des thèmes — Le voir fonctionner, fonctionnaire — Et pas de fausse reconnaissance —

Quant aux élèves, comment ne pas se rappeler cette folie de discussion de l'année dernière — Cette intelligence, cette curiosité gratuite et passionnée de l'autre entre gens qui ne s'aimaient pas particulièrement et qui avaient autre chose à faire que cela...

Quelque modestie terrible est nécessaire ici — Oh Bardini mon compagnon de ces vacances, livre fétiche, absolu, comme le jouet absolu de certains enfants — Comment t'appelait Stephy? L'ombre n'est-ce pas... « parce qu'il était recouvert d'un enduit et d'une sorte d'absence sur laquelle rien ne prenait. — »

Très honteux de ce que j'ai écrit hier — Je ne veux pas relire mais cela doit être ignoble — D'autres diraient impression vive. Mais aussi il est vrai que ce journal n'est pas un journal des valeurs — Nul rapport avec les cours de la Bourse — Journal frivole au contraire, sans gage, ni engagement, et amoral...

Lundi.

Ce qu'on nous donne, du vomi de vieilles noix rancies, du moulu, de la pâtée de pigeon, débectante, dégueulée à mince

filet... hypertrophie salivaire de cet ignoble professeur — Indifférence négative pour un être inconsistant, inexistant, manque de compact, d'opaque; une anémie littéraire flasque sur ses lèvres molles retombées sur le ratelier le plus parfait qu'il put trouver, ses dents. — Ni humain, ni inhumain, par ce « Pouah, pouah, pouah » seigneur que me faites-vous manger là — J'ai perdu jusqu'au goût de cette merde khagnale malaxée, malaisée par le contact des textes — Quelle diarrhée blanche... il suffit. —

9 *octobre.*

Que l'on dise quand je vais, c'est le puant qui passe, et qu'on me laisse aller — Rien de commun — Si ce n'est quelques poèmes de Victor Hugo découverts ensemble avec Marsal. — Et tout le reste n'est qu'une académie de transports où chacun va seul, inéluctable, efflanquant chaque jour davantage sa paix, perdant des fils que trame le temps. — Amour, amitié, sont des trous dans cette toile tissée...

Un futur académicien n'analyserait pas mieux. Merde. — *Projectissimus ad libidinem* comme disait l'autre Tacite. Ma chasteté me pèse. Serais-je donc à ce point incapable d'ascétisme.

Évidemment ce n'est pas sérieux, mais il m'a fallu deux heures, 8 cigarettes et 4 tasses de thé pour me remettre de 4 heures de cours. — Au bout d'une heure mes oreilles se bouchent à tous ces déconnants sans tibias, ni tympans comme dit ma version. Et je me trouve bientôt cristallisé autour de ce vide que j'ai créé. Tel le « poisson soluble » et autres hautes plaisanteries, vais-je donc cette fois me laisser avoir. — Mare que d'aller toujours dans l'accidentel. — Je suis un khagneux d'occasion comme j'étais un lycé en d'occasion. — Nulle nourriture directe positive — D'ailleurs je ne sais rien — Lente osmose peut-être, mais je me refuse à absorber Condorcet. — Stances hélas — Je demeure pétrifié en Pierre Copin, impersonnel...

Je suis dans l'état du Lebrun président qui déchirait le traité de Versailles et grattait des allumettes... « Sheer elphin genious »; où donc est-il?

On nous donne l'intelligence des textes — Pitres piètres. Et sans doute aux hasards l'intelligence de Pascal, Montaigne, Voltaire, Hugo... Trop d'intelligences, je prétends me passer de penser — Je ne prétends rien j'ai froid — Je suis sans femme. Tendre chien de fusil dans des draps froids, je m'attache à

saisir la première tendresse de mon ventre avec ce monde. . un genou.

14 octobre.

Le pire c'est qu'on finit toujours par faire quelque chose.

18 octobre.

Et d'ailleurs

« L'ange commence à l'homme et l'homme au chimpanzé. »

Dès que rentré après une semaine la glue qui vit m'a saisi à la gorge — Un loisir cependant m'a pris de tendresse, tout — L'autre soir de l'amour immaculé en rêve — J'aime d'amitié une petite fille — Le bonheur,une image bien sage que je coucherai dans un livre — Boucles blondes, bouche éclaire, paillettes ferventes, pervenche penchée aux yeux bleus — Petite imaginaire... Chut.

Dimanche.

Pierre Copin évidemment — Et cela ne fait que commencer. A-t-on les enfants qu'on mérite — Cela me ferait douter de mes Parents — Hurler — Un flot d'impureté; affolé sans femme — Mon sang charrie comme un furoncle — Hurler — Mort —

Weeine, Weedie, Weekty
Weeine, Weedie, Weekty
Weeine, Weedie, Weekty
We, We, We

Américain ou on ne l'est pas — Me ressaisir...

Ah, comme je me moque du monde, emphatique et poudreux comme un dictionnaire — Voyager? Il n'y a que les affiches qui me grisent et les agences — Mais pourquoi ne pas lire les encyclopédies — Le monde est un dictionnaire de soi... Dormir...

Jeudi.

Vu aussi un Pierre B..., Beaux Arts — A dire vrai je n'en pense rien — Sinon que devant lui je me suis soudain transposé voyou — Il a son vecteur de vie — Moi j'ai rien — Recours à l'abîme, peut-être à moins, qu'importe; Koprolalie suit.

Vendredi.

Malade de nouveau, écartelé, écorché, réveillé, voyou. — Écrire, écrire, gratter papier, le crever...

Lundi.

La remise d'un tristement pauvre sordide devoir de Français m'a singulièrement affecté — Rien de plus vide qu'un travail sommairement bâclé — Scène renouvelée d'Allony.

Tout cela reste toujours en dessous de la question — pensée nébuleuse; Hum, style invertébré qu'il dit, Suis-je seulement capable d'écrire, j'ai relu ce devoir et je suis volontiers de cet avis. Qu'est-ce donc que je fais ici — Les études ne m'intéressent que sportivement — Cela est le premier moment — Hélas ma jeunesse est finie — Le lycée, mes Parents, mes amis, moi-même nous nous sommes attachés à me détruire — C'en est fait, plus de salut possible autre part que plus loin — Sans espoir et sans angoisse « N'espoir ne peur » une sourde exaspération contrel'avenir, contre tout — Les portes sont closes — L'enfer de ma jeunesse a vécu — Désormais Ferdinand ou Bardamu des idées — Buster Keaton en khagne, j'ai renoncé au rêve, pas tout à fait à son absence.

Un match de rugby aux enfers élyséens, tout en simulacres d'ombres, inquiètes d'un ballon postiche, fromage formel et diaphane, cerveau de mon cul — Placage stragiques de tibias soudain dérobés dans les mains, et tous étrangers, glissades parallèles à l'intérieur même de ces corps, glissade dure en peau de banane hagarde, Vertige comme une cage vide d'ascenseur — un cœur vide s'ausculter? Inutile, rien, il n'est plus temps de crâner, ça ne prend plus, ça ne mord à rien, comme ce ballon — ça glisse, ça traverse douloureux — ça trace des routes de malheur — des routes de rien... on peut plus me bourrer le mou — J'osmose tout, j'ai plus de dignité — D'autres se croient quelqu'un — Moi je suis le héros Proust, la première personne du temps perdu... le type qui dit je et qui ne dit rien — Lui et les autres ça ne le regarde pas — Il se contente de les voir, et toujours par l'à-côté, la bande, pour ce qui le concerne — il étiquette et ne veut rien savoir — De l'égoïsme plus durable que le temps — Artiste avec ça, « l'habitude et même le goût » comme dit Céline « des méticuleuses observations intimes ». Plus même sur moi parce qu'il faut vivre. Nulle littérature en ceci — Dès que je m'appréhende je me détruis. Révolte, dérange —, patins passent —

Conserver ma dignité d'indigène et si je dois marcher, ne marcher qu'à coups de triques et à coups de pieds au cul — Et les nobles positions me pèsent — Je m'étais réfugié dans le cabo-

tinage d'extérieur, sublime pour un peu — Après les fascistes les communistes — J'étais le masque qui dénonçait leurs erreurs aux premiers, leur horreur aux autres — Je participais pas à eux je plaidais avocat à ma façon pour l'humanisme total, intègre, je disais le droit — je me trompais jamais — Infaillible comme un pape, écouté comme une pythie, je me livrais tout entier, j'éjaculais de l'intelligence — j'éclaboussais du sperme fécondant, ça prenait — Pour la politique et pour le reste — j'étais content j'étais lié avec eux nécessairement — Pas besoin de s'aimer, on se connaissait — Et puis nous étions avec quelques 200 autres, ce qu'au monde il y a de mieux — Une classe d'hypokhagne de Louis-le-Grand — Je n'aimais point tout cela, mais ça soutenait —

On m'a flanqué à la porte, un enterrement, toute une gerbe d'enterrements — L'administration d'abord, ça se comprend, j'étais jamais là, et quand j'y étais ça ne valait guère mieux. Indiscipliné et irréfutable — Au troisième trimestre j'ai fait un effort, j'avais remonté un mois tous les jours en classe. Rien d'autre, mais j'y allais, les cours m'étaient machines à explorer le temps — On jouit comme on peut — Et je jouissais de cela, un peu — Mais trop tard — 3e trimestre écourté — Ça se voyait que pour le F... Mais il n'a pas voulu voir, pas de pitié — J'aime mieux ça — ça laisse la vie dans l'administratif — On vous supprime pour une erreur de six mois, rejeté, abject. —

F..., m'a enterré aussi — Mieux — L'avant-dernier cours il me l'a consacré — Il a fait un exposé d'une heure et demie sur mon devoir de français (Importance du journal intime). Il avait chiadé la question — Il m'a jeté des fleurs, tout un jardin avec des pierres dedans — C'était magnifique « Votre talent... style... j'insiste... pour votre bien... » Il s'escrimait, dénaturait, citait (universitaire). Je voulais rien entendre et je répondais rien — Tout juste s'il ne m'a pas pour finir conseillé d'écrire dans le *Canard Enchaîné* — Mais c'était fini, ça ne me faisait plus rien — Je rigolais doucement — Ses compliments et le reste, glissaient, je considérais esthétique — Je le gênais. Sa lèvre en rebord de peau de chambre disait P..., c'était bien — Je le détaillais méticuleux — je me rappelai « Voilà ce que vous devez penser » il avait dit un jour. Marsal a noté l'heure et le jour — Tout cela m'indifférait, c'était la patinoire du rêve — Oiseaux — Des anges erraient au Luco, lumineux.

Puis l'atroce vacance de trois mois, loin de Tillet et loin de Paris — Puis l'enterrement des camarades, amis parfois — Ils

me désiraient, s'inquiétaient, comprenaient pas — Je suis seul à savoir — J'ai même douté de...

Laissons cela — Cette morne litanie est impardonnable un peu. Ça n'a d'intérêt qu'historique, donc de valeur nulle — C'est la recherche sordide et cachée d'une éthique; du toc qu'on se fait. Mais je me donne ce droit aujourd'hui — Je fête mes 19 ans à moi seul — Les saturnales peuvent s'admettre aux anniversaires — Licence à l'esclave — Et d'ailleurs ça pourrait bien être la saturnale définitive — Un reste de pudeur me retient — Et qu'importe d'ailleurs — Mais nulle illusion — La vie c'est de descendre toujours au plus noir puits sans fond — L'avilissement, l'oubli... C'est que vivre ne va pas de soi...

Je ne suis pas seul, aussi, je peux tout balancer, expédier, je peux tout claquer; ça ne me fait que l'épaisseur d'un pet de plus — Tout hormis un : — Claude Tillet — Nous sommes amis évidemment et sur tous les modes de l'amitié, virtuoses de toutes les modalités, thèmes et variations de ce néant — Mais ce n'est pas que cela — Je lui suis dévoué pour ainsi dire professionnellement — De foi de cœur et d'esprit — Et ce n'est pas rien (une borne sèche qui m'arrête sans plus). C'est un homme... je ne juge pas, je ne jauge pas — Nulle évaluation — C'est des impondérables — Nulle morale, société ne s'immisce ici; nul esprit — C'est plus grave que cela — Ça ne s'appelle pas, ça ne se pense pas. C'est parfois nu comme un caillou — Le plus souvent ça se transpose. Et puis c'est accidentel — Ça sécrète aussi l'hiver, ça troue le mois de mai, c'est le piquet des saisons, l'archétype des années — C'est Claude Tillet mon ami en (hiatus) éternité.

Lendemain.

« L'ŒIL EST CREVÉ ».

Surlendemain.

Un essai de prose mordante — Mais je crains qu'une bouche n'ait rien à faire ici — On fera mieux la prochaine fois : on a broyé, on a semé nos dents — Nos dents ne mordent plus, l'engrenage a glissé vertigineux — Il est grippé; c'est cela même. De toute sa crispation il ne râcle que notre vide — Parvenu au plus haut du sophiste, distendus de toute notre exaspération, une scie rauquement nous abrège — Perfidement lactique un aide a tuméfié nos bonheurs, nos humeurs — Une courbature avide s'est saisie de nos membres — La bête physiologie s'est installée

dans nos ventres — Notre hydre s'est coagulée, écartelée. Nous charrions des caillots — Une triste ribambelle à voir, d'empêchés nous écarte de la triste confection des petites boîtes de nuit — Nous préférons d'ailleurs acheter des livres — Nous autres maigres, notre dureté a pétrifié notre dialectique — quand nous cherchons ailleurs et plus bas c'est pour mieux nous perdre — nous le savons — Nous faisons des victimes pour mieux nous immoler — Nous n'en crèverons pas tout à fait — Ça serait trop simple — Solitaires et puissants nous n'aurons plus bientôt à broyer que nos dents — Et tandis qu'elles ne sont pas toutes encore semées nos canines crisseront aux vertèbres des fossiles.

PIERRE COPIN.

Les journaux :

> *La critique soviétique écrit :*
>
> MONSIEUR VERDOUX
> EST UNE VICTIME DU CAPITALISME
>
> *— Confiant dans la force du peuple, il ne serait pas devenu criminel.*

LES LIGNES DU MOIS

L'événement le plus significatif des dernières semaines de 1947 a été sans doute l'échec de la conférence de Londres. Depuis qu'elle avait été annoncée, lorsque la conférence de Moscou avait pris fin, cette nouvelle réunion des quatre ministres des Affaires étrangères avait été désignée comme la conférence de la « dernière chance » et ce terme était devenu populaire, marquant bien l'espèce d'attente angoissée avec laquelle le public la considérait. Dans cette attente, il y avait à la fois excès d'optimisme et excès de pessimisme. Optimisme parce que l'on espérait trop de rencontres spectaculaires où les ministres étaient prisonniers de la publicité de leurs démarches et de leurs discours; pessimisme parce que l'échec d'une méthode diplomatique mauvaise n'est pas ce qui doit faire désespérer

de la paix. Le fait n'en garde pas moins sa signification : il est l'aveu, en quelque sorte officiel, des divergences profondes qui opposent les principaux vainqueurs de la guerre, divergences d'objectifs, de conceptions, de procédés. Des communiqués dilatoires et des formules conventionnelles avaient jusque-là dissimulé au public, de moins en moins il faut le reconnaître, cette situation; depuis le 15 décembre elle apparaît, sans ambiguïté ni feinte, pour ce qu'elle est, grave, dangereuse même; ce danger, l'échec de Londres ne le crée pas, il le révèle; et sans doute en vaut-il mieux ainsi, surtout pour des nations démocratiques qu'une opinion publique trop sentimentale garde mal contre les mystifications de slogans intéressés.

L'événement le plus significatif, disions-nous, mais c'est tout; car si à Londres on parlait (pour rien), sur tous les points névralgiques du monde on agissait. Et dans les actes la rivalité des puissances se manifestait de plus en plus pressée, de plus en plus menaçante. Les nécessités de la guerre, imposant la réunion en un bloc sans fissures de toutes les forces matérielles et morales avaient masqué les divergences. Le mot de démocratie recouvrait des réalités différentes mais il flattait les peuples obligés de fournir un effort prodigieux et leur donnait le sentiment de lutter pour une même cause, contre le fascisme dans lequel on préférait voir un suprême effort de réaction des forces économiques et sociales du passé, plutôt qu'un aspect moderne et violent des instincts d'envie et de rapine qui dressent les nations mal loties contre les mieux pourvues. Mais la guerre était terminée par l'effondrement des agresseurs; occupées militairement, privées de tout moyen d'action, les nations vaincues étaient entièrement, hommes et biens, entre les mains des vainqueurs. Redoutable épreuve pour l'union de ceux-ci. Ah! si quelque part, non pas trop grave, sans doute, assez inquiétante toutefois pour maintenir la cohésion des vainqueurs, une menace avait pu subsister! L'Espagne de Franco, par exemple, ou l'Argentine de Péron. On essaya bien de donner quelque consistance à ces épouvantails, mais le public lui-même, bon public pourtant, ne prit pas très longtemps la chose au sérieux.

Il était donc naturel de voir entre les vainqueurs des intérêts s'opposer. Bien plus il n'était pas possible d'espérer sur des problèmes aussi graves que, par exemple, celui du sort de l'Allemagne (qui nous intéressait le plus directement), un accord unanime et immédiat. En d'autres temps, non pas si éloignés de nous, le partage des dépouilles avait suffi à jeter les vainqueurs les uns contre les autres. Dans le monde de 1945 ce n'était pas

là, semble-t-il, chose à craindre. En fait, qu'avons-nous vu? Entre les quatre Grands (cinq après l'adjonction de la France, de nouveau quatre après le retrait discret de la Chine) de graves désaccords, des malentendus qui dans d'autres circonstances auraient appelé des conflits. Pensons, sans y insister, à celui qui a opposé la France et la Grande-Bretagne. Or peu à peu, ces démêlés se sont assourdis, peu à peu il s'est fait un rapprochement qui a uni, non sans frictions, les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France, tandis que l'U.R.S.S. s'isolait. Cet isolement de l'une en face des autres est fonction de plusieurs causes, inhérentes à la situation particulière de la Russie, qui commandent son action aussi impérieusement qu'une arrière-pensée, certaine à longue échéance, possible seulement en tant que projet pour un proche avenir, de faire triompher dans le monde la révolution marxiste. Quelles que soient sur ce point particulier ses intentions profondes, le gouvernement de Moscou ne s'est pas libéré d'un sentiment profond de défiance hostile à l'égard des puissances étrangères, capitalistes ou qualifiées telles; lequel, entretenu à des fins de propagande dans le peuple y a trouvé le terrain favorable d'une xénophobie instinctive et atavique. Avertie par la récente et terrible expérience de l'invasion la Russie cherche à s'entourer d'une barrière infranchissable; elle veut tenir les positions qui dominent l'Europe Centrale, celles qui surveillent la mer Noire, et les Détroits, celle qui par l'Iran menacent le Caucase et l'Asie centrale. Plus elle éveille de craintes, plus elle cherche à se prémunir contre les adversaires qu'elle sent se former contre elle. L'idée logique n'a peut-être qu'une part secondaire dans son fait. Mais elle ne peut renoncer à se servir pour les besoins de sa politique des partis communistes qu'elle a su dresser de merveilleuse façon. Tant que l'entente dure entre la Russie et tel de ses alliés, ou si elle ne paraît que provisoirement compromise, le parti communiste de la nation en cause participe au pouvoir on collabore avec les partis de gouvernement; l'entente vient-elle à prendre fin, le parti communiste passe à l'opposition, agite les masses, prépare l'action révolutionnaire. Mais quelle confiance peut, à son tour, inspirer une nation qui ouvertement anime dans les autres pays des formations qui visent à la conquête totale du pouvoir, à la destruction de tout ce qui leur est étranger? Par un enchaînement fatal de craintes et de défiances réciproques l'U.R.S.S. s'oppose aux autres nations. Dans le même sens s'exercent les besoins d'une économie planifiée; pour que celle-ci fonctionne avec une régularité

d'horloge sous la conduite de ses techniciens il faut qu'elle soit maîtresse de tous ses éléments; qu'elle réduise au minimum les apports extérieurs, qu'elle équilibre ceux-ci par un système de troc rigoureux où rien n'est laissé aux initiatives privées. La planification si elle n'est pas mondiale est autarcique. Ces immenses territoires se ferment au commerce, aux entreprises des hommes des autres pays. Chaque conquête est un pays gagné au système communiste, soustrait à la liberté et à la concurrence. Enfin un système qui, afin d'amener chaque individu à remplir exactement la tâche de producteur et de consommateur que lui assignent les plans de l'économie collective, est astreint à diriger ses besoins, ses goûts, ses idées, à le façonner par une psychotechnique perfectionnée, à soumettre étroitement religion, éducation, presse, littérature, arts unifiés dans une communauté fortement organisée et hiérarchisée, où aucune influence extérieure ne peut agir et dont tous les rouages obéissent à une seule impulsion. Or, à quelles tentations n'est point exposé le pouvoir absolu? Le totalitarisme, par cela même qu'il est totalitarisme, est devenu peut-être le plus redoubale péril pour la paix.

C'est par une interaction constante que se forment les deux groupements de puissances. Les démocraties occidentales étaient encore loin il y a un peu plus de deux ans de vouloir se lier d'une solidarité étroite en face du grand quatrième. Dans les trois pays un courant d'opinion très vif était favorable à la Russie; en France le Parti communiste participait activement à l'exercice du pouvoir, s'installait solidement dans les syndicats, dans les entreprises nationalisées. Socialement modéré, il jouait surtout du patriotisme et des rancunes légitimes qu'avaient laissées les souffrances de l'occupation. L'Angleterre craignait un alignement trop strict sur les États-Unis qui, de leur côté, se défiaient de certaines traditions anti-russes de la politique britannique. A côté de la question allemande la question coloniale séparait les alliés. Un projet séduisant était formulé : celui d'un bloc occidental dans lequel la Grande-Bretagne et l'Europe occidentale fédérée, renforcée d'un incomparable domaine colonial auraient balancé la puissance de chacun des blocs américain et russe, servi entre eux de lien et le cas échéant, d'arbitre. Cette idée, chose singulière quand on la considère aujourd'hui, éveillait alors la défiance maladive de Moscou. La France craignait de s'engager et préférait jouer seule, (avec un poids bien insuffisant) ce rôle de médiatrice. On se souvient qu'un ministre des Affaires étran-

gères, cherchant une aide financière auprès des États-Unis, laissait entendre dans une conférence de presse qu'en cas de besoin il saurait bien se tourner de l'autre côté.

Au vrai la réalisation d'un semblable projet se serait heurté à des difficultés économiques peut-être insurmontables. Les traditionnels greniers à blé de l'Europe, Hongrie, Roumanie Pologne étaient enveloppés dans l'orbite russe, l'Europe affamée ne pouvait plus compter, au moins provisoirement, sur son système colonial déréglé. Financièrement la France et l'Angleterre étaient épuisées et elles se trouvaient en face d'une tâche prodigieuse. Comment leur accord aurait-il suffi avec quelques États secondaires, eux aussi ruinés et exsangues? Restaient, « espoir suprême et suprême pensée », les États-Unis d'Amérique, riches de blé, de machines, de crédits.

Ainsi, sous la pression de causes psychologiques et économiques, les deux groupements s'amorcent, puis se stabilisent, et entre eux incompréhension et hostilité augmentent. En 1947 le mouvement s'accélère. Il suffit de rappeler la conférence de Moscou et la décision que M. Bidault eut le courage de prendre, l'accueil que reçut du côté russe le plan Marshall, l'obligation où fut mis le gouvernement tchécoslovaque de le rejeter, le départ des communistes du Ministère français; l'élimination des quelques dissidences jusque-là tolérées en Pologne et en Hongrie; les élections municipales françaises et la majorité antisoviétique qu'elles dégagent. Le mouvement se précipite avec la fin de l'année. En France et en Italie la misère ouvrière est exploitée aux fins de désordres violents et de grèves destinées à paralyser la vie économique du pays; le gouvernement français laisse aller la bride et le mouvement de grève, malgré le zèle des communistes, s'éteint dans l'hostilité du monde ouvrier. Premier échec notable des communistes, et sur un terrain privilégié. La conséquence n'est pas longue à venir; les aspirations ouvrières refusent de se reconnaître dans le communisme, se détachent des syndicats inféodés au parti, et un rapprochement nettement anticommuniste se fait, un peu tard, peut-être, mais ceci est une autre question, entre socialistes et modérés.

Autre conséquence, que n'avaient pas voulue les communistes. L'idée d'une aide à l'Europe pour lui permettre de se reconstruire et par là de mieux résister aux empiétements communistes gagne du terrain aux États-Unis. La Chambre des représentants vote les crédits nécessaires à la mise en train du plan Marshall bien qu'ils doivent se traduire par une lourde charge pour le contribuable américain qui, il faut bien le recon-

naître, n'a pas été jusqu'ici fortement encouragé à placer ses dollars en Europe. On va même, semble-t-il, en prêter à la Chine de Tchang-Kaï-Chek malgré la confusion où elle se débat et la gabegie de son administration. La convention sur l'aide d'urgence est signée à Paris.

Parallèlement, dans la zone d'obédience russe se poursuit l'élimination de toutes les influences qui peuvent représenter quelque indépendance à l'égard de Moscou. Un dirigisme savant s'applique aux élections comme aux procès et les fait concourir au même but. En octobre 1947 c'est en Roumanie que le travail de normalisation était le moins avancé, en quelques semaines il est mené à bonne fin; sapées avec patience et astuce les forces politiques roumaines sont anéanties, le parti paysan, vieille force démocratique est frappé en la personne de son chef vénéré, Maniu, à la suite d'un procès retentissant de trahison; son antique rival, le parti libéral, déjà disloqué était représenté au gouvernement par Tataresco, ministre des Affaires étrangères, homme politique expérimenté qui connaît l'Europe et qui avec une fraction de ses amis a consenti à appuyer le nouveau régime; il doit laisser la place à une militante chevronnée, solide et fidèle entre toutes, qui a parachevé son éducation politique à Moscou, Anna Pauker. Reste le jeune roi. L'histoire des rapports de ce souverain avec le ministère Grozéa est encore mal connue. Il ne semble pas qu'il se soit opposé sérieusement aux mesures prises pour lier de plus en plus étroitement Bucarest à Moscou, mais il représente une tradition, un principe, peu assimilables; par sa famille il tient à l'Europe occidentale; sa personne, la monarchie peuvent devenir le lien moral d'une opposition; bref il reste un élément étranger dans l'organisation totalitaire. Entre Noël et le Jour de l'An, pendant qu'il se repose à Sinaïa, il est convoqué brusquement à Bucarest, chambré plusieurs heures et obligé d'abandonner sa couronne et son pays.

Ainsi, dans les régions que le sort des armes a mis sous l'hégémonie de Moscou, décembre 1947 voit se poursuivre implacablement l'établissement d'une autorité toute-puissante, déjà préparée par des affinités ethniques et des expériences politiques récentes. L'évolution vers un bloc homogène de républiques soviétiques est déjà presque achevé. C'est désormais autour de l'Allemagne orientale et de la Tchécoslovaquie appelées désormais à une assimilation prochaine, que la partie continue. Dans les régions qui échappent à l'influence du Kremlin la situation est moins nette. Le regroupement autour des États-

Unis se fait sous l'influence d'urgentes nécessités économiques et aussi de la crainte que fait naître l'expansion soviétique; il ne correspond que pour partie à une occupation militaire, il n'a pas pour instrument un parti international entreprenant et discipliné, il n'est pas soutenu par une mystique et une foi. Dans le présent il est surtout conduit par l'effort d'organisation économique à réaliser par les seize nations dans le cadre du plan Marshall. Ce n'est encore qu'un projet et il serait bien excessif à cet égard d'opposer un prétendu bloc d'obédience américaine au très réel bloc russe. Il n'en reste pas moins que, non sans avoir peut-être à faire face à des crises internes, les gouvernements de l'Europe occidentale, la France et la Grande-Bretagne avec la partie de l'Allemagne qu'elles occupent, l'Italie, le groupement belgo-néerlandais (Benelux), l'Espagne et le Portugal se trouveraient vraisemblablement en cas de conflit international dans le camp américain.

Or dès à présent le conflit menace sur trois points : Chine, Iran, Grèce.

En Chine la pression des communistes est très forte contre les troupes du gouvernement Tchang-Kaï-Chek dont le prestige semble avoir bien décru depuis la fin de la guerre contre le Japon. L'attitude américaine est encore incertaine bien qu'aux dernières nouvelles les États-Unis semblent disposés à renouveler à Tchang-Kaï-Chek leur concours financier (jusqu'ici U.R.S.S. et États-Unis paraissent avoir évité de s'engager à fond).

En Iran un homme politique retors, Ghavam, avait su en 1946 obtenir le retrait des Russes de l'Azerbaïdjan. Des concessions pétrolières avaient été promises à l'U.R.S.S., le Parlement iranien ne les a pas ratifiées et M. Ghavam a donné sa démission, remplacé par un président du Conseil qui passe pour dévoué aux intérêts américains.

Nous touchons ici un terrain où, pour des raisons économiques et stratégiques, le conflit peut d'un jour à l'autre devenir aigu, l'Iran lui-même riche en pétrole, est une position stratégique capitale; il commande les réserves pétrolifères les plus riches du monde (Caucase, Oural, Mésopotamie, rives du golfe Persique), l'entrée des Indes et l'accès de l'Océan Indien contre les maîtres de l'Asie Centrale, et permet à une nation disposant de moyens aériens puissants de porter des coups terribles au cœur même de la force russe. A cet égard il est partie intégrante de l'ensemble constitué par l'Asie mineure et de la région des Détroits. En cette fin de 1947 la presse n'a pas parlé du pro-

blème des Détroits, de Kars et d'Ardahan, du conflit russo-turc toujours latent. Mais en Grèce la situation s'est aggravée; la Grande-Bretagne à cause de l'importance des intérêts qui commandent sa position du Proche-Orient ne peut consentir à laisser passer la Grèce sous l'influence d'une puissance rivale; il semble que Churchill, pour la mettre à couvert, ait eu le projet d'effectuer dans les Balkans le débarquement de 1944; quoiqu'il en soit il a fallu laisser la masse des Balkans à la Russie qui de là exerce fatalement une pression redoutable sur la frontière septentrionale de la Grèce. Elle est attirée vers ce pays parce qu'elle n'a certainement pas renoncé à ses visées sur les Détroits et elle ne tiendra utilement les Détroits que du jour où elle en possédera les avancées; parce qu'elle est entraînée par les ambitions des États satellites vers la mer Egée (Salonique et la vallée du Vardar sont le débouché naturel de la vieille Serbie comme Dedé-Agatch et la vallée de la Marisa celui de la Roumélie); enfin parce que dans le conflit général toujours à redouter il importe essentiellement à l'U.R.S.S. que la Méditerranée ne soit pas entièrement à l'ennemi. Or la Russie avait su embrigader les formations partisanes qui, dans la Grèce septentrionale, avaient lutté contre l'Allemagne (E.L.A.S.); on sait leur tentative violente à l'automne de 1945 pour s'emparer du pouvoir, tentative qui fut réprimée dans le sang avec le concours des Spitfire et les parachutistes du général Scobbi. Depuis, les éléments communistes tiennent la région du Pinde, de l'Olympe et la Macédoine avec les Comitadjis, bandes redoutables qui, depuis plus de cinquante ans, entretiennent en cette région de l'Europe une plaie toujours ouverte. Le parti communiste leur a procuré des chefs expérimentés, la frontière du Nord des armes modernes, et leurs attaques incessantes auraient mis dans le plus grand péril le gouvernement d'Athènes si celui-ci n'avait eu des secours extérieurs. Ici apparaît un des faits qui caractérisent le plus nettement la nécessité où les puissances européennes se sont trouvées de faire appel aux États-Unis : la Grande-Bretagne a dû se faire relever en Grèce par ces derniers. Indifférents jusqu'à la dernière guerre aux problèmes méditerranéens, les États-Unis se chargent aujourd'hui de la police de la Méditerranée : un publiciste d'une intelligence pénétrante, sagace et réaliste, que n'anime aucune hostilité préconçue contre les Soviets, W. Lippmann, considère que les États-Unis ne doivent pas s'épuiser à faire contrepoids partout à la masse russe, mais se contenter de rester présents aux points décisifs, c'est-à-dire essentiellement autour

des Détroits. Or, on sait comment le militant communiste, ancien ouvrier d'une manufacture de tabac, qui depuis 1945 avait fait sous le nom de général Markos reconnaître son autorité par les montagnards vient de constituer un gouvernement en s'entourant d'hommes politiques d'extrême gauche; manifestation dont la portée vient de ce qu'elle est l'œuvre d'un homme qui n'a pas agi sans recevoir de directives. Une reconnaissance *de jure* du gouvernement Markos par les États voisins qui ne lui ont pas ménagé jusqu'à présent leur concours effectif, mais dissimulé, est entrée dès lors dans le domaine des éventualités immédiates. Elle compliquerait singulièrement les choses.

Quant au reste du bassin méditerranéen on sait qu'en Italie les communistes ne participent plus au gouvernement et que les tentatives d'agitation violente parallèles à celles dont nous avons souffert en France paraissent avoir échoué de façon analogue. Par la bouche du Président Truman les États-Unis ont confirmé l'intention d'achever l'évacuation militaire de la péninsule au printemps si la situation le permet Les nouvelles concernant le renforcement des « marines », l'intention de faire de Benghazi un super-Gibraltar sont trop vagues pour que l'on en fasse état. Constatons seulement qu'elles s'intégreraient naturellement dans la politique américaine. Le maintien d'une position méditerranéenne inébranlable permet à une puissance forte sur mer et dans l'air de réparer au plus vite des échecs temporaires en Europe.

Les grands problèmes d'Allemagne et d'Autriche sont peut-être moins redoutables dans l'avenir immédiat que ceux que nous venons de passer rapidement en revue. Le but visé par la politique russe, instaurer à Berlin et à Vienne des gouvernements fidèles à l'orthodoxie communiste et par suite agents disciplinés des volontés du Kremlin, était trop visible. Les négociations pour les traités de paix sont dans l'impasse que Londres n'a pu que constater. Nous allons vers l'organisation de deux Allemagnes de part et d'autre de l'Elbe, devenu la frontière de deux mondes. Reconnaissons au moins qu'entre les solutions du problème allemand on ne pouvait guère, contre un réveil de l'unité germanique, en rêver de plus définitive.

L'actuelle rivalité américano-russe jouant aujourd'hui sur le plan mondial pourrait trop souvent chercher à exploiter les ferments de discorde que la malheureuse situation du globe n'entretient que trop. En Palestine toutefois, représentants russes et américains se sont mis d'accord pour imposer aux par-

ties une formule de compromis. Et si les Indes sont en proie à des violences civiles qui jusqu'ici n'ont fait que 250 000 morts il serait prématuré de deviner dans quel sens cette situation serait éventuellement utilisée. Aussi, pour graves qu'ils soient, négligeons-nous aujourd'hui ces problèmes pour nous en tenir à celui qui nous touche le plus directement, celui de la guerre froide.

Aux optimistes qui pouvaient la croire terminée, grâce à la mission du « Missouri » le mois de décembre 1947 aura donc, nous le craignons, apporté une déception.

L'U.R.S.S. ne s'est pas bornée à consolider sa puissance dans la sphère qui lui est en fait concédée. Peut-être a-t-elle effectué un repli à l'égard de la Turquie et de l'Iran. Mais elle attaque en Grèce, et dans l'Europe occidentale ses auxiliaires ont pris ouvertement, contre les gouvernements et les tentatives de redressement menées avec le concours américain, des positions de combat.

C'est-à-dire que si, pour le relèvement matériel de l'Europe, une étape importante paraît sur le point de se faire vers la coopération économique des démocraties occidentales, l'année 1948 ne s'ouvre pas sous de favorables auspices pour la paix mondiale. Par une fatalité singulière la Russie semble s'engager sur la voie qui mena l'Allemagne à l'abîme. Il est étrange qu'une sorte de complexe d'infériorité lui fasse redouter les aléas d'une libre et pacifique concurrence et la conduise précisément à étendre autour d'elle cet asservissement matériel et spirituel qui dresse contre elle les nations de tradition libre et nourrit par là même le péril qu'elle veut fuir.

Faut-il donc croire que le conflit mondial éclatera en cette année 1948? Nullement. Nous dirions même que nous sommes persuadés du contraire si en pareille matière il ne fallait éviter avec soin tout pronostic trop catégorique. Les ressemblances avec 1939 ne doivent pas obscurcir les dissemblances qui sont capitales. Psychologiquement, géographiquement, socialement les conditions d'une guerre ouverte entre les deux grandes nations ne sont pas réunies. Il est très vraisemblable que les États-Unis ont une avance scientifique et industrielle qui leur assurerait la supériorité dans une guerre prochaine. Or les traditions, les sentiments du peuple américain, la force dont dispose une opinion foncièrement pacifique nous sont en principe garants que son gouvernement ne prendra pas l'initiative d'une guerre préventive. Si présentement les États-Unis tiennent en outre, comme nous l'avons vu, de redoutables

positions stratégiques, le gouvernement de Moscou a lui, tout à gagner à attendre : son essor démographique et industriel lui ouvre dans l'avenir de larges horizons. Nous ne tirerons aucun argument de la psychologie supposée de son chef, mais rien ne révèle chez lui l'impatience inquiète et l'orgueil maladif d'Hitler. Il est l'organe merveilleusement efficace, obstiné et rusé d'un parti plus qu'un homme providentiel. En 1939, Hitler pouvait penser avoir mené l'Allemagne à l'apogée de sa puissance et n'avoir devant lui que des adversaires divisés. La Russie peut faire encore beaucoup pour s'armer et son adversaire principal est sur ses gardes. Enfin les grandes guerres de nos jours, guerres populaires, supposent des conditions sociales, et en quelque sorts biologiques, que l'Allemagne de 1939, archipeuplée, archiindustrialisée, présentait, mais nullement la Russie d'aujourd'hui qui dispose d'immenses espaces et d'énormes richesses à exploiter, ni même les États-Unis, plus évolués à cet égard, mais à qui le monde presque entier est ouvert.

Aussi peut-on penser que cette année la rivalité de l'Est et de l'Ouest ne se manifestera que par des conflits localisés. S'il y a guerre, ce seront de petites guerres, par personnes interposées. Les maîtres du jeu n'en viendront pas aux mains. Les négociations se poursuivront, on doit le souhaiter, on peut le croire, sous une forme plus discrète que les rencontres des quatre ministres. Elles pourront préparer une compréhension plus large des intérêts réciproques. Mais il serait téméraire d'en attendre des résultats prochains. La situation restera dangereuse.

FRANÇOIS NICARD.

Les journaux :

LE CERF NE VOULAIT PAS QUE SA MORT FUT PHOTOGRAPHIÉE

Melun, 15 décembre. — Au cours d'une chasse à courre dans la forêt de Fontainebleau, un cerf rendu furieux a éventré deux chevaux. Il s'est également rué sur un photographe, qui tentait de prendre une vue de sa mort, et de rage a piétiné l'appareil.

CORRESPONDANCE

A la suite de l'article de M. Jean Paulhan, *Trois notes (à propos de la patrie)*, publié dans notre No 1, nous avons reçu la lettre suivante de M. Emmanuel Berl :

« L'article de M. Jean Paulhan dans le premier numéro de *La Table Ronde* m'apprend l'intérêt que M. Benda veut bien porter à Munich et même à moi.

Je l'ignorais. Et n'osais l'espérer. Je m'étonne qu'on s'intéresse tant à Munich lequel s'insère dans une longue série de malheurs. Et plus encore qu'on daigne se soucier de moi.

Toutefois, si on le fait, le plus simple et le plus honnête serait de se référer à *Prise de sang* où je m'explique, précisément à ce sujet. C'est demander beaucoup; Paulhan dit sans doute vrai : M. Benda est trop occupé à médire pour trouver en outre le temps de lire.

J'ai été munichois. Si je pensais que ce fut une erreur, je l'avouerais sans difficulté ni vergogne. Je ne serais pas seul à m'être trompé, soit avant, soit après, soit pendant Munich. Puisqu'on pardonne à ceux qui, en 1939, demandaient la cessation immédiate de la guerre, il me semble qu'on peut pardonner à ceux, qui, en 1938, souhaitèrent le maintien de la paix.

Je n'en souscris pas moins à la proposition de Paulhan : dans la mesure où Munich constituait une trahison, la Justice doit mettre en prison les munichois.

J'irai donc.

Mais je compte qu'on y enverra avec moi les autres munichois.

Certes, en 1938, j'occupais une situation importante : j'étais propriétaire, directeur et unique rédacteur d'un journal intitulé : *Pavés de Paris*. Je répondrai pour mes articles.

Mais si haut que je fusse placé, d'autres l'étaient plus encore que moi.

Les ministres d'abord et leurs principaux collaborateurs.

Dans le cabinet Daladier siégeaient alors, si j'ai bonne mémoire : Paul Reynaud, Jean Zay et Georges Mandel.

Je sais très bien que, tous trois, ils ont déploré les accords de Munich.

Je sais aussi que s'ils avaient regardé ces accords comme une trahison, s'ils avaient cru que le gouvernement de la France trahît la France, ils eussent dû s'en démettre. Et qu'ils s'en fussent démis.

Pour grande que fût l'influence de *Pavés de Paris*, comme il ne paraissait qu'une fois la semaine et ne tirait qu'à trois mille exemplaires, d'autres journaux exerçaient sur l'opinion une action encore plus puissante que la sienne. Est-il exorbitant de demander qu'on veuille bien comparer mes articles avec ceux de *L'Aube*, de *La Justice*, du *Populaire*, du *Petit Parisien*?

Je ne les ai pas sous les yeux! Les Allemands ont pillé mes collections. Et il me déplaît d'aller les rechercher. Mais je crois me rappeler que la plupart d'entre eux ne se montrèrent pas moins favorables que moi aux accords.

J'affirme que, moi aussi, j'ai vu dans Munich une nécessité qui, pour être à mon sens préférable à la guerre, n'en était pas moins douloureuse. Je n'ai pas été ce jour-là acclamer M. Daladier, mais bien à Versailles, contempler la figure d'une civilisation menacée. J'affirme n'avoir ressenti que le « lâche soulagement » dont a parlé Léon Blum, sauf que la préférence de la paix ne me paraissait, ne me paraît pas lâche.

Entre MM. Bidault, Blum, Reynaud, Robert Lazurick, je me flatte donc de goûter à Fresnes des plaisirs intellectuels dont j'ai été souvent frustré pendant l'occupation... et même depuis.

Ma seule crainte, c'est que nous ne soyons trop nombreux pour que je puisse jouir beaucoup de ces compagnons illustres.

Je me rappelle en effet qu'au lendemain de Munich, le *Petit Parisien — d'Elie-J-Bois* (je souligne) proposa à ses lecteurs une adresse de félicitations pour les grands artisans de Munich : Chamberlain et Daladier. Il recueillit onze cent mille signatures. Il les reproduisit, avec de très belles photos, dans un livre d'or tiré à cinq ou six exemplaires. La reproduction est si parfaite qu'avec une loupe, on lit facilement les noms.

Paris-Soir, dont, sous la direction de Jean Prouvost, Pierre Lazareff était rédacteur en chef, fit souscrire ses lecteurs pour acheter à Neville Chamberlain une maison, témoignage de la gratitude française...

Ne recherchera-t-on pas ces signataires et ces souscripteurs?

J'accorde volontiers à M. Benda que les écrivains doivent être justiciables tout comme les autres citoyens, des lois de leur pays.

Le contraire serait scandaleux.

Mais, M. Benda en conviendra, l'inverse serait inique.

Si donc on doit reprocher à M. Henriot, quand il rend compte de mon livre sur « l'Innocence », de ne pas rappeler que je fus munichois, il faut reprocher aux journaux de ne pas rappeler, quand un cheval de M. Marcel Boussac gagne une course, que M. Boussac fut munichois autant que moi. Et, si on veut juger

les écrivains, il faut le faire sur les écrits qu'ils ont signés, non sur les sentiments qu'on leur impute, d'ailleurs à tort.

Beaucoup d'antimunichois, en effet, semblent croire que la grande crainte des munichois, c'était de voir battre les nazis.

Je proteste que je n'aimais pas du tout les nazis. Ni même les Allemands; tout comme M. Benda, je ne pense pas qu'un nazi soit le contraire d'un Allemand. C'est même pour ce motif qu'au rebours de bien des grands personnages français, je ne doutais pas que les Allemands ne suivent Hitler. Je n'avais nullement peur que Hitler fût battu, j'avais peur qu'il ne le fût pas...

Beaucoup d'antimunichois semblent croire, de même, que le grand souci des munichois fut d'ennuyer les Russes. Il se peut que certains eurent ce souci. Pas moi. Encore moins Anatole de Monzie qui, passionnément munichois, désirait passionnément que les Russes participassent aux accords.

Je l'eusse désiré comme lui si je l'avais cru possible. Mais je jugeais impossible de compter sur le concours des Russes pour maintenir le statut de l'Europe. Non par haine ou par un sot mépris; mais parce que j'avais eu la curiosité de regarder la carte de l'Europe en 1914 et en 1918. La Russie avait perdu à Brest-Litovsk beaucoup plus que la France en 1871. Croit-on que, en 1890 les Français se fussent battus pour maintenir en Europe les frontières que Bismarck y avait tracées? Comment pouvait-on prétendre à l'alliance de la Russie sans lui restituer les territoires que la Pologne lui avait pris et dont lord Curzon lui-même avait déclaré qu'ils devaient lui revenir (1).

C'était d'ailleurs là une des raisons qui m'empêchaient de trouver la conjoncture très bonne.

Elle ne l'était pas. En refusant d'autoriser le passage des troupes soviétiques, la Pologne et la Roumanie déliaient de tout scrupule les dirigeants de Moscou, à supposer qu'ils en eussent. La Petite Entente avait trahi sa propre cause, le colonel Beck avait traité avec Hitler. L'Angleterre, sur nos supplications, avait envoyé dans les Sudètes un enquêteur : lord Runciman. Il s'était prononcé contre les Tchèques. Les États-Unis nous conseillaient la conciliation d'autant plus que leurs isolationnistes conservaient plus de puissance.

Quant à la France, elle était politiquement divisée. Et, à en croire le général Vuillemin, M. Paul Reynaud et le colonel de Gaulle, elle était militairement mal préparée.

On pouvait espérer que son réarmement et celui de l'Angleterre progresseraient (l'Angleterre d'ailleurs eût-elle gagné en 1938, et

(1) Je ne trouvais pas opportun de le clamer. J'ai toutefois rappelé discrètement à certains de mes confrères que la Russie et la Prusse s'étaient parfois entendues pour partager la Pologne.

même en 1939 la bataille de l'air qui en septembre 1940 sauva le monde?).

Il n'était pas interdit d'espérer qu'une chance imprévue jouerait en faveur de la paix.

Pourquoi donc tant glorifier ceux qui, fût-ce contre toute espérance, se battent jusqu'au bout et tant mépriser ceux qui, jusqu'au bout, persistent à espérer qu'on ne se battra pas?

La guerre est venue quand même. C'est vrai. Elle finit toujours par venir. La mort aussi.

Mais, puisqu'on prolonge par des piqûres de camphre l'agonie de vieillards condamnés, est-ce un crime d'accorder à la paix vacillante la chance suprême d'un ballon d'oxygène?

Si d'ailleurs c'était une faute lourde de ne pas faire la guerre en 1938, n'en était-ce pas une plus lourde encore de ne l'avoir pas faite en 1936? Et en 1934? Et d'avoir évacué la Ruhr? Ceux qui ont été d'avis qu'on laissât Hitler réarmer la Rhénanie sont-ils bien qualifiés pour mettre en accusation ceux qui, en 1938, eurent peur de lancer nos soldats sur la ligne Siegfried ?

Pourquoi parler tant de Munich et si peu de l'Autriche, de la Rhénanie?

Paulhan a cent fois raison : comment ces antimunichois superbes ont-ils jadis honoré Briand? Et Caillaux pour avoir esquivé la guerre en 1911? Rouvier pour l'avoir esquivée en 1905? Comment d'anciens déserteurs peuvent-ils faire grief à la France de n'avoir pas été suffisamment militaire? Comment d'anciens pacifistes peuvent-ils lui faire grief de n'avoir pas été suffisamment guerrière?

A la nouvelle de Munich, le président Roosevelt félicita les signataires de l'accord. Randolph Churchill l'a rappelé au procès de P.-E. Flandin.

Pourquoi n'avoir pas reproché à Roosevelt ce qu'on reprochait à Flandin, puisqu'il s'agissait de la même chose?

On prend d'anciens munichois et on leur susurre : « Criez avec nous contre les munichois et nous oublierons que vous l'avez été.

Est-ce très loyal? Est-ce très prudent? Est-ce très salubre?

Puisqu'il s'agit de défendre la France, croit-on qu'elle se relèvera d'autant plus vite qu'elle se reniera davantage? En octobre 1938, un referendum sur Munich eût obtenu 75 % de oui. Vous le savez très bien. Pour modifier le sentiment général, il fallut le 15 mars 1939 et que Hitler entrât dans Prague, au mépris des accords de Munich. Est-ce défendre la démocratie que de surnommer traîtres ceux qui exprimaient l'opinion de la grande majorité de leurs concitoyens?

Quand cessera-t-on d'accabler, au nom de l'amour qu'on lui porte, ce pays malheureux? Pourquoi imputer à la France seule la responsabilité de Munich et de la conjoncture de 1938? Ce n'est pas à elle qu'incombèrent alors les responsabilités les plus lourdes : M. Chamberlain fut plus que Daladier l'auteur des accords. La

Pologne, la Roumanie, la Yougoslavie, la Russie pouvaient défendre la Tchécoslovaquie, et, pour nous contraindre à la guerre, il eût suffi que celle-ci opposât aux nazis le dixième de la résistance qu'en 1914 les Belges opposèrent à Guillaume II. Pourquoi inlassablement répéter que les Français se sont conduits en lâches parce qu'ils n'ont pas été combattre aux côtés des républicains espagnols, « soldats de la liberté »? En 1914, nous pensions bien être les soldats de la liberté, les Espagnols ne sont pas venus combattre à nos côtés et nous n'avons pas dit qu'ils fussent lâches. Pourquoi le peuple français serait-il le bouc émissaire des innombrables défaillances dont les autres peuples ont eu leur part et d'ailleurs payé la rançon?

Quand chaque Français aura crié : raca à tous les autres, la France sera-t-elle « plus puissante et plus honorée ? » (je reprends une phrase de M. Benda). Ce n'est ni par peur ni par honte ni par remords que je lui pose ces questions.

J'ai fait la guerre en 1914, plus que lui. Je n'ai pas moins souffert que lui de l'occupation. J'ai fait aux Allemands plus de mal que lui (je veux dire que je leur ai tiré dessus.) Ils m'ont fait plus de mal qu'à lui (je doute de garder autant de verdeur que lui à son âge et même d'y atteindre.) Il ne me fera pas de morale, fût-ce en association avec Émile Buré, sans me donner à sourire. J'ai moi aussi vécu en Arcadie...

Mais au lieu de chercher dans nos écrits respectifs de quoi constituer l'un contre l'autre de beaux dossiers de police, je préférerais, je l'avoue, communier avec M. Benda dans le souvenir de Renan et dans l'amour de Spinoza.

EMMANUEL BERL.

« L'Europe aspire visiblement à être gouvernée par une Commission américaine. Toute sa politique s'y dirige.

Ne sachant nous défaire de notre histoire, nous en serons déchargés par des peuples heureux qui n'en ont point ou presque point. Ce sont des peuples heureux qui nous imposeront leur bonheur. »

Paul VALÉRY : *Regards sur le Monde actuel*, p. 24 (1931).

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Février 1948
N° d'édition : 94. — *Dépôt légal :* 1er *trim.* 1948

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS